PQ
1993
L43A7
1740
t.2

ESSAYEZ

Sir T. Dundas Bart.

of

KERSE.

PRESS 13 SHELF 7 No 19

MEMOIRES
DE LA
MARQUISE
DE COURTANVILLE.
TOME II.

MEMOIRES
ET
AVANTURES
D'UNE DAME
DE QUALITÉ,
Qui s'est retirée du Monde.

TOME SECOND.

Troisieme & quatrieme Partie.

A FRANCFORT,
Chez FRANCOIS VARRENTRAPP.
M D C C X L.

PG
1993
L43A7
1740
t.2
LIBRARY
AUG 8 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

MEMOIRES
DE LA
MARQUISE
DE COURTANVILLE.

TROISIEME PARTIE.

LA COMTESSE DE COURTANVILLE, appellée Mademoiselle DE BELMONT avant son Mariage avec mon Grand-Pere, étoit d'une Famille, dont l'ancienne noblesse égaloit celle du vieux Comte. Mais aussi l'on peut dire, qu'elle n'avoit gueres d'autre Mérite, que le grand Nom, qu'elle avoit hérité de ses Peres. A des Manieres fieres & hautaines elle joignoit une Bizarerie d'Humeur, qui la rendoit insuportable. Le même moment la

voïoit passer à ces Extrémités entiérement opposées. C'en étoit assés, qu'une Chose lui eut plû pour qu'elle cessa bientôt après de lui plaire. Impérieuse cependant à l'excès, elle vouloit, que tout plât sous ses capricieuses Loix. Le vieux Comte, son Epoux, lui même n'étoit pas excepté. Elle auroit voulu l'accoutumer à ne consulter que son Gout ; mais, le Gout d'une femme bizare est-il facile à deviner ? Cependant il falloit, ou s'y faire, ou s'attendre aux brusques Suites du Couroux le plus emporté. Il n'y en avoit-là que trop pour pousser à bout la Patience de mon Grand-Pere, dont l'Humeur n'étoit rien moins qu'endurante. Mais la Comtesse avoit un autre Défaut, dont tout Mari, qui auroit conservé quelque Sentiment d'Honneur n'auroit guéres pu s'accommoder. Son Penchant pour la Galanterie, & pour une Galanterie peu délicate, étoit extrême. C'étoit enfin une Messaline. Madame qui vouloit, que le vieux Comte vit tout & ne vit rien. Point d'Homme assûrément moins jaloux que lui. Peu content de ne pas gêner la Liberté d'une Epouse, dont il auroit dû éclairer toutes les Démarches, il sembloit s'irriter contre tous ceux, qui vouloient lui donner de justes Soupçons de sa Fidélité.

C'étoit

C'étoit cette Prévention trop avantageuse de mon Grand-Pere pour son Epouse, qui engageoit la Comtesse à ne point se contraindre dans ses Inclinations. Elle en vint même au point d'oublier ce, qu'elle devoit au Soin de sa Réputation, de façon que les Eclats les plus scandaleux ne sembloient plus l'allarmer. On avertit le vieux Comte, que son Ecuïer étoit celui pour qui la Comtesse avoit le plus tendre Penchant. Tout auroit dû l'empecher de douter de ce fidelle Raport; mais, pour achever de se convaincre, il voulut ne s'en rapporter qu'à ses Yeux. Il feignit donc un Voïage de quelques jours, & demeura cependant caché dans l' Appartement de la Comtesse, où il ne tarda pas à ne pouvoir plus douter de ce, qu'il auroit bien voulu ne pas voir. Il en couta la Vie au galant Ecuïer, & à la Comtesse l'humiliante Confusion d'être séparée du vieuxComte. Par ses Soumissions, & les Marques apparentes d'un Repentir intéréssé, elle avoit cru pouvoir réveiller dans mon Grand-Pere ses prémiers Sentimens de Tendresse pour elle, mais tous ses efforts furent inutiles. Elle crut, que si elle étoit assés heureuse, que de mettre ma Mere dans ses Intérets, peut-être réussi-

roit elle à appaiser le juste Couroux du vieux Comte ; & c'est dans cette vuë, qu' elle ne fut pas plutôt instruite de nôtre Arrivée, que l'on la vit avec empressement venir nous faire visite. Mais c'étoit-là une Visite importune, que l'on crut devoir nous épargner, & dont nous nous vimes délivrées avec plaisir.

Trois Semaines se passérent dans des Fêtes superbes, où toute la Noblesse de la Province vint prendre part à la Joïe extrême, dont mon Grand-Pere paroissoit transporté pour nôtre heureux Retour. Sa Tendresse pour moi lui laissoit voir avec le Plaisir le plus sensible, l'Ardeur empressée, que tous les jeunes Gentils-hommes avoient à me faire la Cour la plus galante. Aucun, dont je ne fus obligée de recevoir mille Marques d'une tendre & singuliére Attention. Mais, que les Efforts, qu'ils faisoient pour captiver ma Tendresse, auroient bien été rallentis, s'ils avoient pû connoitre les Dispositions de mon Cœur, qui, naturellement constant, se devoit tout entier au jeune COMTE DE STINFORD.

Ce n'étoit pas cependant sans quelques Allarmes, que son Amour inquiet lui laissoit voir ce Nombre de Rivaux aimables, que mes Charmes naissans lui faisoient

ſoient chaque jour. Envain ma complaiſance m'engageoit-elle ſouvent à le „ raſſurer ſur ſes vaines Fraïeurs. Ah! „ trop charmante GERTRUDE *me diſoit il*, non, je ne mérite point ces „ nouvelles Aſſurances, que vous me donnez de vôtre Conſtance, mais ne condamnez pas cependant mes juſtes Inquiétudes. Peut-être, que ſi vous étiez moins aimable, ou ſi je connoiſſois moins mon peu de Mérite, peut-être, que mon Amour ſeroit moins allarmé; mais, le peu que je vaux, „ ces vives Impreſſions, que vos Attraits Divins font ſur tous les Cœurs, „ ne juſtifient que trop mes Craintes. „

„ Quelles injurieuſes Allarmes! *m'écrivis-je avec une vive Emotion, qui marquoit, que j'étois véritablement offenſée de ſes Craintes.* Eh quoi! cher Comte, *lui diſois-je*, connoitriez vous donc ſi peu „ le Cœur de vôtre fidelle GERTRUDE, „ que vous puiſſiez le ſoupçonner d'une „ inconſtante Légéreté? Ce Cœur, qui „ dès le Berceau s'eſt fait une douce Habitude de vous aimer, pourroit-il, ſans „ une Violence, qui cauſeroit ma Mort, ſe „ voir forcé à renoncer aux tendres Liens, „ qui nous uniſſent? Croïez, aimable „ Comte, *ajoutois-je*, que ces Soins em-

„ presses, que l'on a de me plaire, sont „ pour moi autant d'Importunités in„ commodes, que la Complaisance seu„ le & la Politesse m'obligent de souf„ frir. „

C'étoit mon Cœur, qui parloit, & tout ce que le cœur dit a un Ton persuasif, qui remet aisément le Calme dans l'Esprit d'un Amant. Les Allarmes du jeune DE STINFORD ne purent tenir contre les tendres Assûrances, que je lui donnois d'une inviolable Fidélité : mais, ces Allarmes ne cessérent, que pour recommencer bientôt après plus vivement.

Le jeune MARQUIS DE CHATEAUNEUF, que nous avions laissé malade à Calais, avoit repris ses prémieres Forces, & ne se ressentoit plus des cruelles Blessures, qu'il avoit reçuës, du perfide DE BEAUFORT. Pressé par l'Ardeur de son Amour, qui le rappelloit auprès de moi, il ne fut pas plutôt en état de supporter la Fatigue du Voïage, qu'il se hâta de nous rejoindre à Rouën.

Ce jeune Seigneur avoit, comme j'ai dit, l'Appui de mon Grand-Pere, qui lui avoit promis d'unir son Sort au mien. Il voulut à son Arrivée, pour qu'il eut la Facilité de me faire plus assidument sa Cour, qu'il prit un Logement chés lui.

Quel

Quel Sujet de Joïe pour le passionné Marquis! Mais aussi, quel Sujet d'Allarmes & d'Inquiétudes pour le cher COMTE DE STINFORD! Et moi même, à quelle Contrainte n'avois-je pas à me préparer! Instruite des Intentions du vieux Comte, & de la Déférence, que je devois à ses Sentimens, je voïois tout le Péril, où je m'exposois de perdre ses Bonnes-Graces, si je ne faisois au jeune DE CHATEAUNEUF l'Accueil le plus gracieux. Quoiqu'il m'en dut couter, c'étoit-là une Gêne dont rien ne pouvoit me dispenser; & je ne tardai pas à en faire l'Epreuve.

Le Marquis ne fut pas plutôt arrivé, que son Amour lui fit demander avec ardeur, qu'il lui fut permis de me voir, & ce fut mon Grand-Pere lui-même, qui se chargea du Soin de me l'amener, & qui voulut être Témoin de quelle Maniere je le recevrois. „ Voilà, *me dit-il, en* „ *me le présentant*, voilà, ma chere „ GERTRUDE, vôtre Libérateur. Je ne „ doute pas, que les Périls, où il a exposé „ ses Jours pour sauver les vôtres, ne „ vous rendent son heureux Retour bien „ cher. „ Hé! pourrois-je, Monsieur, „ *répondis-je au vieux Comte*, ne pas „ conserver le plus tendre Souvenir de „ tout ce que je dois au Courage géné-

„ reux de Monſieur? Et, ſi les Vœux
„ ardents, que j'ai faits pour ſa Guéri-
„ ſon, pouvoient me tenir lieu de Recon-
„ noiſſance, j'oſerois me flatter que
„ peut-être ne paſſerois-je pas pour in-
„ grate. Eh! mon Dieu, Mademoiſel-
„ le, *me répondit le Marquis*, laiſſez-là,
„ je vous prie, ces Termes de Recon-
„ noiſſance, qui ne ſervent qu'à me con-
„ fondre, & croïez, que la Gloire, qu'il
„ y a à vous ſervir, vaut ſeule les plus
„ brillantes Récompenſes. Auſſi ne ſera-
„ ce jamais la Gratitude, que je voudrai
„ intéreſſer en ma faveur. Ce ſont mes
„ Vœux, mes Aſſiduités, mes Soins,
„ dont vous aurez peut-être à ſouffrir les
„ Importunités. Ce ſont les Sentimens
„ de l'Amour le plus tendre & le plus
„ reſpectueux, que j'ai à vous offrir.
„ C'eſt par-là que je m'étudierai con-
„ ſtamment à rendre vôtre Cœur ſenſi-
„ ble. „ Ce ſont-là en vérité, Monſieur,
„ des Déclarations bien flateuſes, & aux
„ quelles je n'avois gueres lieu de m'at-
„ tendre; mais, ſi vous voulez, que je
„ vous faſſe connoitre mon Cœur, je
„ vous avouë, que vous trouverez dans lui
„ de grands Obſtacles à cette Senſibilité,
„ que vous voulez lui inſpirer. „ Souf-
„ frez ſeulement, Mademoiſelle, que

„ je

„ je les combatte ces Obſtacles, & j'oſe
„ me flatter, que ma tendre & vive Con-
„ ſtance réuſſira peut-être à les ſurmon-
„ ter. Je ne puis gueres, Monſieur,
„ *repris-je*, vous empécher d'eſpérer.
„ Je crois cependant que, ſi vous con-
„ noiſſiez les Obſtacles, dont je vous
„ parle, vous deſeſpéreriez aſſûrément
„ de les vaincre. „ Hé! c'eſt, Made-
„ moiſelle, *reprit* DE CHATEAUNEUF, la
„ Gloire, qu'il y aura à les ſurmonter, qui
„ m'engagera à redoubler mes Efforts
„ pour y réuſſir. „ Ouï, cher Marquis,
„ *reprit mon Grand-Pere*, eſpérez tout du
„ Tems & de vôtre Conſtance. Je n'ai
„ point oublié la Priere, que vous m'avez
„ faite de ne point faire valoir l'Autorité,
„ que je puis avoir ſur les Vœux de la
„ chere GERTRUDE. Auſſi me ſuis-je
„ engagé à la laiſſer libre dans ſon Choix;
„ mais, tout ce que j'exige de ſa Com-
„ plaiſance, & peut-être ce que vous ob-
„ tiendrez ſans peine de ſa Reconnoiſſan-
„ ce, c'eſt, qu'elle ne rejettera pas les
„ Soins, que vous voulez bien lui rendre.
„ C'eſt peut-être, Mademoiſelle, *reprit*
„ *le Marquis*, trop attendre de vôtre
„ Bonté, que de vouloir, que vous vous
„ gêniez à ſouffrir mes Importunités;
„ Mais, telle eſt la Violence de mon

 „ Amour,

„ Amour. Ma Vie est attachée au Plai-
„ sir de vous voir. Que si vous ne pou-
„ vez consentir, que mes Discours vous
„ expriment l'Ardeur de mes Feux, souf-
„ frez du moins, & c'est-là tout ce que
„ j'ose vous demander, que mes Regards
„ & mes Soupirs vous laissent voir chaque
„ jour les Sentimens de mon Cœur.
„ C'est-là assûrément, Monsieur, *lui
„ répondis-je*, un Langage, qui m'est bien
„ inconnu. Mais, si vous pouvez réus-
„ sir à me le faire entendre, je puis vous
„ repondre, que je ne m'y opposerai en
„ aucune façon. „

Je ne sçais, si ces dernieres Paroles avoient quelque chose de bien flatteur pour le Marquis, mais il en parut transporté de Joïe, & elles me valurent de sa part les Actions de Graces les plus vives. L'Air de Contentement, avec lequel il sortit d'auprès de moi, paroissoit peint sur son Visage, & ne fut que trop remarqué par le cher DE STINFORD, qui ne tarda pas à venir me faire part de ses Soupçons.

„ He' bien, ma chere GERTRUDE,
„ *me dit il, en m'abordant*, mes Fraï-
„ eurs étoient-elles donc si vaines?
„ Avois-je tort de m'allarmer pour mes
„ Feux? Ces Transports de Joïe, que le
„ Marquis n'a pu cacher à mes Yeux,
„ mar-

„ marquent-ils, que vous ne lui laissez au-
„ cun Espoir de vous fléchir ? L'Ardeur
„ peut-être, autant que la Reconnois-
„ sance, n'a t-il déjà pas parle en sa fa-
„ veur ? Ah ! je ne connois que trop
„ l'Excès de mon Malheur. Ouï, un
„ Rival heureux commence à vous plai-
„ re. „ Encore une fois, mon cher Com-
„ te, *lui répondis-je d'un Ton vraiment*
„ *fâché*, sçavez-vous, que vos injustes
„ Soupçons me deplaisent infiniment, &
„ que je suis fatiguée d'avoir à chaque in-
„ stant à vous en guérir ? Mais, raison-
„ nons, voïons sur quel Fondement ils
„ sont appuïés.

„ Le Marquis, dites-vous, n'a pu
„ vous cacher les Transports de sa Joïe,
„ & cette Joïe est-elle une Preuve, que je
„ me sois montrée sensible à ses Voeux ?
„ Me rendrez-vous responsable, si, trop
„ prompt à se flatter, il a bien voulu don-
„ ner un Sens trop favorable à des Paro-
„ les, que ma Politesse seule lui a fait en-
„ tendre ? Pour vous rassurer, en sera-
„ ce assez de vous dire, que, sans crain-
„ dre d'encourir les Disgraces de mon
„ Grand-Pere, qui ne favorise que
„ trop, comme vous le sçavez, les Pré-
„ tentions de vôtre Rival, j'ai osé dire en
„ sa présence, que le Marquis envain

„ essaïeroit de toucher mon Cœur ; qu'il „ trouveroit dans son Insensibilité un „ Obstacle insurmontable, & cet Ob- „ stacle insurmontable, n'est-ce pas cet „ Amour constant, dont mille fois j'ai pris „ soin de vous assûrer, Ingrat ! & cet „ Amour, vous osez le soupçonner de „ Légéreté ? „

Pendant que je parlois au Comte, mes Yeux ne s'étoient point détournés de dessus son Visage, & j'y vis peints tour à tour le Trouble, la Sérénité, la Joïe, & la Confusion. Mes dernieres Paroles lui firent sentir, que je me croïois outragée par ses Soupçons. Il avoit des Larmes pour en obtenir le Pardon, & il les emploïa.

„ Ah ! trop charmante GERTRUDE, „ *me dit-il, en se jettant à mes Genoux,* „ *& les arrosant de ses Pleurs*, ne par- „ donnerez-vous rien à la Violence de „ mon Amour ? Si je connoissois moins „ la Force de vos Charmes, ou si la Con- „ quête de vôtre Cœur m'étoit moins „ chere, peut-être n'aurois-je pas ces „ Allarmes, qui vous offensent. Mais „ c'en est fait ; mon Cœur, assuré de „ vôtre constante Tendresse, n'aura plus „ d'injurieux Soupçons à vous faire pa- „ roitre, & que vous aïez à dissiper. Je

„ veux

„ veux bien croire, *lui répondis-je*, que
„ ce sont-là des Promesses, que vous me
„ faites de Bonne-Foi, mais serez-vous
„ exact à les tenir ? C'est ce que je n'ose-
„ rois gueres assûrer. Ouï, ma chere
„ GERTRUDE, *reprit-il vivement*, &
„ je vous en donne ma Parole. Hé mon
„ Dieu, *lui répondis-je*, Comte, croïez
„ moi, ne promettez que ce que vous
„ pouvez tenir ; car, vous sçavez, qu'un
„ Amour violent n'est pas sans quelque
„ Jalousie ; & la Jalousie marche-t-elle
„ jamais sans Soupçon ? Vous sçavez, que
„ le Marquis aura, comme vous, mê-
„ me Facilité de me voir & de me parler,
„ c'est-là une Contrainte, que mon Grand
„ Pere exige de ma Complaisance. Pen-
„ sez-vous, que les Entretiens fréquents,
„ qu'il aura avec moi, que les Soins, les
„ Empressemens, les Attentions, qu'il
„ aura de me plaire ; que de mon côté,
„ les Manieres polies, que je ne pourrai
„ me dispenser d'avoir à son égard, pen-
„ sez vous, *dis-je*, que rien de tout ce-
„ la n'aura pas de quoi réveiller vos Soup-
„ çons ? & rien cependant de tout cela à
„ quoi vous ne soïez obligé de vous at-
„ tendre. Mais peut-être, *ajoutai-je*, que
„ le Marquis ne sçait pas encore les ju-
„ stes Prétentions, que vous avez dès

„ longtems fur mon Cœur. Peut-être „ ignore-t-il ces mutuels Engagemens, „ que nos Parens ont formé pour nous „ dès notre Berceau. Espérons que, „ lorsqu'il en sera instruit, il se fera une „ raison de renoncer à l'Espoir, qu'il a de „ me fléchir. Mais, en attendant qu'il „ nous délivre de ses Importunités, la „ Politesse veut, que vous ne le traitez „ pas comme un Rival odieux; peut-être „ même que nôtre Intérêt commun veut, „ que vous vous étudiez à gagner sa Con-„ fiance. Il est généreux, & qui sçait, „ lorsqu'il sçaura les tendres Liens, qui „ nous unissent, si sa Générosité ne l'en-„ gagera pas à ne plus mettre d'Obsta-„ cles à nos Vœux? „ DE STINFORD convint, que mes Réflections lui paroissoient justes; aussi s'engagea-t-il sans peine à faire tout ce, que j'exigeai de lui.

L'on peut bien croire, que ce ne fut pas sans une secrete Complaisance, que je m'apperçus de l'Empire, que j'avois sur son Esprit. Quoi en effet de plus flatteur pour le petit Amour propre d'une jeune Personne, que le Pouvoir despotique, qu'elle éxerce sur un Amant? On se tâte, on s'examine, &, après quelque Retour sur soi-même, on ne manque pas de prendre quelque Idée avantageuse de

son

ſon Mérite, & cette Idée, nous la meſurons toûjours, & ſur l'Empreſſement, qu'un Amant fait paroitre à prévenir nos Deſirs, & ſur le Reſpect, qu'il a pour nos Ordres. Rien enfin, à mon Age, ne me paroiſſoit plus doux, que de commander; & je ne ſçais, ſi l'Amant le plus paſſionné, & le plus tendre, a autant de Plaiſir à obéïr, que nous en avons à éxercer ſon Obéïſſance. Mais je reviens au jeune Comte.

Il me paroiſſoit guéri de ſes Soupçons, de façon à n'en devoir prendre jamais plus d'Allarmes, plus de Fraïeurs, qui troublaſſent ſa Tranquilité. Mais, il s'en falloit de beaucoup, que l'aimable COMTESSE DE STINFORD fut dans les mêmes Diſpoſitions. Depuis plus de quinze jours nous nous étions apperçeu ma Mere & moi, qu'en proïe à de ſecretes Inquiétudes, qu'elle nous tenoit cachées, elle étoit tombée dans une Langueur, qui nous faiſoit craindre pour ſa Vie. Nous ne nous occupions chaque jour, que du Soin de la diſtraire de ſes Chagrins, dont nous ne pouvions ſoupçonner la Cauſe. Tantôt ma Mere lui faiſoit de tendres Reproches ſur ſon opiniâtre Silence, & tantôt elle la prioit, aveç les plus vives Inſtances, qu'elle ſe déter-

déterminât enfin à décharger ſon Cœur dans le Sein d'une Amie qui ne pouvoit voir, ſans de mortels Ennuïs, ſon triſte Etat. Mais, vains Efforts que ceux, que l'on faiſoit pour la conſoler, ou pour l'engager à nous ouvrir ſon Ame. Nous deſeſpérions même déjà de pouvoir faire renâitre le Calme dans ſon Eſprit, lorsqu'une Parole, qui lui échappa, nous fit ſoupçonner la Cauſe de ſes Inquiétudes.

Quelque Soin que nous euſſions eu à ne lui rien découvrir, ni des Vûës du vieux Comte pour mon Etabliſſement, ni de l'Amour violent, dont le Marquis me donnoit chaque jour de nouvelles Marques, elle en avoit cependant aſſes vû de ſes Yeux, ou aſſés appris par le Raport de nos Amies, pour ne pas douter, que le jeune Comte ſon Fils n'eut tout à craindre de l'Appui, que mon Grand-Pere donnoit aux Prétentions du Marquis. Et ce qui augmentoit ſes Inquiétudes, c'eſt que le paſſionné de CHATEAUNEUF, par toutes ſes Qualités charmantes, lui paroiſſoit bien capable de faire de tendres Impreſſions dans mon Cœur. Hélas! ce Cœur le connoiſſoit-elle? Si elle l'eut connu, que l'Idée qu'elle auroit eu de mon inviolable Conſtance auroit aiſément diſſi-

pé

péſes Allarmes & ſes Craintes ; car, tels ont été juſqu'à préſent mes Sentimens. Une totale Inſenſibilité, & une volage Inconſtance, je les ai toûjours regardé comme deux Choſes également impoſſibles. Ce n'eſt pas que je ne voïe la Différence, qu'il y a de l'une à l'autre, mais je ne juge, que ſelon les Diſpoſitions de mon Cœur, qui me fait penſer, que l'on devroit avoir autant de peine à devenir inconſtant, qu'à demeurer inſenſible.

Revenons cependant à ce Mot, qui échappa à la Comteſſe, & qui me fit deviner la Cauſe de ſes Inquiétudes. Ma Mere & moi nous nous entretenions avec elle du Marquis. „ Quel Sort plus for„ tuné que le ſien, *s'écria-t-elle* ! Mais „ helas ! que ſon Bonheur va me couter „ de Larmes ! „ C'étoit nous en dire aſſés pour nous faire connoitre, que la Paſſion du jeune DE CHATEAUNEUF n'étoit plus pour elle un Miſtere.

Mais, comme ſon Diſcours avoit été ſuivi d'un morne Silence, qui n'étoit interrompu, que par ſes triſtes Soupirs, ma Mere voulut la preſſer de s'expliquer davantage, & elle ne put refuſer les Eclairciſſemens, qu'on lui demandoit.

„ Hé pourquoi, ma chere Marquiſe, „ *répondit-elle à ma Mere*, pourquoi „ voulez-

„ voulez-vous, que je vous fatigue par „ d'inutiles Plaintes? Je ne le vois que „ trop. Le Malheur, dont mon Fils & „ moi sommes menacés, est inévitable. „ Mais, à ce Malheur le tendre Comte, „ ce Fils aimable, ce Fils, que j'adore, „ pourra-t-il y survivre? Mais, ce Mal- „ heur enfin, *répondit ma Mere*, pour- „ quoi nous en faire un Secret? Qui „ sçait, s'il ne seroit pas aisé de le préve- „ nir, ou de le réparer? Non, non, „ *reprit la desolée Comtesse, en versant* „ *un Torrent de Larmes*, non, la Mort „ du cher Comte est assurée. Le Cœur „ de l'aimable GERTRUDE va lui être „ enlevé. Le jeune Marquis, le COM- „ TE DE COURTANVILLE ..... & elle n'en put dire davantage. L'Excès de la Douleur, dont elle parut saisie, lui ôtoit la Force de parler.

„ Trop généreuse Comtesse, *lui ré-* „ *pondit ma Mere, en prenant ses Mains,* „ *& les serrant tendrement dans les sien-* „ *nes*, qu'il m'est aisé de dissiper les fri- „ voles Allarmes, qui vous desespérent. „ Ce n'est que parce que j'ai voulu vous „ les épargner, que je ne vous ai pas fait „ un inutile Râport de tout ce que l'on „ a pu vous apprendre. Il est vrai, le „ vieux Comte appuïe de son Autorité „ les

„ les Prétentions du jeune Marquis, „ mais comptez autant sur mon inviolable Fidélité à tenir mes Promesses, que „ sur l'Empressement de nôtre chere „ GERTRUDE à unir son Sort à celui du „ jeune Comte. „ Ouï, ma belle Maman, *répondis-je à la Comtesse*, (car „ c'est le Nom, dont elle vouloit que je „ l'appellasse) ouï, croïez, que ni l'Autorité de mon Grand-Pere, ni toutes „ les Assiduités, & les Soins du Marquis, ne seront jamais capables d'ébranler ma Constance. C'est sous „ l'Aveu de mes Parens, que j'ai, dès le „ Berceau, accoutumé mon Cœur à n'aimer que le cher Comte, & rien ne „ pourra me forcer à lui reprendre le „ Cœur, que je lui ai donné. „

Ces Paroles, que je prononçois du Ton le plus animé & le plus persuasif, étoient mêlées de mille Carresses, que je faisois à la Comtesse. Elle y répondit par les siennes, & je vis avec plaisir, qu'à mesure que nous lui parlions, elle nous répondoit avec moins de Marques de Trouble & d'Inquiétude. Elle ajouta cependant: „ Ouï, mon aimable GERTRUDE, „ *me dit-elle*, je croirois bien pouvoir répondre de vôtre Constance, si on vous „ laissoit la Maitresse de vôtre Choix, mais „ he-

„ helas ! mon Fils n'a ici d'autre Appui, „ que son foible Mérite, & le Marquis, „ outre mille Qualités aimables, a encore la Protection d'une Personne, dont „ toutes les Volontés doivent être pour „ vous des Ordres suprêmes. „ Non, „ non, Madame, *lui répondis-je*, rassurez-vous, la Parole de mon Grand-„ Pere y est engagée, il m'a promis de „ me laisser libre dans mon Choix, & „ tout me répond, que je puis compter „ sur sa Parole. „

Le jeune Comte, qui survint, acheva de remettre le Calme dans l'Esprit de l'aimable Comtesse. Il lui dit, qu'il n'avoit plus de Craintes, qui l'allarmassent ; qu'il sentoit même le plus vif Repentir pour les injurieux Soupçons, qu'il avoit de ma Constance ; qu'il croïoit le Marquis trop généreux pour craindre, qu'il voulut être un Obstacle à ses Vœux, dès qu'il en seroit instruit ; que mon Grand Pere enfin lui-même se montroit plus empressé à lui donner chaque jour mille Marques de Bonté, & qu'il venoit lui parler de façon à lui faire juger, que ce seroit toûjours mon Inclination seule, & jamais son Autorité qui décideroit de mon Choix.

C'en étoit assés pour tranquiliser la Comtesse ; mais rien ne put la retirer d'u-

ne mortelle Langueur, causée par les secretes Inquiétudes aux quelles elle s'étoit livrée depuis quelque tems. La Diminution de ses Forces, dont on s'appercevoit à vuë d'œil, nous allarmoit pour ses Jours. A travérs les Déhors d'une apparente Tranquilité, qu'elle affectoit pour ne pas nous inquiéter, on voïoit dans elle un Fond de Chagrin, qui la minoit imperceptiblement. Bien-tôt après nous eumes la cruelle Douleur d'apprendre que nos Soins, aussi bien que tout l'Art des Médicins, ne pouvoit plus lui être d'aucun Secours. La chere Comtesse elle-même fut la prémiere à sentir, qu'elle touchoit de près à son dernier Moment. En vain voulions-nous lui cacher la Grandeur du Péril prochain, qui la menaçoit. „Hé! „ pourquoi, *disoit-elle*, chercher à me „ consoler par les trompeuses Espérances d'une plus longue Vie? Non, non, „ ce n'est point le Sacrifice, que j'ai à en „ faire, qui m'effraïe, mais ce cher Fils, „ ce Fils, que j'adore, quelle sera, helas! sa Destinée? C'est cette affreuse „ Incertitude, où je suis, sur le Sort „ qui l'attend; ce sont les Malheurs, qui „ le menacent, & aux quels il ne survivra point; voilà ce qui cause mes cruelles Allarmes. Mais quoi donc,

„chere

„ chere Comtesse, tendre & fidelle Amie,
„ *lui disoit ma Mere*, n'en est-ce pas as-
„ sés des Maux, qui vous accablent, sans
„ vous en forger d'imaginaires, dont la
„ triste Idée ne sert, qu'à reculer vôtre
„ Guerison, qui fait l'Objet de tous nos
„ Vœux? Ah! si ce Fils vous est cher,
„ par les Soins, que vous prendrez de vos
„ Jours, marquez-lui vôtre Tendresse.
„ C'est pour lui, que vous devez vous con-
„ server, & loin de vous livrer en proïe à
„ de vaines Fraïeurs, ne vous entretenez
„ que de cette douce Espérance, que
„ bientôt cet Hymen, qui fait l'Objet de
„ vos Souhaits, & des miens, rendra nos
„ chers Enfans heureux. „

„ Helas! que ce Bonheur, qui nous
„ étoit destiné au cher Comte & à moi,
„ devoit nous être vendu bien cherement!
„ Par combien de Disgraces, d'Infortu-
„ nes, & de Périls, devions-nous l'ob-
„ tenir l'un & l'autre! Assurés d'une mu-
„ tuelle Constance, c'étoit-là l'unique
„ Consolation, qui devoit nous soutenir
„ longtems dans nos Malheurs. „

La Maladie cependant de la Comtesse ne paroissoit pas augmenter. Nous fumes même pendant quelques jours dans l'Espérance, que le Ciel, sensible à nos Larmes, la rendroit à nos Vœux, mais une

une cruelle Oppreſſion de Poitrine, qui lui ſurvint, accompagnée d'une Fiévre violente, nous ôta bientôt tout Eſpoir. Ma Mere, le Comte, & moi, nous ne quittions pas le Chevet du Lit de cette chere Malade. Quelle Violence n'étions-nous pas obligés de faire à nos Larmes, pour épargner les ſiennes ! Il falloit commander à nos Soupirs, & ces Soupirs échapoient quelque fois malgré nous. Il auroit fallu tenir renfermés au dedans de nous-mêmes nôtre Triſteſſe & nos Craintes, & nôtre morne Silence ne nous trahiſſoit-il pas, euſſions-nous eſſaïé de conſoler la triſte Comteſſe ? Et n'etions-nous pas accablés, & de nôtre Douleur, & de la ſienne ? Pouvions-nous lui donner quelque Eſpérance, qui la raſſura, & ne voïons-nous pas que quelques Moments encore, & elle alloit nous être enlevée ? Que ces cruels Moments nous coutérent de Sanglots & de Larmes ! Mais c'eſt dans ces derniers Moments où la vertueuſe Comteſſe, à l'Exemple de ſon illuſtre Pere, ranima toute ſa Fermeté & ſon Courage, pour enviſager la Mort avec Intrépidité.

Elle vit la Violence, que nous nous faiſions pour étouffer nos Soupirs & pour commander à nos Pleurs. „ Ah ! ceſſez,

„ nous

„ *nous dit-elle*, cessez de vous contrain-
„ dre pour soulager vôtre Douleur. Lais-
„ sez un libre Cours à vos Larmes, & ne
„ craignez pas, qu'elles m'apprennent,
„ que c'est le Moment de ma Mort, qui
„ approche, qui vous les fait répandre.
„ Non, non, ce n'est point cette Mort,
„ qui m'effraïe. Ma Vie est entre les
„ Mains du Seigneur, & puis-je lui en
„ refuser le Sacrifice? Mais, mon cher
„ Fils, *dit-elle au triste Comte, qu'elle*
„ *fit approcher de son* Lit, c'est vous, di-
„ gne Objet de toute ma Tendresse, qui
„ me faites entrevoir avec Effroi ce re-
„ doutable Moment, qui va m'arracher à
„ la Vie. Helas! quel sera vôtre triste
„ Sort? Peut-être mon Secours vous
„ eut-il aidé à prévenir, ou à réparer les
„ Maux, qui vous menacent.

„ Mais quoi, chere Comtesse, *reprit*
„ *ma Mere, en lui prenant les Mains &*
„ *les arrosant de ses Pleurs*, emporte-
„ riez-vous donc avec vous dans le Tom-
„ beau ces Doutes injurieux à la tendre
„ Amitié, qui nous unit? Penseriez-vous
„ que, dès que vous cesserez de vivre,
„ je cesserai d'être pour l'aimable Com-
„ te la plus tendre de toutes les Me-
„ res? Une si monstrueuse Ingratitude
„ seroit-elle donc le Prix, que je dois à

„ toutes

„ toutes vos Bontez? Oublierai-je donc
„ que, ſans Secours, ſans Appui, dans
„ une Terre étrangere, je n'ai eu pen-
„ dant longtems d'autre Reſource, que
„ vos généreux Bienfaits? Vôtre Mort
„ me fera-t-elle perdre le doux Souvenir
„ des Liens étroits, qui nous ont unis?
„ Mais, ces Liens, *reprit la Comteſſe,*
„ vous ſçavez, chere Marquiſe, quel en
„ devoit être le Nœud, & ce Nœud ſe
„ formera-t-il? Que d'Obſtacles, que j'y
„ vois, & ce ſont ces Obſtacles, qui m'al-
„ larment!

„ Mais, voulez-vous, *ajouta-t-elle,*
„ diſſiper mes Craintes? Voulez-vous,
„ que ce dernier Moment ſoit le plûs
„ heureux de ma Vie? conſentez qu'à
„ nos Yeux l'aimable Gertrude & le
„ cher Comte ſe jurent une Fidélité con-
„ ſtante; qu'ils ſe donnent mutuelle-
„ ment leur Foi. Que je ſois aſſurée,
„ que la Mort ſeule pourra rompre les
„ Liens, qui vont les unir. Hé! pouvez-
„ vous, *répondit ma Mere à la Comteſſe,*
„ me rien demander qui s'accorde mieux
„ avec mes Vœux?„ Approchez donc,
„ mon aimable Gertrude, *me dit la*
„ *Comteſſe.* „

J'avoue, que peut-être, autant exci-
tée par ma Tendreſſe, que par l'Empreſ-

ſement, que j'avois de donner à la Comteſſe cette derniere Marque de mon Attachement, j'eus un Plaiſir extrême à faire ce que l'on exigeoit de moi. Je préſentai donc ma Main au cher Comte, & je reçus la ſienne, & nous n'eûmes pas de peine à nous réïtérer des Promeſſes, que nous nous étions déjà faites mille fois.

La Comteſſe parut alors ne plus ſentir la Violence des Maux, dont elle étoit accablée. Malgré toute la Paleur de la Mort, qui étoit peinte ſur ſon Viſage, la Joïe la plus vive ſe liſoit dans ſes Yeux. C'étoient des Tranſports de Contentement, que ſes Regards, & que tous les Geſtes & les Mouvemens de ſon Corps exprimoient. Elle voulut nous embraſſer millefois le cher Comte & moi, & ſerra nos Mains entre les ſiennes; &, lorſqu'un Reſte de Forces lui eut permis de nous parler, elle nous dit: *Vivez, vivez heureux, mes chers Enfans, vivez heureux. Que l'Amour le plus tendre & le plus parfait ſerre toûjours plus étroitement les Liens, qui vous uniſſent. Accoutumez-vous de bonne heure à ſanctifier l'Uſage des Richeſſes, que vous tiendrez de la Libéralité de vôtre Dieu. Que les Honneurs ne ſervent pas à fomenter vôtre Orgueil, mais que, plus ils vous éléveront au deſſus des autres, plus ils vous*

vous engagent à vous abbaiſſer aux Yeux du Seigneur. Mêlez quelque fois mon Nom dans vos Entretiens, & n'oubliez jamais une tendre Mere, qui n'a plus de Vœux à former, parce qu'elle les bornoit à la douce Conſolation, qu'elle vient de recevoir, de vous voir unis par la Foi, que vous venez de vous jurer.

Mais *helas! mes chers Enfans*, ajouta-t-elle d'une Voix plus foible & entrecoupée de Sanglots, *je ſens, que mes Forces m'abandonnent. Recevez d'éternels Adieux, & laiſſez-moi ces derniers Moments, pour remettre mon Ame entre les Mains du Seigneur.*

Les lugubres Cris, les triſtes Soupirs, que nous pouſſions, les Ruiſſeaux de Larmes, qui couloient de nos Yeux, ne pouvoient ſervir, qu'à attendrir toûjours plus la vertueuſe Comteſſe, & à la diſtraire de la Penſée de ſon Dieu, avec qui ſeul elle témoignoit vouloir s'entretenir.

On voulut donc nous obliger à nous retirer, mais toûjours nous nous échappions des Bras de ceux, qui vouloient nous emmener. Le Comte & moi, malgré les Efforts que l'on faiſoit pour nous retenir, nous nous étions rapprochés du Lit de cette tendre Mere mourante.

Le Comte, qui ſe tenoit attaché à ſon

Col, qu'il arrosoit de ses Larmes, paroissoit saisi d'une stupide Douleur, qui le rendoit immobile. Il poussoit cependant de tristes Sons, entrecoupés de Soupirs, & c'étoient-là les seuls Signes de Vie, qu'il donna. „ Tendre Mere, Mere adora„ ble, *s'écrivit-il*, ou vivez encore, ou „ que je cesse de vivre avec vous. Vous „ avez donné tous vos Soins à assûrer „ mon Bonheur, mais ce Bonheur puis„ je en jouir, ou en jouïrai-je longtems, „ si la barbare Mort vous enleve à mes „ Vœux? Mais, tendre & aimable Me„ re, quoi! vous ne m'entendez plus? „ Ah! si vous êtes sourde à ma Voix, at„ tachés du moins vos derniers Regards „ sur moi. Voïez-moi succomber à la „ mortelle Douleur, qui va me faire expi„ rer avec vous. „

Quoique livrée moi-même à une Tristesse aussi vive, qui me tenoit comme dans une espece de létargique Abbatement, la Vuë du Péril, qui menaçoit les Jours de mon jeune Amant, me rendit à moi-même. Il étoit demeuré sans Force & sans Sentimens. On fut obligé de le porter sur un Lit, & ce ne fut qu'après une Heure entiere, & les Remedes les plus violents, que l'on cessa de craindre pour ses Jours.

J'étois

J'étois dans un Etat peut-être auſſi triſte que le ſien, & ma Tendreſſe me faiſoit ſentir plus vivement ſes Douleurs, que les miennes. Mais, lorſque je vis, que je n'avois plus à craindre pour ſa Vie, c'eſt alors, que je commençai à donner à craindre pour la mienne. Quelles furent alors les Allarmes du tendre Comte! Que de Mouvemens inquiets! Quelle Crainte, quelle Fraïeur! Il aimoit, il étoit aimé, & l'Idée, que je pourrois donner de l'Amour, qui nous uniſſoit, paroitroit bien moins réelle, que romaneſque. Mais, nous n'avions pas encore affés répandu de Larmes. La cruelle Mort n'avoit pas encore porté ſes derniers Coups,

Par tout ce que j'ai rapporté dans ces *Mémoires*, l'on a pu juger, que peut-être jamais Amitié fut plus tendre & plus vive, que celle qui fut entre la généreuſe COMTESSE DE STINFORD & ma Mere. La Douleur, que lui cauſa la Mort de cette fidelle & illuſtre Amie, fut ſi exceſſive, qu'elle s'y livra avec des Tranſports, qui lui coutérent la Vie. Le Serrement de Cœur, qui l'avoit ſaiſie, fut ſi violent, qu'il ne put durer longtems, & l'on ne s'en apperçut, que lorſqu'il n'y eut plus de Remede à apporter, & que lorſqu'elle commença à ne preſque plus donner aucun Signe de Vie.

Helas ! lorsque l'extrême Douleur, que m'avoit causé la Mort de la chere Comtesse, nôtre généreuse Protectrice, me retenoit dans mon Lit, que j'arrosois de mes Pleurs, pouvois-je m'attendre à ce dernier funeste Malheur ! Dès que mes Forces me permirent de me lever, je voulus le faire, & on s'y opposa. Dans ce même Mement, hélas ! la Mort venoit de m'enlever ce que j'avois de plus cher au Monde. Mais, on me cachoit l'Horreur d'une si cruelle Perte. La Tristesse, que je voïois peinte sur le Visage de tous ceux, qui m'approchoient, les Larmes qui couloient de leurs Yeux, je ne les attribuois qu'aux Regrets, que l'on avoit de la Mort de la Comtesse.

Mon Grand-Pere cependant, le Marquis, & le cher Comte, ne me quittoient point, & aucun d'eux qui voulut se charger de me dire l'affreuse Nouvelle, que l'on avoit à m'apprendre; mais pouvoit-on me la cacher toûjours? Il fallut donc me la dire; mais ce ne fut que dix jours après, que l'on emploïa dans de fréquents Discours, par où l'on me disposoit à apprendre avec moins de Desespoir la cruelle Perte, que je venois de faire. Quelque Idée que l'on se forme de tout ce que la Douleur la plus cruelle & la plus accablante

blante a de plus affreux, & de plus épouvantable, se représentera-t-on jamais l'Etat où la mienne me réduisit? La mortelle Langueur, qui me saisit, fut telle, que pendant trois Mois entiers l'on desespéra, que je peusse survivre encore quelque tems aux deux Personnes chéries, que la Mort venoit de m'enlever.

Mais, y a-t-il quelque Douleur, que le Tems ne dissipe, ou ne modére? La mienne, quoiqu'un peu plus tard & avec plus de peine, commença à se calmer, & je le dûs aux Soins tendres & empressés du cher Comte. Le Marquis ne paroissoit pas moins s'intéresser à ma prémiere Tranquilité. Ses Attentions pour moi étoient continuelles. Tout me marquoit son Respect & son Amour. Occupé du seul Desir de me plaire, il n'oublioit rien de tout ce qui pouvoit ramener la Joïe dans mon Cœur; mais, ses Soins étoient moins efficaces, que ceux du cher Comte. L'un étoit chéri, l'autre n'étoit que souffert; & quoi de plus propre à essuïer les Pleurs d'une jeune Amante, que les Mains d'un Amant qui nous est cher?

Le Marquis cependant, quoique Rival du Comte., vivoit dans une étroite liaison avec lui. L'Amitié même, qui les unissoit, paroissoit généreuse & sincere.

re. Auſſi étoit-elle fondée ſur les Sentimens mutuels d'Eſtime, qu'ils avoient l'un pour l'autre. Le Marquis ne pouvoit voir ſans Chagrin, que mon Cœur parut diſpoſé à ne parler jamais qu'en faveur du cher Comte ; mais il n'en étoit pas pour cela courroucé contre lui. Il ſe plaignoit de ſon Malheur, mais le Bonheur de ſon Rival ne le rendoit pas odieux à ſes Yeux. Inſtruit même de la longue & douce Habitude, que nous nous étions fait de nous aimer le Comte & moi, il eut été aſſés généreux pour ne plus oppoſer d'Obſtacles aux Liens, qui devoient nous unir ; mais, la Violence de ſon Amour arrêtoit ſa Générosité. Peut-être même ne renonçoit-il pas à toute Eſpérance de me fléchir. Ce n'étoit pas cependant, qu'il ne fut toûjours bien éloigné de vouloir recourir à l'Autorité, dont mon Grand-Pere eut pu ſe ſervir pour diſpoſer de ma Main, c'étoit mon Cœur, qu'il vouloit attaquer, & l'attaquer par toutes les Voïes, qui pouvoient lui en faire trouver la Route.

Pour me mieux convaincre de la généreuſe Délicateſſe de ſes Sentimens, il voulut un jour avoir un Entretien devant moi avec le Comte. C'étoient des Accords, qu'il vouloit faire avec ſon Rival, dont il

vouloit, que je fusse Témoin ; &, pour que de part & d'autre l'on fut plus engagé à les suivre, il vouloit, que je les autorisasse de mon Contentement. „ C'est-là „ une Grace, Mademoiselle, *me dit le* „ *Marquis*, que j'ose vous demander „ avec Instance ; &, si vous me l'accor„ dez, croïez que le Comte n'aura au„ cun lieu de s'en plaindre. Je le veux „ croire, *répondis-je* ; mais auparavant „ que de m'engager à vous accorder ce „ que vous me demandez, trouvez bon, „ s'il vous plait, que je sache de quelle „ Grace il est ici question. „ Non, non, „ Mademoiselle, *me répondit-il*, il n'en „ est pas besoin ; promettez seulement „ hardiment. Peut-être vous en au„ rai-je plus d'Obligation, & pour vous „ convaincre, que tout doit vous engager „ à ne pas me la refuser, c'est que je „ suis assuré, que le Comte lui-même „ s'intéressera à la demander pour moi. „ „ C'est-là en vérité, *répondis-je*, un „ Mistere, qu'il me seroit difficile de com„ prendre, & il faut, que ce que vous „ souhaitez, doive bien peu servir à vos „ Feux, puisque c'est par l'Intercession „ d'un Rival, que vous espérez de l'obte„ nir. Mais le voici fort à propos : sans „ doute que vous n'aurez pas de peine

„ à vous expliquer plus clairement de-
„ vant lui. „

Le Comte en effet entra dans le même Moment, & dès qu'il nous eut salué, le Marquis lui dit : „ Sans doute, que vous „ ne vous attendiez pas, mon cher Com- „ te, qu'un Rival osa vous prier d'être „ son Intercesseur auprès de Mademoi- „ selle. Le Tour vous paroîtra nouveau, „ mais l'Equité de la Demande, que „ j'ai à vous faire, me persuade, que „ vous n'aurez pas de peine à me l'accor- „ der. „ Ce sera, *répondit le Comte*, du „ meilleur de mon Cœur ; mais à cette „ Condition cependant, que ce, que vous „ avez à demander, n'intéresse pas mon „ Amour. Ho ! *répondit le Marquis*, „ c'est peut-être-là un peu trop exiger de „ ma Générosité ; mais enfin, *ajouta-t-il*, „ si vous me faites la Grace de m'enten- „ dre, vous allez juger, si je suis en droit „ d'espérer ce que j'ose vous deman- „ der. „

J'avoue, que je ne voïois gueres à quoi devoient aboutir tous ces longs Préambules ; mais le Marquis, par son Discours, qu'il continua ainsi, éclaircit mes Doutes. „ Vous êtes, *dit-il*, mon cher „ Comte, instruit de mes Intentions, „ comme je le suis des vôtres. Vous sça-

vez

„ vez, que nos Vœux ont un même Objet.
„ J'avouë, que mes Prétentions ne ſont,
„ ni ſi anciennes, ni ſi bien fondées, que
„ les vôtres. Vous avez depuis longtems
„ pour vous la Voix de l'Amour, & je
„ n'ai pour moi que le foible Appui de
„ l'Autorité, ſi je voulois m'en ſervir,
„ mais indigne Appui, que je refuſe, &
„ qui ne peut s'accorder avec la Délica-
„ teſſe de mon Amour. Je vous dirai
„ même, que cet Amour généreux s'of-
„ fenſe des Obſtacles que j'oppoſe à vos
„ Vœux. Mille fois j'ai été tenté de
„ prier le vieux Comte, que loin de s'in-
„ téreſſer pour moi, il hâtât les Moments
„ de l'Hymen, qui doit vous unir à l'aima-
„ ble GERTRUDE. Mais, toûjours la
„ Violence de mon Amour s'eſt oppoſé
„ à ma Générosité. C'eſt peut-être ſans
„ raiſon, que je flatte mon Ardeur de
„ quelqu'Eſpoir. Peut-être ne rends-
„ je pas à vôtre Mérite toute la juſtice,
„ que je lui dois. Mais enfin ingéni-
„ eux, ſi vous voulez, à me flatter, j'ai
„ crû, que vous n'aviez d'Avantage ſur
„ moi, que celui d'avoir pû avant moi,
„ & pendant bien des Années, donner
„ des Marques réïtérées de vôtre Amour.
„ Souffrez, cher Comte, *ajouta le*
„ *Marquis*, & c'eſt-là la Grace, dont j'ai

„ à vous prier, souffrez, que pendant
„ une Année encore je puisse, comme
„ vous, continuer mes Assiduités & mes
„ Soins à la charmante GERTRUDE;
„ qu'elle nous accorde également à tous
„ deux le doux Plaisir de la voir, sans
„ que je puisse soupçonner, que je suis
„ un Objet odieux à ses Yeux; que je
„ puisse éprouver enfin, si tout ce qu'un
„ Cœur peut exprimer de plus passion-
„ né, de plus vif, & de plus tendre,
„ est capable de toucher le sien. C'est
„ peut-être-là, Mademoiselle, *continua*
„ *le Marquis en m'addressant la parole*,
„ une dure Contrainte, que je vous pré-
„ pare, mais elle ne sera pas longue.
„ Encore une Année, & j'aurai réussi
„ à vous rendre sensible, ou, renon-
„ çant à l'Espoir de vous fléchir, je ne
„ me servirai de la Protection, que le
„ vieux Comte m'accorde, que pour
„ l'engager à presser les Moments de
„ vôtre Union avec un Rival plus heu-
„ reux sans doute, mais non plus ten-
„ dre que moi.„

Come j'étois convaincuë de l'Appui, que mon Grand-Pere accordoit au Marquis, & qu'il ne consentiroit assûrement que le plus tard qu'il pourroit à ce, que le cher Comte & moi nous unissions nôtre Destinée,

je

je crûs, qu'en me rendant aux Prieres du Marquis, c'étoit ne lui accorder que ce, que je ne pouvois lui refuser. Je voulus même le lui accorder d'une Maniere gracieuse, qui l'engagea encore davantage à tenir la Parole, qu'il nous donnoit au cher Comte & à moi de solliciter au bout d'une Année le Consentement de mon Grand-Pere pour nôtre Union. Voici donc ce que je lui répondis:

„ Ouï, cher Marquis, *lui dis-je, en* „ *prenant le Ton le plus obligeant, qui,* „ *joint à ce petit Mot de* cher, *ne laissoit* „ *pas, que d'être une Faveur bien grande* „ *pour le Marquis*, ouï, je ne vous le „ cacherai point, la Générosité de vos „ Sentimens, la Pureté de vos Inten- „ tions, me touchent sensiblement, & „ c'est sans peine, que je me rends à ce, „ que vous exigez de moi. Non, ne crai- „ gnez pas, ni que vôtre Présence, ni que „ vos Assiduités & vos Soins, me soient „ importuns. Je vous avouerai même, „ que peut-être, mieux que personne, „ je connois tout le Prix de vôtre Méri- „ te; que mille rares Qualitez, que j'ad- „ mire dans vous, auroient sans doute „ déjà triomphé de mon Indiférence, si „ mon Cœur n'eut été prévenu d'une „ Passion presque née avec moi. „ Je

„ ſens, *me répondit le Marquis*, toute la „ difficulté de l'Obſtacle, que cette Paſſion m'offre à ſurmonter; mais, cher „ Comte, *ajouta-t il*, je vous en donne „ encore ma Parole, ſoïez aſſuré, que, „ pour la vaincre, je n'emploïerai, que la „ Tendreſſe, & la Vivacité de mon Amour; &, ſi mes Efforts, dans le Tems „ dont nous ſommes convenus, n'avoient „ encore pû me réuſſir, comtez ſur mon „ Exactitude à tenir les Promeſſes, que „ je vous ai faites. Mais ne conſentez „ vous pas, que juſqu'à ce Tems-là, en „ ſerrant toûjours plus les Liens de l'Amitié, qui nous unit, nous travaillions de concert à laiſſer un rare Exemple à la Poſtérité? Qu'elle apprenne, „ que, Rivaux généreux, nous n'avons „ point ceſſé d'être Amis ſinceres? „

Le Comte avoit un Diſcernement trop juſte, pour ne pas voir tout le fond, qu'il devoit faire ſur la Parole de ſon généreux Rival. Il connoiſſoit la Droiture & la Délicateſſe de ſes ſentimens. Il ne lui reſtoit avec cela aucun Doute de mon inviolable Conſtance; ainſi ce fut avec Ardeur, qu'il lui réïtéra les Promeſſes d'une éternelle Amitié, & qu'il lui demanda la Continuation de la ſienne; & nous verrons comment cette Amitié fut auſſi durable, que leur Vie.

Je vis donc le Plan de Vie, que j'avois à me former pendant une Année, & il eſt vrai, que ce Plan, pour une jeune Perſonne un peu coquette, n'auroit rien eu, que de très amuſant & de très gracieux. Avoir à écouter, à chaque inſtant, les touchantes Douceurs de deux Amants également aimables, & également empreſſés à vous plaire; voir régner parmi eux une tendre Emulation, qui fait, qu'à l'envi l'un de l'autre, ils cherchent ſans ceſſe mille Routes nouvelles, pour captiver vôtre Tendreſſe; continuellement ſe voir doucement aſſiégée par une Foule de petits Soins, d'égard & d'Attentions; par une ſeule parole, quelque fois par un ſimple Regard, ou un Geſte, pouvoir deſeſpérer un Amant, que l'on veut éprouver, tandis que l'on feint de vouloir ranimer l'Eſpoir de ſon Rival. Ajoutez les petites Inquiétudes, les Jalouſies, les Défiances, que l'on ſçait donner à propos, (car une jeune Coquette s'étudie pour ſon Amuſement à tirer profit de tout.) Mais, que le Ciel m'avoit fait naitre d'une Humeur bien différente: & ſi je me déterminai à ſouffrir de bonne grace les Aſſiduités du Marquis, c'eſt, que j'y fus engagée par la Parole, qu'il m'avoit donnée, d'avancer le Succès de mes Vœux.

Quel-

Quelques Mois donc s'écoulérent ainsi, que je l'avois prévû. Rien de plus vif, & de plus ardent, que l'Empressement du Comte & du Marquis à me faire leur Cour, & rien de plus merveilleux, que l'Union étroite, qui régnoit entre eux. C'étoit toûjours ensemble, qu'ils passoient le Tems, où ils n'étoient pas auprès de moi. Les Manieres, qu'ils avoient l'un pour l'autre, portoient avec elles un certain Air de Cordialité & de Franchise, qui charmoit. Quoique le Marquis vit, avec tout le Chagrin, qu'un Amant bien passionné peut resentir, le peu de Progrès, qu'il faisoit dans mon Cœur, son Amitié cependant pour un Rival, qu'il estimoit, & qui lui étoit cher, ne se rallentissoit point.

Une Union si extraordinaire étoit pour mon Grand-Pere un juste sujet d'Etonnement, & ne servit pas peu à augmenter l'Idée avantageuse, qu'il avoit du Mérite du cher Comte. Mais, les Intérêts du Marquis lui étoient trop chers, pour qu'il voulut se déterminer à rendre du moins si-tôt son Rival heureux. Il s'étoit bien engagé à me laisser Maitresse de mon Choix, mais c'étoit à cette dure Condition, qu'il pourroit l'éprouver longtems. Ces Epreuves n'eussent pas été nécessaires, si

mon

mon Cœur eut pû se décider en faveur du Marquis, mais il ne pouvoit être que pour l'aimable Comte : & cette fidelle Constance, que rien ne pouvoit ébranler, n'accommodoit gueres les Vûës, que mon Grand Pere avoit pour monEtablissement. Entier dans ses sentimens, il falloit bien, si l'on vouloit ménager sa Faveur, se garder de les heurter ou de les combattre opiniâtrement. Le plus sûr Moïen, pour ne pas l'offenser, c'étoit de temporiser, & c'est aussi à quoi je me déterminai, tandisque lui de son côté, pour me réduire à ses Fins, se proposoit de m'éprouver de bien des façons, & dont j'aurai bientôt à parler. Mais, je viens à une Epreuve à la quelle je ne m'attendois pas, & qui me couta bien des Inquiétudes & bien des Larmes.

Il y a en Amour mille Sortes de Stratagêmes, que l'on croit pouvoir emploïer innocemment. Un Amant, inquiété par le Regret, qu'il a de ne pouvoir plaire, se tourne de bien des façons ; & quand les Voïes droites & ordinaires ne lui réüssissent pas, sa Passion ne manque pas de justifier les Voïes, quelquefois un peu obliques, dont il se sert pour arriver à son But.

Je dois cependant avertir, que ce n'est,

que

que par conjecture, que je vais parler des Intentions du Marquis. Je veux même croire, qu'il n'en avoit aucune de celles, que je lui ai peut être prêtées. Quoiqu'il en soit de ce Point, que je n'ai pu éclaircir, il est vrai, que le Marquis me causa pendant plusieurs Mois bien des Craintes & des Allarmes, & voici comment il y donna occasion.

De Chateauneuf avoit une Sœur, qui étoit encore dans la prémiere fleur de sa Jeunesse. On en parloit dans toute la Province, comme d'une Beauté accomplie, & malgré toutes les Inquiétudes, qu'elle m'a causées, je puis dire, que je n'ai vû de mes jours une Figure plus aimable & plus avenante, que la sienne, & je ne sçais pas, si j'en dirai trop, en reconnoissant, que son Visage étoit un Abrégé parfait de toutes les Graces. A tant d'Attraits extérieurs elle joignoit encore mille Qualités charmantes du Cœur & de l'Esprit, qui faisoient, que sans Etude, elle avoit peut-être plus que personne le rare Talent de plaire.

Le Marquis écrivit donc à cette Sœur si aimable, qui demeuroit dans un des Châteaux de sa Famille, & l'invita, au nom de mon Grand-Pere, à venir passer quelques Mois avec nous. Il voulut me

faire

faire croire, que ce n'étoit, que pour qu'elle eut l'Honneur de me faire compagnie : mais je ne ſçais pas, ſi ce n'étoit pas dans la vûë, que cette Sœur eſſaïat ſes jeunes Charmes ſur le Cœur de ſon Rival, & s'il ne ſe flattoit pas de pouvoir par-là le détacher de moi. Tels du moins furent mes Soupçons, & peut-être, comme je l'ai avoué, n'étoient-ils rien moins que bien fondés.

Quoi qu'il en ſoit, cette Sœur arriva; & par l'effet d'une Sympathie naturelle, nos Cœurs ſe trouvérent d'abord diſpoſés à ſe lier de la plus étroite Union. Nous devinmes inſèparables, & point de Moments plus agréables & plus gracieux pour moi, que ceux que je paſſois dans la Compagnie de la charmante Du Cleri, (c'eſt le Nom de cette aimable Demoiſeile).

Outre qu'elle avoit l'Education la plus polie, ſon Eſprit étoit encore cultivé par mille petites Connoiſſances, dont elle ſçavoit ſans affectation ſe ſervir à merveille, pour entretenir une Converſation, ou pour y repandre l'Enjouement. Rien avec cela de moins gênant & de plus aiſé, que ſes Façons. Elle ſembloit par ſes Manieres franches & ouvertes, vous inviter à en uſer de même avec elle. Avec un

un Caractere si charmant & tant de rares Avantages pouvoit-elle ne pas plaire infiniment ? Helas ! elle ne plût que trop, ou du moins ma soupçonneuse Jalousie ne fut que trop ingénieuse à me le persuader.

L'aimable Du Cleri avoit un Cœur tendre, & susceptible de toute la Délicatesse de l'Amour. Mais, soit qu'aucun Objet n'eut sçeu encore lui plaire, elle n'avoit répondu, que par une constante Indifférence, à tous les Vœux, qui lui avoient eté addressés.

Le Moment étoit enfin venu, où son Cœur devoit être blessé d'un Trait, qu'elle étoit destinée à ne jamais rompre. Elle vit le cher Comte de Stinford, & elle avoua, que jamais rien de si aimable ne s'étoit offert à ses Yeux.

Outre que le Comte, comme je l'ai déjà dit, joignoit à la Figure la plus charmante, la Physionomie la plus heureuse, il étoit encore d'une Douceur & d'une Politesse extrême, & c'étoit cette Politesse, bien plus qu'une tendre Inclination, comme j'en ai été persuadée, dans la suite, qui l'engageoit à profiter de toutes les Occasions, qui se présentoient, de faire compagnie à l'aimable Du Cleri, qui de son côté, remplie pour le Comte

de Sentimens, où il commençoit à entrer quelque chose de plus que de l'Estime, n'échappoit aucune des Occasions, qu'elle avoit de se trouver avec lui. C'étoient à chaque instant quelque petite Confidence, qu'elle avoit à lui faire, ou quelques Doutes dont elle avoit à lui demander l'Eclairissement, & lorsqu'elle ne pouvoit avoir d'Entretiens particuliers, & que la Conversation devenoit générale, c'étoient cent Louanges gracieuses, & placées à propos, qu'elle donnoit au Comte, & toûjours ces Lonanges étoient accompagnées de certains Regards, qui marquoient, que le Cœur y avoit la meilleure Part. Je ne dis rien ici de tant de petites Façons séduisantes, de Minauderies, de Manieres engageantes, qu'une jeune Personne même, quelquefois sans y songer, sçait si bien emploïer, lorsque sur tout elle s'est mis en tête de faire les Epreuves de ses Charmes sur un Cœur, qui commence à lui être cher : tout cela se fait souvent sans Réflexion. On a des Charmes, on veut les faire valoir, on cherche enfin à plaire, & rien qui coute moins que les Soins, que l'on se donne pour réüssir, & ces Soins, combien de fois ne se les donne-t-on pas même sans y songer ? C'est la Nature, qui parle ; on l'écou-

l'écoute, & on la suit, & il ne faut pour cela, ni Art, ni Etude, ni Attention.

Mais je reviens. Il m'eut été difficile de ne pas m'appercevoir de tout ce que je viens de dire, mais rien de tout cela ne m'allarmoit encore au point de troubler ma Tranquilité, parce que je ne voïois pas dans le Comte un grand Empressement à répondre à ces Commencemens de Tendresse, dont on lui donnoit à chaque instant mille petites Marques obligeantes. Je prenois même plaisir à lui faire quelquefois une Guerre apparente de son Insensibilité, tandis que je triomphois en secret de ce que rien ne pouvoit partager les tendres Sentimens, dont son Cœur étoit épris pour moi. Et, si quelquefois il lui arrivoit de répondre par un Air plus complaisant aux tendres & fréquentes Agaceries, que l'on lui faisoit, je m'imaginoit, que c'étoit, ou sa Politesse extrême, ou la Vivacité de son Humeur enjouée, qui ne lui permettoit pas de faire autrement. Hé bon! me disois-je en moi-même pour me tranquiliser, le Comte est aimable, il est aimé; il plait, & on cherche à lui plaire; on veut l'amuser, & il s'amuse; n'y a-t-il pas bien là vraïment de quoi m'inquiéter? Les Assurances, que j'ai de sa tendre & constante Fidélité, ne suffisent-elles

elles pas pour me rassurer ? Pourquoi nous forger de vains Sujets d'inquiétude, autant nuisibles à nôtre Repos, qu'injurieuses à l'Ardeur constante d'un Amant, qui m'adore ? C'est ainsi que je raisonnois, & c'est ainsi, que j'aurois dû raisonner toûjours.

Mais, je croi, que nous avons tous certains Défauts, que nous ne connoissons pas, parce que nous ne voulons pas les connoître, & contre lesquels nous ne pouvons gueres par conséquent nous précautionner. J'ajoute même, que si nous nous en défions, nous chercherions vainement à nous en guérir, & telle est la Jalousie. On a ce Défaut, & l'on n'en convient pas, & si l'on en conveint, ou l'on ne travaille pas, ou l'on travaille inutilement, à s'en défaire.

Ce sont-là des Réflexions, qui auroient pûs m'épargner bien des Troubles & bien des Allarmes ; mais les faisois-je, lorsque je devois les faire ? Ma capricieuse Jalousie me fit envisager les choses sous un Point de vuë tout différent de celui sous lequel je les avois régardé jusqu'alors. La chere Du Cleri étoit aimable, & rien de plus, & je la crûs aimée. Le Comte étoit poli, complaisant & enjoué, & je voulus le croire amoureux & passionné.

Ce n'eſt pas que, ni dans ſes Façons, ni dans ſes Diſcours, ni dans ſes Regards, il y eut quelque choſes de plus tendre, ou de plus animé qu'auparavant, mais ce n'eſt jamais ſur ce qu'elle voit, c'eſt toûjours ſur ce qu'elle croit voir, que la Jalouſie a coutume de juger.

Me voilà donc dans des Allarmes épouvantables, parce que rien de tout ce qui s'offroit à mes Yeux, qui ne me préſentât quelque Sujet de Soupçon. Les Regards du Comte & de Mademoiſelle Du Cleri, lors même, qu'ils ne ſe diſoient rien, je croiois, qu'ils ſe diſoient le Langage le plus tendre. Lors qu'ils avoient quelque Entretien particulier, & où ils parloient peut-être de choſes les plus indifférentes, je m'imaginois, que leurs Diſcours n'étoient emploiés, qu'à exprimer les vifs Sentimens de leur Cœur. Un Geſte enfin, un Souris, un Clin de œil, rien qui fut à couvert de mes jaloux Soupçons.

Mais, voici ce qui les augmenta, au point que tout Répos, & toute Tranquilité me fut otée. Il n'eſt pas toûjours vrai, que l'Amour ne ſe ſoutienne, que par l'Eſpoir d'un doux Rétour. On aime quelquefois malgré l'affreuſe Aſſurance, que l'on a de n'être jamais aimé. On trouve un Objet aimable, on s'y attache

&

& on n'examine pas s'il peut devenir sensible, ou non. On avance toûjours, on serre plus étroitement les Liens, qui nous unissent à lui, & ces Liens deviennent indissolubles avant que l'on ai pû s'appercevoir, que l'on a eu tort de les former : & tel étoit l'Etat de la tendre & infortunée Du Cleri. Le Comte lui avoit plû, & elle avoit voulu lui plaire. Elle lui avoit donné son Cœur de Bonne-Foi ; mais l'Insensibilité du Comte la desespéroit. Elle ne s'étoit point trompée au Change, qu'il lui donnoit pour toutes les petites Avances, qu'elle lui faisoit. Il y avoit bien de la Politesse, de la Complaisance, & même une Vivacité aimable, dans les Façons, qu'il avoit pour elle, mais il n'y entroit rien de plus. Il y auroit fallu cependant un peu de Tendresse, & voilà justement ce qui y manquoit. Ma Foi, il faut en convenir, on se rebuteroit à moins, & rien cependant de tout cela ne rebuta mon aimable Rivale. Elle crut, que des Lettres, où elle auroit pû faire voir son Cœur plus à decouvert, lui réüssiroient mieux. La voilà donc déterminée à écrire, & elle écrit. Je n'attendrai pas, que l'on me demande, quel fut le Stile de cette Lettre, je vais la rapporter aussi fidellement, que j'ai pû la retenir.

Mon cher Comte, c'est trop longtems tenir renfermés dans mon Cœur les Sentimens, que ma Tendresse veut, que je vous exprime. Ma Main, moins timide que ma Voix, ne craindra pas de vous faire connoître ce que vous aurez dû depuis longtems lire dans mes Yeux. Les vôtres me répondent. Leur Langage me plait, mais, pourquoi craindre, que vos Discours ne me répetent ce que vous laissez dire à vos tendres Regards? Soïez assuré, que l'Aveu, que vous me ferez de vôtre Flame, vous vaudra celui, que je vous ferai, que personne n'y peut-être plus sensible, que vôtre chere Du Cleri.

Le Comte reçût cette Lettre, mais il m'en fit un Mistére, & ce ne fut que quelques jours après, que, l'aïant perdu, le hazard la fit tomber entre mes Mains. Je n'ai point dissimulé le Penchant naturel, qui me portoit à la Jalousie. On peut juger par-là, que la mienne fut extrême. Plusieurs fois je relûs cette fatale Lettre, & chaque fois, que je la lisois, je me persuadois toûjours plus, que le Comte, de Concert avec ma Rivale, ou me trahissoit déjà, ou n'étoit pas fort éloigné de me trahir. Le Perfide! l'Ingrat! *m'écriois-je.* Ah! pouvois-je le soupçonner d'une si noire Infidélité! Déjà ma Rivale

Rivale a lû dans les Yeux du Volage des Sentimens, dont je devois être seule l'Objet. Qui sçait, si bientôt, par les Discours les plus passionnés & les plus tendres, il n'achevera pas de la convaincre de toute l'Ardeur de cette nouvelle Flame, qui le dévore en secret ? Ah ! cher Comte, *ajoutois-je*, lorsque les prémiers Transports de ma jalouse Fureur commençoient à se calmer, Comte trop aimable, vôtre tendre GERTRUDE cesseroit-elle de vous être chere ? Ne vous resouviendrez-vous plus de cette Foi si souvent jurée, qui vous unit à elle ? Pensez-vous, que son vif Amour lui permet de vivre, si elle se croïoit destinée à vous voir engagé sous de nouvelles Loix ? Mais, pourquoi, *continuois-je*, me forger des imaginaires Sujets de Fraïeur ? Oüi, cher Comte, vôtre fidelle GERTRUDE, vous l'aimez encore, & seule elle possede vôtre Cœur. Envain s'efforce-t-on de me l'enlever : non, rien ne pourra ébranler sa Constance, & pourquoi voudrois-je vous rendre responsable des Impressions, que vos Charmes font sur les Cœurs ? Seriez-vous coupable, parce que vous êtes aimé ?

Je parlois encore, lorsque Mademoiselle DU CLERI entra chés moi. Re-

C 2 marquez

marquez, que ces petits Noms, de *chere*, d'*aimable*, & de *charmante*, ne lui seront plus donnés. Ce sont-là des Epithetes, que l'on ne croit gueres convenir à une Rivale déclarée. Quelle fut ma Surprise dès qu'elle s'offrit à mes Yeux ! On ne pourroit se l'imaginer ; mais, il fallut me contraindre. „ Hé bien ! ma chere, „ *me dit-elle, sans rien prendre de cet* „ *Air ouvert avec lequel elle me parloit* „ *ordinairement*, faites-vous Attention, „ que le Tems de la Promenade com- „ mence à se passer ? Ne voules-vous pas „ en profiter ? „ Non, Mademoiselle, „ *lui répondis-je*, & je vous prie de m'en „ dispenser. „ Je remarquai, que ce Terme de *Mademoiselle*, prononcé d'un certain Air sérieux, la déconcerta un peu ; car ce n'étoit point-là la Façon, dont j'avois coutume de lui parler.

„ Mais, qu'est-ce ? *me dit-elle après* „ *s'être un peu remise de son Etonnement.* „ Vous me paroissez aujourd'hui d'une „ Humeur bien rêveuse ? Il est vrai, *lui* „ *répondis-je*, mais vous sçavez, qu'il „ n'est rien de plus changeant, que l'Hu- „ meur, & que souvent l'on passe d'un „ Excès de Joïe à une autre tout opposé, „ sans que l'on puisse s'en dire la raison „ à soi-même. „ Hé bien ! *me répon-*

„ *dit*

„ *dit Mademoiselle* Du Cleri, c'est par-
„ ce, que je vous vois livrée à une sombre
„ Mélancolie, qui m'inquiéte, que je
„ ne veux pas vous laisser ici seule. Allons,
„ *me dit-elle, en venant me prendre par*
„ *la Main pour m'emmener avec elle,*
„ descendons, & quelques Tours de
„ Promenade vous distrairont de ce noir
„ Chagrin, qui m'allarme. Hé mon Dieu!
„ Mademoiselle, *lui répondis-je, d'un*
„ *Ton un peu émû & qui vouloit dire:*
„ (Ne me fatiguez pas davantage, & dé-
„ livrez moi de vôtre Présence, qui m'en-
„ nuïe) Laissez-moi, je vous prie, à moi-
„ même. Je vous ai déja dit, que je ne
„ me sentois aujourd'hui aucune Envie
„ de sortir. „ Je demeurerai donc, *me*
„ *répondit-elle*, & je vous ferai compa-
„ gnie, si vous voulez bien me le per-
„ mettre. Non, non, Mademoiselle,
„ *lui répondis-je*, ne vous gênez point,
„ je vous prie. Peut-être pourriez vous
„ passer plus agréablement ailleurs les
„ Momens, que vous voulez bien me
„ donner; car je ne croi pas, *ajoutai-je*
„ *malicieusement, & en examinant quel-*
„ *le seroit la Contenance de celle à qui je*
„ *parlois*, que Monsieur le Comte doi-
„ ve revenir si-tôt „ A ce Mot de
Monsieur le Comte, le Visage de Made-

 moiselle

moiselle Du Cleri se couvrit d'une Rougeur, qui me fit juger, qu'elle soupçonnoit déjà une Partie de ce que j'avois à lui dire. Il est vrai, *me répondit-elle,* „ *en tâchant de donner à son Visage un Air* „ *assuré*, que la Compagnie du Comte „ a quelque chose de bien charmant, „ mais je ne croi pas, que la vôtre laisse „ regretter la sienne. Je me serois ima„ginée cependant, *répondis-je*, que „ l'une vous paroissoit bien plus amusan„te que l'autre, „ On juge assés que nous touchions de près aux Eclaircissemens, aussi y vinmes nous bien-tôt. „ Mais ne se trompe-t-on pas quelque„fois dans Conjectures, *me répondis* „ *ma Rivale d'un Air assés embarrassé.* „ J'en conviens, *repris je*, mais je crei „ les miennes appuïées sur des Preuves „ bien sûres. „ Il ne s'agissoit plus de reculer l'une & l'autre. Nous étions trop avancées, pour en demeurer-là. „ „ En vérité, *me répondit-elle*, voici un „ Entretien, qui me surprend, & auquel „ assûrément je ne m'attendois point „ du tout. J'ai beau m'éxaminer, je „ ne crois pas certainement avoir don„né lieux aux Soupçons, que vous me „ laissez entrevoir. Mais, Mademoi„selle, *ajouta-t-elle*, voulez-vous, que

„ nous nous faſſions mutuellement la Gra-
„ ce de nous parler à cœur ouvert, ſans
„ chercher de Détour ? Dites-moi, je
„ vous prie, pourquoi ſans qu'il eut été
„ auparavant queſtion de Monſieur le
„ Comte, vous avez pris fantaiſie de
„ m'en parler ? Mais quoi ! *repris-je*
„ *en continuant à ne pas détourner mes*
„ *Yeux de deſſus ma Rivale, pour exa-*
„ *miner, ſi elle ne ſe déconcerteroit point,*
„ êtes-vous fachée, que l'on vous entre-
„ tienne d'un Cavalier aimable ? Et
„ vous m'avouerez bien, que le Comte
„ l'eſt infiniment. C'eſt-là une juſtice,
„ *me répondit-elle*, que perſonne ne lui
„ refuſera. „ Et vous, en particulier
„ Mademoiſelle, *lui dis-je avec un Souris*
„ *malin*, moins que tout autre aſſûre-
„ ment. Hé mon Dieu ! *me répondit-*
„ *elle*, voilà bien d'inutiles Diſcours,
„ pour me dire, que vôtre Jalouſie vous
„ fait croire, que mon Cœur parle en fa-
„ veur du Comte, mais vous ſçavez ſans
„ doute que, lorſque l'on craint de ſe
„ tromper, l'on doit craindre auſſi de
„ trop écouter de téméraires Soupçons.
„ Non, non, Mademoiſelle, *ajouta-t-*
„ *elle*, ſoïez aſſûrée, que mes Sentimens
„ pour Monſieur le Comte ne paſſent
„ point ceux d'une véritable Eſtime. Et

„ cette Estime, *lui répondis-je*, ne se„ roit point mêlée de quelque peu de „ Tendresse ? De Tendresse ! *reprit-„ elle avec un Air apparent de Surprise*, „ ah ! il faudroit pour cela, & que je „ pûsse en inspirer, & que le Comte „ fut capable d'en prendre, & ni l'un, „ ni l'autre ne paroît point du tout aisé; „ car, Mademoiselle, *ajouta t-elle d'un „ Ton railleur, qui me disoit ce, qu'elle „ se disoit sans doute à elle même*, (que „ mes foibles Appas n'étoient gueres „ comparables aux siens) qui seroit as„ sés hardi, pour entreprendre sur vos „ Conquêtes ? Ne sçait-on pas, que la „ Force de vos Charmes ne laisse gueres „ à un Amant le Pouvoir de briser les „ Chaines, dont vous l'avez une fois char„ gé ? L'Entreprise vous paroît donc „ bien difficile, *lui répondis-je*. Hé bien! „ il me sera facile de vous montrer une „ Personne, qui la croit très aisée, une „ Personne enfin, qui aime le Comte, „ & qui après bien de petits Mouve„ mens, qu'elle s'est donnés, pour lui „ plaire, s'en croit véritablement aimée, „ & j'en ai, s'il vous plait, *ajoutai je*, „ les Preuves en main.

Hé! il n'en fallut pas daventage, ces dernieres Paroles achevérent de déconcerter ma

ma Rivale ; car, ces Paroles furent accompagnées d'un Mouvement, par lequel il paroiſſoit, que j'avois quelque Ecrit à montrer, & cet Ecrit, elle s'imagina bien, que ce ne pouvoit être que le tendre Billet, qu'elle avoit écrit au jeune Comte.

Je ne la tins pas longtems en peine. Liſez, Mademoiſelle, *lui dis je, en lui préſentant la Lettre, qui m'étcit tembée entre les mains.* Ho! ce fut alors, que la Scène changea. J'avois l'Avantage & j'en profitai. Je laiſſai pendant quelque tems Mademoiſelle Du Cleri dans l'humiliante Confuſion, qu'elle méritoit & qui lui ôtoit la Parole. Elle n'oſoit attacher ſes Regards ſur moi, & moins encore me répondre. Elle devint alors un véritable Terme, dont l'Immobilité fut un Spectacle aſſés amuſant pour moi. Sans doute qu'elle ne douta pas, que le Comte ne m'eut lui-même remis cette Lettre, & voilà ce qui augmentoit ſon humiliant Deſeſpoir.

Mais, ma Pitié compatiſſante ne me permettoit pas de tirer plus longtems Avantage de ma Victoire. „ Hé bien! „ ma chere, *lui dis-je*, convenez-vous, „ que .... (Elle ne me donna pas le „ Tems d'achever) „ Ouï, généreuſe

„ Amie, *me dit-elle en m'interrompant*, „ triomphez, vous le pouvez; vous n'avez que trop d'Armes contre moi. Il „ eſt vrai, & je ne puis le désavouer, in„ ſenſible juſqu'à preſent aux Traits de „ l'Amour, j'ai crû pouvoir braver im„ punément ſa Puiſſance, mais rien de „ tout ce qui s'étoit auparavant offert à „ mes Yeux étoit-il comparable aux „ Charmes du cher Comte? Je l'ai vû, „ & mon Cœur, que j'ai crû d'une In„ différence extrême, eſt devenu ſen„ ſible. „ Helas! *ajouta-t elle, en répan*„ *dant quelques Larmes*, puis-je ne pas „ rougir des Preuves, que vous avez de „ ma Foibleſſe? „

Je crûs, que je devois autant pour la Juſtification du Comte, que pour la Conſolation de ma triſte Rivale, lui apprendre comment ſon Billet étoit tombé entre mes mains. Je le lui appris, & cela ſervit un peu à eſſuïer ſes Pleurs. Elle me demanda mille Pardons de ce qu'elle avoit pû faire pour détacher le Comte de mon Service, elle me fit cent nouvelles Proteſtations de la plus tendre Amitié, & me promit enfin, qu'elle ſe feroit une Etude d'éviter tout ce qu'elle préverroit devoir donner lieu à quelque Soupçon, qui put m'allarmer. La Conclusion de nôtre Entretien

tretien fut, que nous nous quittâmes, en apparence du moins, les meilleures Amies du Monde.

Je triomphois cependant de la petite Vengeance, que je venois de tirer, mais je n'etois pas pour cela assûrée, que les Promesses, que l'on venoit de me faire, fussent bien solides. Peut-être me les avoit-on faites de Bonne Foi, mais, dispose-t-on si aisément des Sentimens de son Cœur? Peut-on facilement cesser d'aimer unObjet à qui l'on à une fois donné toute sa Tendresse? Je retirois du moins cet Avantage, que plus on auroit de Ménagemens à garder, moins aussi j'aurois d'Allarmes à essuïer.

Je m'occupois de ces Réflexions, lorsque le Comte entra dans ma Chambre, & comme je paroissois encore un peu émuë de la Scène, qui venoit de se passer, il me pria, de lui en dire la Raison. C'étoit-là une seconde Occasion de décharger mon Cœur, & je me gardai bien de la laisser échapper.

„ Vous êtes trop pressant, *dis-je au* „ *Comte, qui ne vouloit point me laisser* „ *de Repos, que je ne lui eusse dit la Cause* „ *du Trouble, qui paroissoit encore m'agiter.* „ Vôtre Curiosité sera t-elle fort satisfaite „ lorsque je vous dirai, que je viens d'a-

„ voir quélque Eclairciſſement avec une „ Perſonne, qui peut-être vous eſt déjà, ou du moins, qui eſpére de vous devenir bien chere ? „

C'étoit-là entrer en matiere aſſés bruſquement, & il y avoit de quoi cauſer quelque Etonnement au Comte. Auſſi ſa Surpriſe ne fut pas petite. „ Ho ! de „ grace, *me répondit-il*, expliquez vous, „ je vous prie, un peu plus clairement. „ Je fatiguerois aſſûrément en vain mon „ Eſprit à vouloir deviner la Perſonne, „ dont vous voulez me parler. Mais, ſi „ je la nomme, *lui répondis-je*, con„ viendrez-vous, que c'eſt une Perſonne, „ qui â peut-être quelque Raiſon de ſe „ flatter, qu'elle a, ou qu'elle aura bien„ tôt quelque Prétention ſur vôtre „ Tendreſſe ? „ Vous, ma chere GER„ TRUDE, *me répondit le Comte avec Vi„ vacité, offenſé d'un pareil Soupçon*, vous „ douteriez encore, que mes Sentimens „ ne peuvent être partagés, que je ne „ dois ma Tendreſſe, qu'à vous ſeule, & „ que ſeule toûjours vous la poſſederez „ toute entiere ? J'ai cependant dés Preu„ ves, *lui répondis-je*, qui me perſua„ dent, que vos Yeux n'ont pas toûjours „ tenu le même Langage, & ce Langa„ ge, *ajoutai-je*, vaut bién, je croi, ce-

„ lui

„ lui de la Bouche, ſouvent dementi par „ le Cœur.

Autre Enigme, que le Comte auroit eu peine à expliquer. Se ſeroit-il imaginé, que la Lettre, que Mademoiſelle Du Cleri lui avoit écrite, fut tombée entre mes mains? Ajoutez à cela, qu'Amant tendre & conſtant, & incapable de la plus légére Infidélité, & n'en aïant par conſéquent aucune à ſe réprocher, il ne pouvoit deviner, que j'oſaſſe l'en ſoupçonner.

„ Ah! c'en eſt trop, *s'écria-t-il,* ceſ„ ſez, je vous prie, *me dit-il.* de m'ac„ cabler par de ſi indignes Soupçons. „ Eprouvez-moi, vous le pouvez, de „ mille autres façons. Mais, ma Ten„ dreſſe; mais, mon Ardeur, qui m'eſt „ plus chere que moi-même, reſpectez„ la, de grace, & ſongez, que le plus „ léger Soupçon l'outrage.„

C'eſt le Ton, qui eſt ſouvent plus perſuaſif, que les Paroles, & celui du cher Comte étoit ſi touchant & animé, & la Douleur, dont il étoit accablé, me parut ſi vive & ſi ſincere, que je ne doutai point, que Mademoiſelle Du Cleri n'eut prêté aux Yeux du Comte un Langage, qu'ils ne lui avoient jamais tenu. Ainſi, laiſſant-là les Reproches, que je

lui préparois, je ne songeai plus, qu'à ramener le Calme dans son Esprit.

„ Tenez, *lui dis-je, en lui rendant* „ *la Lettre, qu'il avoit perdu*, lisez, je „ vous prie, & jugez, si une Amante, „ même moins tendre & moins soupçon„ neuse que moi, n'auroit pas trouvé-là „ de quoi allarmer la Délicatesse de son „ Amour? „

A la vuë de cette Lettre le Comte tomba de son haut. Il avoit un Air embarrassé, qui ne disoit pas, qu'il fut coupable, mais qui marquoit, qu'il voïoit avec peine, qu'il ne pourroit se justifier, que difficilement, quelqu'innocent qu'il fut.

Je lûs dans ses Yeux son Embarras, & mon Empressement à l'en tirer lui marqua, combien j'y étois sensible. „ Rassu„ rez vous, cher Comte, *lui dis-je du* „ *Ton le plus touchant, & qui lui laissoit* „ *juger, que, s'il étoit coupable, il étoit* „ *assuré d'être un coupable aimé.* Ouï, „ plus ardente que vous à vous justifier, „ je ne doute pas, que vous ne soïez in„ nocent du Langage, que l'on prête à „ vos Yeux. Vous êtes aimable, on a „ voulu vous plaire, & on s'est flatté d'y „ avoir réüssi. Voilà, je croi, tout ce „ que je puis conclure de cette Lettre. „ Vous voïez, cher Comte, *ajoutai-je*, „ *d'un*

„ *d'un Ton badin*, que vôtre Mérite com-
„ mence à faire du bruit, & que peut-
„ être bien-tôt, il pourroit vous devenir
„ incommode. Vous êtes aimable, vous
„ plaisez, mais plait-on toûjours, sans
„ que l'on ait quelque Desir de plaire?
„ Songez, que je ne serai pas toûjours
„ assés indulgente pour le croire. „

Le Comte, qui crût, qu'il comprenoit le Sens de ces dernieres Paroles, s'imagina, que j'exigeois, qu'il ne vit plus Mademoiselle Du Cleri. „ Hé bien! ma
„ chere Gertrude, *me dit-il*, comtez, que je n'aurai aucune Violence à
„ me faire pour vous obéïr. Je vois, que
„ vous souhaitez, que je n'aïe plus d'En-
„ tretien avec celle, qui a pû vous don-
„ ner quelque Soupçon de ma Fidélité,
„ hé bien! croïez, que sans peine je con-
„ sens à ne la pas voir, & à l'éviter mê-
„ me, s'il le faut. Non, non, *lui ré-
„ pondis-je*, ce n'est point-là ce, que
„ j'éxige de vous, & vous pénétrez fort
„ mal dans ma Pensée. Il y a des De-
„ voirs de Politesse & de Bienséance, dont
„ rien ne peut nous dispenser; vous &
„ moi sommes obligés de vivre avec Ma-
„ demoiselle Du Cleri; ce seroit une
„ Impolitesse inexcusable, même gros-
„ siere, que de fuir une Compagnie aussi
„ aima-

„ aimable, que la ſienne. Mais, vous
„ ſçavez ſes Intentions, c'eſt à vous, à vous
„ tenir ſur vos gardes, & à ne pas lui
„ donner lieu de ſe flatter dans ſes Eſpé-
„ rances; & ſouvenez-vous, *ajoutai je*,
„ que je veux, qu'elle ne remarque au-
„ cun Changement dans vos Façons d'a-
„ gir avec elle. Beaucoup de Politeſſe,
„ d'Egards, de Complaiſance, tout cela,
„ je croi, peut bien marcher ſans Ten-
„ dreſſe. „

Remarquez, que j'étois jalouſe, & ce que je craignois le plus, c'étoit de le paroître. Point de Défaut cependant, qui ſe céle moins, que celui-là. Auſſi ne tardai-je pas à en donner de nouvelles Marques. Je les raconterai; mais j'ai à parler auparavant de CHRISTINE. Le Rôle, qu'elle a joué, & celui, qu'elle jouëra encore dans tout le Cours de cette Hiſtoire, mérite bien, qu'on ne la perde point de vuë.

Il faut ſçavoir, que dès, que nous fumes arrivés à Rouën, CHRISTINE, qui, par Parentheſe, ne nous avoit pas fait un Miſtére de ſon Goût pour le Mariage, tint la Parole, qu'elle avoit donnée à ſon cher DUCLOS, & l'épouſa. Riche des Bienfaits, qu'elle reçeut de la généreuſe Comteſſe & de mon Grand-Pere, elle acheta

quelques Biens à la Campagne, où elle se retira dans le dessein d'y couler le reste de ses Jours dans une commode & paisible Oisiveté.

CHRISTINE donc, devenuë Campagnarde, jouissoit avec son nouvel Epoux de toutes les Douceurs, que deux Personnes, unies par des Liens bien assortis, peuvent gouter. Mais, ces Douceurs, trop peu durables, finirent bien-tôt, après quelques Mois de Mariage.

CHRISTINE eut à verser des Pleurs pour la Mort de son fidelle Epoux. Devenuë inconsolable, le Séjour de la Campagne ne servoit, qu'à entretenir son affreuse Mélancolie. On lui conseilla de revenir à la Ville, & elle y revint. Son Attachement pour moi étoit extrême. Aussi ne tarda-t-elle pas à me venir trouver, & ce fut à peu près dans le même Tems, que j'eus les Eclaircissemens, dont j'ai parlé, avec Mademoiselle DU CLERI.

J'avouë, qu'il falloit, que j'eusse des Idées bien présentes de la CHRISTINE, pour pouvoir la reconnoître, tant le Chagrin l'avoit changée. Aussi dois-je, lui rendre cette Justice, que peut-être ne vit-on jamais un Cœur meilleur, que le sien, & je croi, que la Nouvelle, qu'elle eut de de la Mort de mon aimable Mere ne la toucha

toucha pas moins vivement, qu'elle le fut de celle de son Epoux. Ce fut en répandant quelques Larmes, & en poussant les plus tristes Soupirs, qu'elle m'aborda.

„ Hé! mon Dieu, ma chere CHRI-„ STINE, *lui dis-je, en me jettant à son* „ *col*, que signifient ce Deuil & ces Lar-„ mes? Le fidelle DUCLOS seroit-il „ mort? Heles! ouï, *me dit elle*, c'en „ est fait; il n'y a plus d'Epoux, pour „ moi, & vous voïez devant vous la Per-„ sonne la plus infortunée du Monde. „ Car, quel Epoux ai-je perdu? Un E-„ poux, que j'adorois, & dont j'étois „ adorée. Non, rien ne m'en consolera „ jamais. „

Je devois trop aux Services de DUCLOS, pour ne pas donner quelques Larmes à sa Mort. Je mêlai donc les miennes à celles de CHRISTINE, dont j'avois peine à calmer la Douleur. Je lui proposai, si elle vouloit demeurer avec moi, & c'étoit justement-là la Grace, qu'elle venoit me demander. Rien n'étoit plus doux & plus avantageux pour moi, que d'attacher a mon Service une personne, dont la Fidélité & le Dévouëment m'étoit connu dès le Berceau. Ainsi, je vis avec plaisir, que CHRISTINE ne

ne se fit pas prier pour accepter l'Offre, que je lui faisois.

Après m'avoir rendu mille actions de Graces pour celle, que je lui faisois, de lui promettre, que j'engagerois mon Grand-Pere à lui donner auprès de moi le Rang de Gouvernante. „ J'ose me flat-„ ter, *me dit-elle*, Mademoiselle, que „ Madame la Marquise a paru contente „ des petits Soins, que j'ai pu lui rendre, „ & j'éspére, que vous ne le serez pas „ moins de l'Ardeur empressée avec la-„ quelle je m'attacherai à vous servir. Je „ n'en fais aucun Doute, *lui répondis-„ je*, ma chere CHRISTINE. Aussi „ suis-je dans une Impatience extrême „ d'obtenir de mon Grand-Pere ce que „ j'ai à lui demander, & pour vous, & „ pour moi. Venez avec moi, *ajoutai-„ je*, il faut que de ce Pas nous allions „ le trouver. „

Empressé à prévenir mes Souhaits, je ne doutois pas qu'il ne se rendit à la Priere, que j'avois à lui faire. Aussi m'accorda-t-il ce, que je souhaitois de la Maniere la plus obligeante & la plus gracieuse. Il voulu même entrer dans le Détail des petites Affaires de CHRISTINE, & il promit de veiller à ses Intérêts.

Nous voilà CHRISTINE & moi au com-

comble de nos Vœux. Outre que je connoissois son Zêle, je sçavois encore, que dans bien des Occasions le Secours de ses Lumieres & de ses Conseils ne me seroit pas inutile. Je voïois même, que l'Etat critique, où je me trouvois, me le rendroit souvent nécessaire, & je ne me trompois point. Mais, je reviens à Mademoiselle Du Cleri.

J'ai dit, que nous nous séparâmes avec toutes les Marques d'une sincere Réconciliation, mais il est vrai cependant, que les Manieres, & les Façons, que nous avions l'une pour l'autre, avoient bien perdu de cet Air de Franchise & de Cordialité, qu'elles avoient auparavant. Nos Entretiens n'en étoient pas pour cela moins fréquents, aussi bien que les Visites que nous nous rendions, parce que toutes deux nous nous croïons intéressées à sauver les Dehors; mais, il y entroit tant de Cérémonies gênantes, tant de Politesses affectées, tant de Contrainte enfin, que l'on auroit pû s'appercevoir aisément, que nous ne nous voïons, & ne nous parlions, qu'autant que la Bienséance l'exigeoit indispensablement, & pour tout dire en un Mot, nous vivions comme deux Rivales réconciliées, qui se craignent, & qui se défient encore l'une de l'autre,

peu-

peuvent vivre enſemble : ce qui n'emporte pas aſſûrément avec ſoi bien de la Sincérité, & de la Franchiſe.

Le Comte de ſon côté n'avoit, ni moins de Gêne à ſouffrir, ni moins de Violence à ſe faire. La Paſſion en effet de Mademoiſelle DU CLERI étoit trop violente, pour qu'elle en eut pû guérir ſi-tôt. La Facilité, qu'elle avoit, de voir & d'entretenir un Amant trop aimable, pour n'être pas toûjours aimé, rendoit inutiles les Réſolutions, qu'elle formoit par intervalle, de combattre un Amour, dont elle ne pouvoit ſe promettre de grands Succès. Peut-être auſſi ne laiſſoit-elle pas, que de ſe flatter de quelque Eſpérance. Ainſi, les Mouvemens, qu'elle s'étoit donnés pour plaire au Comte, ne perdirent rien de leur tendre Vivacité. Elle les continua avec la même Ardeur, & le Comte y répondit avec la même Politeſſe. Peut-être y entroit-il un peu de Complaiſance, du moins je le crûs, & voici à quelle Occaſion.

Je m'étois retirée un jour dans un Cabinet de Verdure, où je m'amuſois à la Lecture d'un Livre, qui me plaiſoit infiniment. J'étois depuis plus d'une Heure dans cette agréable Occupation, lorſque, aïant détourné par hazard les Yeux de deſ-

ſus

ſus mon Livre, je vis le Comte & ma Rivale, qui venoient ſe repoſer dans un Boſquet voiſin du Cabinet où je liſois. J'étois placée de façon, que, ſans en être apperçuë, rien ne m'empechoit de les voir a mon aiſe, mais le trop de Diſtance étoit un Obſtacle au Deſir, que j'avois de les entendre.

C'étoit donc à mes Yeux jaloux à faire leur Devoir, & l'on peut croire, qu'ils n'y manquérent pas. Peut être même ne le firent-ils, que trop bien pour m'allarmer. J'obſervai pendant longtems, avec une inquiéte Curioſité, leur Air, leurs Mouvemens, & leurs Geſtes: deſeſpérée de prêter une Oreille attentive à leurs Diſcours, je voulois entendre le Langage de leurs Yeux, & je crûs, qu'ils ſe diſoient des Choſes bien touchantes.

Mademoiſelle Du Cleri paroiſſoit parler au Comte du Ton le plus animé, & le plus tendre, & je jugeai par ſon Air & par ſes Regards, qu'il tenoit attachés ſur ma Rivale, que ce, qu'il lui répondoit, avoit quelque choſe de bien flatteur pour ſon Amour, puiſqu'elle ſembloit le remercier de la Maniere la plus obligeànte & la plus gracieuſe. En falloit-il tant pour que je fuſſe agitée des plus cruels Soupçons? Mais, je ne m'attendois

dois pas à voir ce, que mes Yeux alloient m'offrir, & ce fut-là ce qui acheva de me desespérer. Je ne sçais ce, que le Comte disoit de touchant à ma Rivale, mais ces Paroles, que je ne pûs entendre, la saisirent d'un Mouvement si vif de Tendresse & de Joïe, qu'elle ne put la modérer. Je la vis prendre la Main du Comte, la serrer entre les siennes, la baiser amoureusement, & l'arroser même de quelques Larmes. Que l'on ne me demande pas ce que je devins alors! j'aurois peine à l'apprendre. La Fureur, qui m'agitoit, étoit trop grande, pour me permettre de verser les Pleurs.

La Curiosité cependant, que j'avois, de voir à quoi aboutiroient de si tendres Préludes, mais si funestes à mon Repos, fit que je n' éclatai point, Mais, après quelques Momens d'une vaine Attente, je vis le Comte offrir son Bras à ma Rivale, & la reconduire chés elle. C'est alors, que je resentis tout l'Excès de mon Malheur. Amante trop infortunée, *m'écriai-je d'une Voix entrecoupée de Sanglots*, tes Yeux en ont ils assés vûs? Me laissent-ils encore douter de la Perfidie de l'Ingrat? Le Traître! quelle Tendresse, quelle Ardeur, quel Amour, ne laissoient-ils pas lire dans ses Regards!

Quel

Quel Triomphe pour ma Rivale ! La voilà donc Maitresse de ce Cœur, que je lui disputois. Si le mien du moins pouvoit imiter le Volage dans son Changement, & pourquoi ne me ferois-je par son Inconstance une Raison de changer ? Attendrai-je, pour briser mes Chaines, que le Perfide ai dégagé sa Foi pour la donner à ma Rivale ?

J'étois dans ces cruelles Agitations, lorsque le hazard conduisoit le Marquis, auprès de moi. Je ne sçais, s'il avoit entendu une Partie de mes tristes Plaintes ; mais il étoit entré dans le Cabinet, où j'étois, & peut-être m'écoutoit-il depuis longtems, sans que je m'en fusse apperçuë. Quelle Surprise, quelle vive Douleur, ne fit-il pas paroître à la vuë du cruel Etat, où j'étois réduite ! J'avois la Tête tristement appuïée sur une Main, & de l'autre je tenois, sans le sçavoir, un Livre, qui étoit trempé de mes Larmes. " Ah ! trop charmante GERTRUDE, *s'écria le passionné Marquis, en se jettant à mes Genoux,* quel Etat affreux, " que celui où vous vous offrez à mes " Yeux ! Quel Barbare vous fait verser " ces Ruisseaux de Larmes ? Ah ! Made- " moiselle, *me disoit-il, en me pressant les " Mains, que je ne songeois pas même à " retirer*

„ *retirer des siennes*, nommez-moi ce
„ Cruel, & sa Mort va vous venger de la
„ Douleur, qui vous accable.

Helas ! j'aurois bien voulu-là moins faire éclater cette Douleur, que je me croïois interressée à tenir secrete, mais j'avois beau essuïer mes Yeux, dans le même Moment ils étoient baignés de nouvelles Larmes. Je faisois de vains Efforts pour retenir mes Soupirs, c'étoit avec Violence qu'ils échapoient malgré moi. Le desolé Marquis cependant, inquiet de sçavoir la Cause de ma Douleur, voïant, que je ne pouvois lui répondre, mêloit ses Larmes aux miennes.

Dès qu'il vit ma Tristesse un peu calmée, il me fit de nouvelles instances pour m'engager à ne lui pas cacher la Cause de mon Chagrin. „ Ah ! divine
„ GERTRUDE, *me disoit-il*, ne me des-
„ espérez pas davantage par vôtre cruel
„ Silence. Ne me refusez pas, de gra-
„ ce, cette juste Marque de Confiance:
„ peut-être puis-je me flatter, que je
„ la mérite. Que je sache, si je ne
„ puis pas être assés heureux pour ré-
„ parer les Maux, qui vous attristent.
„ Cher Marquis, *lui répondis-je, dès*
„ *que la Tristesse me laissa la Force de*
„ *parler*, ne me pressez pas, je vous

„ prie, davantage. Comment pour-
„ rois-je me résoudre à vous déclarer ce,
„ que je voudrois pouvoir me cacher à
„ moi-même? J'ose même vous prier,
„ si vous craignez de me déplaire, que
„ vous teniez secret l'Etat où vous venez
„ de me trouver. „ Vous n'ignorez pas,
„ Mademoiselle, *me répondit il*, l'Em-
„ pire, que vous avez sur mon éxacte
„ Obéïssance à vos Ordres; mais, vous
„ sçavez aussi combien vôtre Repos m'est
„ cher, & n'est-ce pas pour moi le plus
„ mortel Chagrin, de ne pouvoir tra-
„ vailler, & peut-être réüssir à calmer
„ vôtre Doûleur, parce que vous m'en
„ celez la Cause? Mais, je le vois, *ajou-*
„ *ta-t-il*, c'est à une Main chérie à qui
„ vous réservez la Gloire d'essuïer vos
„ Pleurs. Ah! cher Comte! *s'écria-t-*
„ *il*, Rival trop heureux! quel Sort plus
„ fortuné, que le vôtre! quel Sort plus
„ cruel, que le mien! Vous aimez, mais
„ vôtre Amour égale-t-il la Vivacité de
„ ma Tendresse? Vous êtes aimé cepen-
„ dant, & une constante Indifférence
„ est le Prix de mon Ardeur. „

J'avoue, qu'au seul Nom du Comte, la Fureur & l'Indignation me saisirent au point, que j'eûs bien du peine à en modérer les Mouvemens, mais ils auroient peut-être

être trahi mon Secret. Ainsi je me crûs obligée de les calmer; &, comme un plus long entretien avec le Marquis, m'auroit exposée à lui laisser entrevoir une Partie de ce que je voulois lui tenir caché, je lui dis, que je voulois retourner dans mon Appartement, & il m'y reconduisit.

Je n'y fus pas plûtôt rentrée, que mon Cœur commença à se décharger par de nouveaux Soupirs. Heureusement il n'y avoit que CHRISTINE dans ma Chambre; ainsi je pouvois, sans Contrainte, laisser un libre Cours à mes Larmes. Il n'en falloit pas tant pour allármer la sensible CHRISTINE. „ Hé! „ qu'est-ce donc, *me dit-elle, dès qu'el-* „ *le m'eut appercue*, êtes vous folle de „ vous livrer ainsi à la Douleur? Voulez- „ vous vous faire mourir? „ Le Cruel! „ l'Ingrat! *m'ecriai-je, & ce sont-là les* „ *seuls Mots, que je répétai plusieurs fois.* „ Ho! jé commence à comprendre, re- „ prit CHRISTINE, il y a quelque „ Perfidie, quelque Infidélité en cam- „ pagne. Rien de plus certain, mais, „ le Nom du Perfide, ne me le dites pas, „ je gage, que je le devine. „

„ Graces à vos Charmes, qui pour- „ roient, je croi, vous faire des Con- „ quêtes de toute la Terre, vous avez

„ deux Amans.' On ne peut pas dire, „ que celui, dont vous vous plaignez, ce „ ſoit celui, qui vous aime le plus; car je „ croi, que tous deux vous aiment égale- „ ment, mais vous conviendrez bien, que „ tous deux ne ſont pas également aimés. „ Hé bien! avouez, que le Perfide eſt ce- „ lui, que vous aimez le plus, & que „ peut-être vous devriez aimer le moins. „ Mais, c'eſt dans cette Occaſion où „ vous avez béſoin du Secours de mes „ Lumieres. Un Défaut d'Expérience „ fait, que vous n'êtes guéres encore ruſée „ en Amour. Mais, voïons, on peut vous „ donner des Conſeils, & ce ſera à vous à „ en profiter, „

„ Là, entrons un peu en matiere, ſi „ vous le trouvez bon, & laiſſez là ces „ Soupirs & ces Pleurs, qui ne ſervent, „ qu'à enlaidir vos Graces. Faites-moi. „ je vous prie, un fidelle Récit de ce, qui „ vous eſt arrivé. „

Je ne me rendis pas d'abórd à ſes Prieres; mais enfin, un peu par Complaiſance, & plus encore pour me délivrer des Importunités de CHRISTINE, je lui racontai en un peu de Mots tout ce, qui venoit de ſe paſſer. „ Ho! voici bien des „ Nouvelles tout à la fois, *me dit-elle*, „ *après m'avoir écouté pendant quelque*

„ *tems*

„ *tems.* Mais, ma belle Maîtresse, *ajouta t-elle*, croïez, que tout ceci n'est pas „ si affligeant que vous vous l'imaginez; „ & je répondrois bien, que le Comte est „ moins coupable, que vous ne pensez. „ Vôtre Rivale l'aime, ho! de cela je „ n'en doute pas, mais l'aime-t il? Tout „ franc, je n'en crois rien, & vous pou„ vez aisément vous en convaincre. La „ Jalousie, si vous ne le sçavez pas, est „ la Pierre de Touche de l'Amour. Essa„ ïez d'en inspirer un peu au Comte; fei„ gnez pour cela d'être plus sensible, que „ de coutume, aux tendres Soins du „ Marquis, Si son Rival en paroît des„ espéré, soïez assurée, que ce sont d'in„ justes Soupçons, que vous avez eu de sa „ Fidélité. „ Non, non, ma chere CHRI„ STINE *lui répondis-je*, non, je ne sui„ vrai point vôtre Avis. Outre que mon „ Caractere trop sincere me rend odieuse „ toute Feinte, je dois trop de Considé„ ration & de Gratitude au Marquis, pour „ me résoudre à le rendre le Jouët de „ mon Artifice. Hé bon! *reprit* CHRI„ STINE, vous n'y songez pas. Pen„ sez vous, s'il vous plait, qu'il y ait un „ si grand Mal à jouër un Amant, lors„ que l'on doit lui procurer du Plaisir en „ le jouant? Vous n'aimez pas le Mar-

„ quis, vous prendrez cependant pour „ lui les Semblans de l'Amour, & ces „ Semblans ne seront-ils pas pour lui des „ Plaisirs réels?„

„ Mais, attendez, *ajouta-t-elle*, si ce „ Parti ne vous accommode pas, en voi- „ ci un autre, qui sera peut-être plus de „ vôtre Gout. Le Marquis est aimable, „ & vous en convenez; la Reconnoissan- „ ce chés vous, & l'Estime parlent dé- „ ja en sa faveur; ne pourriez-vous pas „ mêler à tout cela un peu d'Amour? „ Car enfin, ce seroit dommage, qu'à „ vôtre Age vôtre Cœur demeura vuide. „ Vous voulez le détacher du Comte, „ accrochez-le au Marquis. Le déta- „ cher du Comte! *repris-je, en poussant* „ *un Soupir, & ce Soupir, que ne disoit-* „ *il pas*! Ah! chere CHRISTINE, que „ les Sentimens de ce Cœur ne te sont „ guéres connus. Ho! pardonnez-moi, „ *me répondit-elle*, je vois, que vous avez „ de grandes Dispositions à devenir une „ Héroïne en Amour.

Je me disposois à répondre à CHRISTINE, lorsque je vis le Comte entrer. Il n'étoit pas possible de me dérober à sa Vûë; ainsi, il me fallut résoudre à essuïer sa Visite. Heureusement mes Yeux étoient essuïées, & mon Cœur me disoit, qu'il

n'avoit

n'avoit plus de Soupirs à pousser. Car, ma petite Vanité se seroit crû fort offensée, s'il m'étoit échappé quelque Marque de Foiblesse pour un Ingrat, à qui je ne laissois mon Cœur, que parce que je ne pouvois le lui ôter. L'Entretien, que j'allois avoir avec lui, ne pouvoit manquer d'avoir quelque chose de fort singulier. Comme il ne me croïoit pas instruite de ce qui lui étoit arrivé avec ma Rivale, j'étois curieuse de voir, comment il s'y prendroit pour se tirer de l'Embarras, où j'allois le jetter, & je me faisois d'avance une véritable Fête de l'humiliante Confusion, dont j'avois à le couvrir. Son prémier Compliment me fournit une Occasion de le déconcerter, & je laisse à juger, si j'en profitai.

„ Sçavez-vous, mon aimable GERTRUDE, *me dit-il en m'abordant*, que „ j'ai de petits Reproches à vous faire? „ Je ne sçais, si vous vous plaisez à vous „ dérober à mes Yeux; mais du moins „ vous cherche-t-on souvent sans que „ l'on ait l'Avantage de vous trouver. „ Voilà en vérité, Monsieur, *lui répondis-je du Ton le plus serieux du Monde, & c'étoit un Sérieux mêlé d'une dédaigneuse Fierté, à laquelle le pauvre Comte n'étoit pas assûrément fait*, voilà

„ qui me paroît assés étonnant, & je n'aurois jamais crû; ni que je fusse si difficile à trouver, ni que l'on eut tant d'Empressement à me chercher. Mais enfin, *ajoutai-je, en ne détournant pas mes Regards de dessus le Perfide, pour voir s'il ne perdroit pas toute Contenance en entendant ce, que j'allois lui dire*, me feriez-vous la Grace de m'apprendre dans quel Endroit vous avez pris la peine de me tant chercher? Seroit-ce dans le Bosquet par exemple? „ Ho! à ce Mot de *Bosquet* le Comte ne pût s'empêcher de me regarder avec de grands Yeux étonnés, qu'il baissa ensuite, mais dans lesquels il m'avoit été facile de lire le Commencement de son Embarras & de sa Confusion, & toute la Réponse, qu'il me fit, ce fut de me dire avec les Marques d'une humiliante Surprise: „ Dans le Bosquet, dites vous, dans le Bosquet! Ouï, Monsieur, dans le Bosquet, qu'y a-t-il là qui vous étonne? N'est ce pas-là un Endroit bien propre à y gouter les Plaisirs d'un charmant Tête à Tête? „

Ce fut alors que je vis, non sans un Plaisir malin, l'Embarras du Comte redoubler. Il ne se déconcerta pas cependant entiérement, & il me repondit: Je con-

„ conviens, que c'eſt-là un Endroit très-
„ riant, mais ce n'eſt point-là cepen-
„ dant où je vous ſuis allé chercher;
„ & peut-être même, *ajoutai-je*, n'y
„ étes-vous pas entré de toute la Journée.
„ Mais, mais, *me répondit-il*, (& ce
„ *Mais* fut répété trois ou quatre fois,
„ & ne fut ſuivi que de ces Mots: *Je ne*
„ *dis pas cela.*) Sans doute, *repris-je*, que
„ pour vous entretenir dans de douces
„ Réveries vous y êtes venu ſeul? Autre
Queſtion plus embarraſſante, & je ne devinois guéres, qu'elle Réponſe on y pourroit faire. Mais, le Comte fut de Bonne-Foi, & m'avoüa qu'il y étoit venu avec Mademoiſelle Du Cleri. „ Avec Ma
„ demoiſelle Du Cleri! *repris-je avec*
„ *un feint Etonnement*, voilà ce que je
„ n'aurois jamais ſoupçonné. Mais,
„ Comte, *ajoutai-je*, profitez de l'Avis,
„ que j'ai à vous donner. Choiſiſſez, ſi
„ vous m'en croïez, une autrefois un
„ Endroit plus propre à des Rendez-vous;
„ car, peut-être n'avez-vous pas remar-
„ qué que près de ce Boſquet il y a un Ca-
„ binet, où, ſans que l'on s'en défie, il
„ pourroit ſe trouver quelque Témoin
„ bien incommode. „

C'étoit-là, je croi, en faire aſſés entendre; &, ſans une grande Pénétration

d'Esprit, le Comte pouvoit bien comprendre, ou que j'avois vû de mes Yeux, ou que je sçavois par le Raport d'autrui, tout ce qui s'étoit passé entre lui & ma Rivale. Une Réponse vague ne pouvoit le tirer d'Affaire. Il lui en falloit une précise, & voici celle, qu'il me fit.

„ Hé mon Dieu ! Mademoiselle, „ *me dit-il*, pourquoi tant d'inutiles Dé„ tours ? Ne pouvez-vous donc me dire „ avec Franchise ce que vous avez „ dans l'Ame ? Assuré, *ajouta-t-il*, que „ la Délicatesse de mon Amour n'a au„ cun Reproche à me faire, je ne doute „ pas, qu'il ne me soit aisé de me justifier „ des Soupçons, dont vous allez m'acca„ bler. Moi, Monsieur, *repris-je d'un* „ *Ton dédaigneux, accompagné d'un pe*„ *tit Haussement d'Epaules & d'un Clin* „ *d'œil méprisant*, moi avoir des Soup„ çons sur vôtre Compte ? Ah ! perdez, „ je vous prie, cette orgueilleuse Pen„ sée : cela supposeroit dans moi une „ Foiblesse, que je ne me pardonnerois de „ ma Vie. Je ne croi pas, que l'Honneur „ me permette de marquer par des Soup„ çons, que je ne prenne encore quel„ que Part aux Intérêts d'un Perfide. „ „ Moi, *s'écria le Comte*, moi, Gertru-

„ DE,

„ DE, moi un Perfide (*& notez, que c'é-
„ toit avec tous les Mouvemens d'une vio-
„ lente Agitation, & en marchant à grands
„ Pas dans ma Chambre, qu'il répéta
„ plusieurs fois ces Paroles.*) Ah ! Made-
„ moiselle, *ajouta-t-il, étant un peu re-
„ venu à lui-même, & s'étant jetté à mes
„ Genoux*, ne me refusez pas, je vous
„ prie, la grace de m'entendre. Non,
„ non, Monsieur, *lui répondis-je*, épar-
„ gnez-vous, de grace, la Peine de me
„ parler, & a moi celle de vous enten-
„ dre. Sans doute que je puis bien m'en
„ fier au Raport de mes Yeux ?

On remarquera, que ces dernieres Paroles n'étoient pas-là placées sans dessein. Car j'aurois été desespérée, que le Comte eut négligé de se justifier. Il étoit coupable, ou du moins je le croïois, & j'avois toutes les Envies du Monde de le croire innocent ; car il étoit aimé, & j'aurois voulu ne pas aimer un Coupable.

„ Au Raport de vos Yeux ! *reprit-il*, &
„ ces Yeux, que vous ont-ils fait voir,
„ qui me fasse juger coupable ? Ah ! si je
„ le suis, *ajouta-t-il, en attachant sur moi
„ les Regards les plus passionnés & les plus
„ tendres*, croïez, aimable GERTRU-
„ DE, que ce n'est que parce que vous
„ m'avez forcé d'obéir à vos Ordres. Ces

„ Egards, ces Complaisances, ces Atten-
„ tions, que vous avez voulu, que j'eusse
„ pour vôtre Rivale, ce sont-là tous mes
„ Crimes, ou plutôt ce sont les vôtres:
„ car, combien de fois mon Cœur n'a-
„ t il pas murmuré en secret de la Vio-
„ lence, qu'il falloit me faire pour vous
„ obéïr? Mais, Monsieur, *lui répondis-je,*
„ n'y auroit il donc point de Différence
„ entre la Complaisance & la Tendresse?
„ Et lorsque j'ai consenti à l'une aurois-je
„ aussi consenti à l'autre? Appelleriez-
„ vous, s'il vous plait, Manieres sim-
„ plement polies & complaisantes, ces
„ doux Regards, animés par l'Amour,
„ ces vifs Serremens de Main, ces Dis-
„ cours passionnés, ces Larmes que l'on
„ fait répandre à une Amante? Etoit-ce
„ le Desespoir, ou la Joïe, qui les lui
„ faisoit verser, & cette Joïe, ne vient-
„ elle pas de quelque Espérance, dont on
„ a flatté son Amour?

C'étoit-là, je croi, en peu de Mots, faire au Comte un Recit assés éxact de tout ce, que j'avois vû. Je ne m'attendois pas, qu'il eut quelque chose à me répondre; mais, quelle fut ma Surprise, lorsqu'àprès l'avoir entendu je me vis forcée de convenir, que les Yeux ne sont pas toûjours des Témoins bien fidelles!

„ Hé

„ Hé bien! Mademoiselle, *me répon-*
„ *dit-il*, voilà donc ce, que vous avez
„ crû voir, & ce, qui a occasionné ces
„ Soupçons, dont vous vouliez me faire
„ un Mistere? Mais, si je vous disois,
„ que Mademoiselle Du Cleri, con-
„ fuse de l'Insensibilité, que j'opposois
„ à son Ardeur, en a versé des Larmes;
„ que dans le Tems, qu'elle me prit la
„ Main, elle me demandoit avec instance
„ la Continuation de mon Amitié & de
„ mon Estime, puisqu'elle ne pouvoit
„ avoir de part à ma Tendresse. . . .
„ Mais, charmante Gertrude, *ajou-*
„ *ta-t-il*, coupons court aux Soupçons,
„ qui pourroient vous allarmer. Souf-
„ frez, que je ne voïe Mademoisellé Du
„ Cleri, & que je ne lui parle, qu'au-
„ tant qu'une indispensable Nécessité
„ l'exigera. Inutilement attendriez-vous
„ davantage de mon Obéïssance.

Il y en avoit-là assés de quoi me con-
vaincre, que je m'etois allarmée fort mal-
à-propos; &, si je ne lui fis pas des Ex-
cuses de mes Soupçons, je lui parlai d'u-
ne Maniere si touchante & si tendre, qu'il
ne fut rentré dans tous les Droits, qu'il
avoit sur mon Cœur. Mais, j'eûs beau
le prier, qu'il continuât ses Egards & ses
Soins à ma Rivale, il demeura inflexible

ſur ce point, & l'infortunée Du Cleri ne tarda pas à s'en appercevoir.

„ Hé bien! ma chere Maîtreſſe, *me* „ *dit* Christine, *dès que le Comte* „ *fut ſorti*, ne vous l'avois-je pas bien „ dit, que vous aviez pris l'Allarme un „ peu trop vite, & que vôtre Rivale fai„ ſoit des Avances à pure perte? Mais, „ Christine, *lui répondis-je*, m'a„ vouërez-vous du moins, que jamais „ Soupçons ne parurent mieux fondés, „ que les miens? Ho! pour cela, non „ *me répondit-elle*, je ne l'avouërai pas. „ Car voïez-vous, les Yeux d'une Jalouſe „ ſont ſi mauvais, que, ſi elle ne veut „ pas ſe tromper, elle doit ſouvent leur „ donner le Dementi. Vous venez d'en „ faire l'Epreuve, craignez d'en faire une „ ſeconde. L'on dit bien, que les Brouil„ leries des Amants aboutiſſent à un Re„ doublement d'Amour; mais auſſi, „ quand elles ſont, ne ſe terminent-elles „ pas quelque fois par un terrible Re„ froidiſſement? Ho! *repris-je*, voilà ce, „ que je ne crains pas de la part du cher „ Comte. Fort bien, *me répondit-elle*, „ mais, ſi vous m'en croïez, ne vous y fiés „ cependant, que de la bonne ſorte; car „ des Epreuves trop réïtérées fatiguent „ cruellement un Amant.

Le

Le mien, helas! effraié des Allarmes, qu'il m'avoit innocemment causé, ne fut, que trop soigneux d'éviter tout ce, qui pouvoit m'en donner de nouvelles. Par les Marques de son Indifférence il desespéra Mademoiselle Du Cleri, au point, qu'elle tomba dans une Langueur, qui lui couta la Vie.

Ce fut d'abord une Humeur sombre & mélancolique, qui lui faisoit fuir toute Compagnie, qui auroit pû la distraire de ses noirs Chagrins. Rétirée presque toûjours seule dans sa Chambre, elle passoit les Journées entieres à pousser des Soupirs, ou à verser des Larmes. Son triste Etat excita toute ma Pitié. Plusieurs fois je voulus lui faire visite; mais, je m'appercevois, que ma Présence & mon Entretien ne servoit, qu'à accroître sa Douleur. Je crûs, que la Compagnie du Comte lui seroit moins importune, que la mienne. Je voulus, qu'il fut éxact à voir cette chere Malade. On lui en fit demander la Permission, & elle la refusa. Il n'y avoit, que le Marquis son Frere, qui ne quittoit pas le Chevet du Lit de cette aimable Sœur, pour qui il avoit toûjours eu la plus vive Tendresse.

Le Mal cependant augmentoit de jour en jour, & il augmenta au point, que l'on desé-

desespéra entierement de sa Vie. La trop tendre & infortunée Du Cleri ne pût se cacher à elle-meme le Péril prochain, qui menaçoit ses Jours. La sensible Diminution de ses Forces, ses fréquents Evanouïssemens, lui firent connoître, que sa derniere Heure approchoit.

Ce fut alors, qu'elle se reprocha vivement la fatale Passion, dont elle étoit la Victime; & comme son Cœur lui répondoit, que cette Passion étoit parfaitement éteinte, elle ne craignit plus de voir l'Objet, qui l'avoit allumée. Elle demanda donc avec instance au Marquis, qu'il fit venir le Comte auprès d'elle. Elle voulut aussi, que j'eusse la Consolation de la voir, & me fit prier d'accompagner le Comte. Nous y coursûmes tous deux avec empressement, & tous deux également accablés de la plus sensible Douleur. Que de Reproches, helas! n'avois-je pas à me faire, & je me les fis de la Maniere la plus vive! N'étoit-ce pas ma cruelle Jalousie, qui ôtoit la Vie à cette tendre & fidelle Amie, pour qui j'aurois dû donner mes Jours?

Dès que je fus entré dans sa Chambre, & qu'elle m'eut apperçuë, elle me tendit la Main. Je lui donnai la mienne, qu'elle serra tendrement, & comme elle me vit baignée de mes Larmes; „ Ah! chere

Amie,

„ Amie, *me dit-elle,* ce n'eſt point à vous,
„ c'eſt à moi à répandre des Pleurs. J'ai
„ été un Obſtacle à vôtre Repos ; j'ai
„ voulu vous enlever ce, que vous aviez
„ de plus cher au Monde. Me pardon-
„ nerez-vous les Maux, que je vous ai
„ cauſé? Laiſſez-moi, *ajouta-t-elle, en*
„ *arroſant ma Main de ſes* Larmes, *& en*
„ *la baiſant mille fois*, la Conſolation de
„ croire, que vous ne me regardez plus,
„ comme une Rivale odieuſe, mais com-
„ me une Amie téndrement chérie.
„ Souffrez, que j'en emporte le Nom dans
„ le Tombeau. Non, ma chere, *lui*
„ *dis je, en la baignant à mon tour de mes*
„ *Pleurs*, non, vous ne mourrerez point.
„ Le Ciel, touché de mes Larmes, vous
„ conſervera, pour que nous puiſſions
„ goûter enſemble longtems les Douceurs
„ de la plus tendre Union. Eſpoir trop
„ doux, *me répondit-elle*, dont je ne
„ puis me flatter !

Helas! il n'étoit que trop vrai, que la cruelle Mort ne devoit pas tarder à nous l'enlever! Epuiſée de Forces, à chaque inſtant elle baiſſoit à vuë d'œil. Ce n'étoit plus qu'avec peine, qu'elle ſe faiſoit entendre. Ses Yeux mourants ne diſtinguoient preſque plus les Objets.

Elle apperçut cependant le Comte, qui ne

ne pouvoit retenir ses Soupirs & ses Larmes. „ Cher Comte, *lui dit-elle d'une* „ *Voix foible, & si entrecoupée par une* „ *Difficulté extrême de respirer que presque chacune de ses Paroles étoit partagée par quelque Pause*, ah! je vous en „ conjure, ne vous resouvenez jamais „ de mes Foiblesses, que vous ne vous „ rappelliez le Repentir & la Confusion, „ que j'en ai. Je mourrai contente, si „ vous me laissez vôtre Estime. Peut-„ être la mérite-je par les Efforts, que „ j'ai faits pour me guérir d'une aveugle „ Passion.

Mais, voici la Preuve la plus marquée de Tendresse, que le Comte & moi reçûmes de cette généreuse Amie. Elle ranime le peu de Forces, qui lui restoient, fait quelques Efforts pour élever sa Voix, addresse ses dernieres Paroles à son Frere, & ces Paroles sont pour l'interesser en nôtre faveur. *Cher Frere*, lui dit-elle, *écoutez les Prieres d'une Sœur mourante. Si jamais vous ne m'avez laissé douter de vôtre tendre Affection, que j'en reçoive cette derniere Marque! Je vous la demande au Nom de tout ce, que vous avez de plus cher. Ne traversez plus le Bonheur de deux Amants, que le Ciel veut unir. Epargnez-vous les Repentirs, que vous cau-*

seroient

feroient les Obstacles, que vous auriez opposés à leurs Vœux. Remportez plutôt cette Victoire sur vous-même : travaillez à avancer le Moment, qui doit les rendre heureux.

Cette généreuse Amie eut à peine achevé de parler ainsi, qu'elle tomba dans un Evanouïssement, dont rien ne put la faire revenir. Je ne sçai, si l'on a jamais vû quelque Exemple d'une Mort plus touchante. Quelle Tendresse, quelle Grandeur d'Ame, quelle Générosité! Ses dernieres Paroles, ses derniers Sentimens, sont en faveur de ceux-mêmes, qui lui ôtent la Vie. Presque point de Douleur, qui ne soit passagere; mais je puis assûrer, que celle, que j'ai ressenti d'une Mort si cruelle, ne m'a point encore quittée, & ne me quittera qu'au Tombeau. Point de jour où je ne me rappelle le Souvenir de cette Amie infortunée, & ce Souvenir est toûjours accompagné de quelques Larmes.

Pendant plus d'un Mois le Marquis, qui aimoit cette chere Sœur autant qu'elle étoit aimable, parut plongé dans une Mélancolie si affreuse, que rien ne sembloit plus l'attacher à la Vie. Son Esprit n'étoit occupé que des plus tristes Pensées. Continuellement il avoit en bouche le

Nom

Nom de son aimable Sœur, & ne le prononçoit jamais, qu'il ne poussât quelque Soupir. La douleur extrême, dont il me voïoit accablée, & qui lui laissoit voir toute la Sensibilité de mon Cœur, augmenta, & son Estime, & sa Tendresse pour moi : mais. il n'osoit m'en entretenir. Sa Tristesse sembloit lui faire négliger les Intérêts de ses Feux, & ce ne fut, que lorsqu'elle fut un peu appaisée, qu'il rocommença a donner ses Soins à son Amour. Mais, quel Succès pouvoit-il en espérer ?

Le Marquis étoit aimable, tendre, généreux, rempli de Qualités charmantes, rien enfin dans lui qui ne pût enflammer un Cœur capable de se laisser toucher par un vrai Mérite. Je rendois au sien toute la justice, que je lui devois. Il avoit toute mon Estime, & peut-être étois-je fachée de ne pouvoir lui accorder mon Amour. Mais, que ne peut pas, comme je l'ai déjà dit, la Force d'une Habitude formée dès le Berceau ? Mon Cœur naturellement constant, auroit-il pû se détacher de l'aimable Comte, que j'avois aimé, avant même que je sçusse ce, que c'étoit d'aimer ? C'étoit donc envain, que le Marquis redoubloit ses Soins pour effacer son Rival de mon Cœur.

Il s'étoit engagé à emploïer le Crédit, qu'il avoit sur l'Esprit de mon Grand-Pere, pour le déterminer au bout d'une Année, à consentir à l'Hymen, qui auroit dû nous unir le Comte & moi. Le Marquis étoit à la vérité honnête-homme, mais il étoit Amant, & Amant passionné. Peut-être auroit-il bien voulu accorder les Devoirs de l'un avec ceux de l'autre, mais l'Affaire ne lui parût pas aisée. Il en auroit trop couté à son Amour, s'il eut tenu la Parole, qu'il nous avoit donnée. Je croi, qu'il s'imagina de la Facilité, que le Comte avoit, de me voir & de me parler, étoit l'unique Obstacle, qui l'empéchoit de faire quelque Progrès dans mon Cœur. C'étoit-là l'Obstacle, qu'il falloit lever; mais, comment le faire ? Auroit on osé dire au Comte de se retirer ? La Reconnoissance infinie, que nous devions aux généreuses Bontés de la Comtesse, ne le permettoit pas. Pour nous empécher de nous voir, il falloit nous séparer, & c'est le Parti, que l'on prit à la Persuasion du Marquis.

Il avoit une Tante, qui étoit Abbesse d'un Couvent éloigné de quelques Lieuës de Rouën, & ce fut-là où l'on resolut de m'envoïer. Le Marquis & mon Grand-Pere allérent faire une Visite à Madame l'Abbesse

l'Abbesse, & convinrent avec elle, & de l'Appartement, que j'occuperois, & de la Maniere, dont on vouloit, que je fusse traitée. Il ne fut pas nécessaire de demander, que le Marquis eut la Permission de me faire toutes les Visites, qu'il souhaiteroit. La Tante paroissoit le souhaiter avec plus d'Ardeur encore, que le Neveu. Elle sçavoit, que j'étois une riche Héritiere, & mon Grand-Pere ne lui avoit pas caché les favorables Intentions, qu'il avoit pour le Marquis.

Mais, il y avoit à prendre, à l'egard du Comte, des Arrangemens bien différents. Nous interdire entierement le Plaisir de nous voir, la Défense eut été trop cruelle. Peut-être même, que cela eut pû servir à reculer, plutôt qu'à avancer, les Prétentions du Marquis. Le Nombre des Visites, que le Comte pourroit me rendre fut donc réglé: encore mit-on à ces Visites les Conditions les plus gênantes. Tout étant ainsi arrangé, on revint à Rouën, & on ne songea plus, qu'à tout disposer pour mon Départ.

Il falloit m'en prévenir, & ne le pas faire brusquement, pour m'ôter tout Sujet de Defiance. Mais, qui auroit voulu se charger de m'apprendre cette Nouvelle, que l'on sçavoit ne pouvoir que m'attri-

ſter infiniment ? La Tendreſſe de mon Grand-Pere pour moi étoit extrême, & n'étoit balancée que par celle, qu'il avoit pour le Marquis. Il craignit d'être trop attendri par les Larmes, qu'il m'auroit vû verſer, s'il m'eut appris le Deſſein, qu'il venoit de former. Ce n'étoit point auſſi au paſſionné DE CHATEAUNEUF à m'en inſtruire, Jamais Amant eut-il le barbare Courage d'apprendre des fâcheuſes Nouvelles à celle à qui il veut plaire ? Ce fut enfin CHRISTINE ſur qui l'on jetta les Yeux. On ſçavoit, que je lui avois donné toute ma Confiance & qu'elle de ſon côté, s'étoit arrogée le Droit de me parler avec une Franchiſe quelquefois aſſés familiére. Mon Grand-Pere la fit donc venir, & l'inſtruiſit bien au long de ſon Projet. Il ne lui cacha même rien, ni des Arrangemens, qu'il avoit pris, ni des Motifs, qui l'avoient engagé à former le Deſſein de m'éloigner. Il tâcha enfin par l'Eſpérance des plus grandes Recompenſes, de l'engager à appuïer auprès de moi les Intérêts du Marquis. La diſſimulée CHRISTINE promit tout, & pour qu'on ne ſoupçonnât pas combien elle étoit livrée au Comte, elle n'héſita pas de dire à mon Grand-Pere, qu'elle n'avoit rien oublié pour m'engager à prendre

des

des Sentimens plus favorables pour le jeune DE CHATEAUNEUF; qu'elle s'étonnoit même comment je n'avois pas encore effacé le Comte de mon Cœur; que souvent elle m'avoit représenté, que le Marquis étoit l'unique Parti, qui me convint. „ Mais, Monsieur, *dit-elle à mon* „ *Grand-Pere*, comptez sur la Parole, „ que j'ai l'Honneur de vous donner. Je „ vais me tourner de tant de façons, que, „ ou je me trompe fort, ou Monsieur „ le Comte recevra bientôt son Congé „ dans toutes les formes. „

Il n'en falloit pas davantage pour attirer à CHRISTINE bien des Remercimens de la part de mon Grand-Pere, qu'elle quitta dans le même Moment, pour venir me rendre compte de la Commission, dont on venoit de la charger.

J'étois à m'entretenir avec le Comte, lorsqu'elle entra dans ma Chambre. Elle affecta, en se présentant à moi, un si grand Air de Contentement, que je ne doutai pas, qu'elle n'eut quelque heureuse Nouvelle à m'annoncer. Comme je sçavois, qu'elle venoit de parler à mon Grand-Pere, la prémiere Idée qui me vint, c'est que le Marquis, rebuté peut-être de mon Indifférence, étoit allé dégager sa Parole, & avoit prié le vieux

Comte de permettre, que mon Amant unit son Sort au mien. Helas! que ce que j'allois apprendre étoit bien opposé á une si flateuse Idée!

„ Allons! Mademoiselle, *me dit* „ CHRISTINE, vite nôtre Paquet, tra- „ vaillons-y promptement; car, ma Foi, „ *ajouta-t-elle*, ce n'est pas trop de deux „ Jours pour déménager. „ Je crûs d'abord, que c'étoit-là une Saillie de l'enjouée CHRISTINE, qui cherchoit à m'égaïer; & comme je ne lui repondois point, elle me dit: „ Savez-vous „ bien, Mademoiselle, que ce sont des „ Choses trè-sérieuses, que je viens de „ vous dire? Et ajoutez, que ce sont „ des Nouvelles très-certaines; car je „ les tiens de Monsieur vôtre Grand- „ Pere, & c'est lui, qui m'a chargé de „ venir vous les apprendre. Et ces Nou- „ velles, *repris-je*, sont..... sont, *me* „ *dit* CHRISTINE, *sans me laisser le* „ *Tems d'achever*, que dans deux Jours „ vous & moi, si vous le trouvez bon, „ nous allons être cloitrées; & il ne „ serviroit de rien de dire non, nos Pla- „ ces, si vous ne le savez pas, sont „ arrêtées, & c'est dans un Monastere, „ que l'on dit être charmant, on ne „ peut davantage. Mademoiselle CHRIS-

„ TINE, *repondis-je, m'imaginant toûjours, qu'elle ne cherchoit qu'à rire,* me „ feriez-vous la Grace de laisser-là toutes „ ces Plaisanteries inutiles, & qui m'ennuïent. Plaisanteries, dites-vous, Mademoiselle, *reprit-elle*, ah! fort bien, „ à vôtre Compte je plaisante? voilà „ en vérité ce, que je ne sçavois pas. „ Mais, dans deux Jours vous serez au „ fait de tout; car, s'il faut, que je „ vous l'apprenne, voilà tout le Tems, „ que l'on vous laisse pour faire vos Adieux à Monsieur le Comte. A moi, „ CHRISTINE, *reprit le Comte avec* „ *Etonnement*, à moi! Oui, Monsieur „ *répondit elle*, à vous-même. Les Ordres sont donnés, & ma Maîtresse & „ moi nous n'avons plus qu'à nous disposer à déguerpir d'ici. Mais, je „ vois, qu'il faut, que je vous dévelope „ en peu de Mots tout ce Mistere.

„ MONSIEUR le Marquis a une „ Tante, & c'est chés cette Tante, Abbesse d'un brillant Couvent, où l'on „ veut, que nous allions loger. Le But „ de tout cela vous le voïez, je croi, „ aisement. La Tante aime le Neveu, „ & le Neveu de cette Tante manquera-t-il d'avoir Liberté entiere de voir „ ma belle Maîtresse autant, qu'il sou-

„ hai-

„ haitera? Mais, pour vous, Monſieur,
„ ajouta CHRISTINE *en s'addreſſant au*
„ *Comte*, jugez, ſi vous pouvez eſpé-
„ rer le même Avantage?

C'eſt alors, que le Comte & moi, déconcertés de ce, que nous venions d'apprendre, nous commençames à ouvrir de grands Yeux, qui ne diſoient rien, ſinon, que tous deux nous étions également étonnés de ce, que l'on venoit de nous dire. Nous ne ſongions pas même à ſortir de cette Eſpéce de ſtupide Surpriſe, qui nous ôtoit la Parole, lorſque CHRISTINE ajouta:

„ Mais, attendez, s'il vous plait,
„ j'ai bien encore vraiment d'autres
„ Nouvelles à vous apprendre. Vous
„ ne ſçavez peut-être pas, que je me
„ ſuis engagée à appuïer fortement les
„ Intérêts de Monſieur le Marquis au-
„ près de ma Maîtreſſe, à cette Condi-
„ tion cependant, comme vous pouvez
„ bien juger, que je n'en ferai rien:
„ mais cette Ruſe étoit néceſſaire. Par-
„ là je gagne au moins, que l'on ne ſe
„ défiera pas de mon Zêle à ſervir
„ Monſieur le Comte, & croïez, *ajou-*
„ *ta-t-elle, en lui addreſſant la Parole*,
„ que je vous ſervirai de la bonne fa-
„ çon. Mais, c'eſt ici une Epreuve,

„ comme vous voïez ; soutenez-là de
„ bonne-grace. Laissez-moi le Soin
„ de vous en tirer. „

„ Hé bien ! ma chere GERTRUDE,
„ *me dit le Comte, lorsque* CHRISTINE
„ *eut achevé de parler*, là voilà donc
„ la Fidélité du Marquis à tenir ses Pro-
„ messes ! C'est donc-là comme il de-
„ voit se servir du Crédit, qu'il a sur l'Es-
„ prit de vôtre Grand-Pere, pour l'en-
„ gager à avancer le Succès de nos Vœux !
„ Perfide Ami ! *s'écria le Comte d'un Ton*
„ *menaçant & courroucé*, ouï, j'en jure,
„ que bientôt.... Hé, mon Dieu ! mon
„ cher Comte, *lui dis-je, l'interrompant*,
„ modérez, je vous prie, ces Trans-
„ ports d'une Colere un peu trop promp-
„ pte. Ecoutons le Marquis avant, que
„ de le condamner : peut-être n'a-t-il
„ pas trempé dans les Desseins de mon
„ Grand-Pere. (Et il est vrai, que ce
„ n'est, que par Conjecture, que j'ai
„ avancé, qu'il avoit engagé le vieux
„ Comte à me renfermer dans un Cou-
„ vent.) Pourquoi l'accuser d'avoir violé
„ sa Parole, puisque le Tems, qu'il nous
„ a demandé pour appuïer nos Intérêts,
„ n'est point encore écoulé ? Pardonnons
„ enfin quelque chose à la Violence de
„ son Amour, & attendons tout de sa

„ Gé-

„ Générosité. Au reste, *ajoutai-je*, ce
„ n'est point vous, c'est moi, qui dois
„ parler au Marquis, & je le ferai de
„ façon à pouvoir lire ses Desseins dans
„ son Cœur. Quoi! pensez-vous, char-
„ mante GERTRUDE, que je puisse me
„ résoudre à demeurer dans une indo-
„ lente Inaction, tandisque seule vous
„ vous chargerez de surmonter les Ob-
„ stacles, qui s'opposent a nos Vœux?
„ Non, *lui répondis-je*, ce n'est pas mon
„ Dessein: mais, partagez ce Soin avec
„ moi. Allez trouver mon Grand Pere,
„ rappellez-lui nos Engagemens & les
„ siens, faites-le resouvenir de cette
„ Promesse si souvent réïtérée, qu'il m'a
„ faite, de ne point me gêner dans mon
„ Choix, tachez enfin de le fléchir par
„ vos Prieres, &, s'il le faut, par vos
„ Larmes.„

Le cher Comte, dont la Docilité à suivre mes Avis étoit extrême, n'hésita pas à aller se jetter aux Pieds de mon Grand-Pere, tandis que de mon côté je fus avertir le Marquis, que j'avois à lui parler. L'Amour lui prêta des Ailes; ainsi il ne tarda pas à se rendre à mes Ordres.

J'avois à sonder ses Sentimens, & j'y donnai tous mes Soins. J'examinai donc d'abord, si dans son Air il n'y

auroit pas quelque chose d'inquiet & d'embarrassé, qui me fit connoître, qu'il fut l'Auteur du Dessein, que mon Grand-Pere avoit formé, de m'éloigner du Comte, & je me proposai sur tout de l'embarrasser par les différentes Questions, que j'avois à lui faire.

Il vint donc, &, dès qu'il m'eut salué, je lui dis: „Vous ne vous atten-„ diez peut-être pas, Monsieur, que „ j'aurois recours aujourd'hui à vôtre „ Protection. A ma Protection! *reprit-„ il, en reculant deux Pas avec un Air „ de Surprise.* Vous, Mademoiselle, „ avoir recours à ma Protection! Oui, „ *repris-je*, & j'ajoute de plus, qu'elle „ m'est nécessaire, on ne peut davan-„ tage. Vous avez, *continuai-je*, une „ Tante, Abbesse, je croi à ce que l'on „ vient de me dire. On me condamne „ à avoir besoin de ses Bonnes-Graces, „ il faut que vous me les ménagiez.„

Je remarquai, que ces Paroles: *Abbesse, je croi,* suivies de ces autres, *on me condamne* ..... prononcées d'un Ton où il y entroit peut-être autant de Dédain, que d'Indignation, commencérent à embarrasser le Marquis; & ce ne fut qu'avec un Air un peu déconcerté, qu'il me repondit: „Elle seroit trop

„ heu-

„ heureuſe cette Tante, *me dit-il*, Ma-
„ demoiſelle, ſi elle pouvoit mériter les
„ vôtres. Ho! *repris-je*, il ne s'agit
„ point ici de Complimens, venons au
„ fait, je vous prie. Me feriez-vous
„ la Grace de me dire ſi mon Grand-
„ Pere ne vous a point fait part de cer-
„ tain Deſſein, qui me regarde, & qu'il
„ vient de former. Mais, *me répon-
„ dit le Marquis, dont l'Embarras aug-
„ mentoit chaque fois, qu'il étoit obligé de
„ parler*, il a bien pû m'en toucher
„ quelque choſe. Fort bien, *repris je*,
„ me voilà en vérité, on ne peut mi-
„ eux, inſtruite. Hé! Monſieur le Mar-
„ quis, *ajoutai-je*, ſongez, que ce n'eſt
„ point ce, que l'on vous a pû dire,
„ mais ce que l'on vous a dit, que
„ je vous demande, & que je voudrois
„ ſçavoir. Mais, Mademoiſelle, *me
„ dit-il*, ſi vous en êtes déjà inſtrui-
„ te. Et c'eſt, Monſieur, *lui répon-
„ dis-je d'un Ton vraiment courroucé &
„ en lui jettant des Regards menaçants*,
„ parce que vous le ſoupçonnez, que
„ moi, à mon tour, je ſupçonne ai-
„ ſément quel peut-être l'Auteur de ce
„ Deſſein, dont je parle. Mais c'eſt à
„ lui faire voir le Succés, qu'il en peut
„ eſpérer. Hé! c'eſt moi peu-être,

„ Mademoiselle, *me dit-il*, que vous „ pouvez croire coupable. Souffrez, „ Monsieur, *lui répondis-je*, que je ne „ vous en dise pas davantage, l'Avenir „ me convaincra, si je me suis trompé „ dans mes Conjectures. Et c'est aussi „ sur l'Avenir, *reprit le Marquis*, que je „ me répose, pour être justifié de ces „ Supçons, dont la délicatesse de mon „ Amour s'offense. Je le souhaite, Mon„ sieur, *lui répondis-je*, autant pour „ vôtre Gloire, que pour mon Repos; „ &, si mon Estime vous est chere, son„ gez, que ce n'est, que par la Géné„ rosité & la Grandeur des Sentimens, „ qu'on peut la conserver. Et c'est par„ là aussi, *reprit-il*, que je travaillerai „ à la mériter. „

Nous n'avions pas besoin, je croi, le Marquis & moi d'autre Eclaircissement. Son Embarras, qu'il n'avoit pû cacher, sembloit autoriser mes Supçons; & les Sentimens, que je lui avois fait paroître, lui marquoient assés le peu de Fruit, qu'il pouvoit espérer du Projet, dont je le croïois l'Auteur. Je le priai cependant, avant, qu'il me quitta, de dire à mon Grand-Pere, que, pleine de Respect pour ses Ordres, je me ferois une Gloire de les suivre, & que, dès-

qu'il

qu'il me les auroit fait savoir, je serois prête à partir.

Mais, j'avois auparavant à savoir ce, que le Comte auroit à m'apprendre. Je l'attendois avec une extrême Impatience, lorsque je le vis enfin arriver. Helas! il n'étoit pas necessaire, que je lui demandasse, s'il avoit réüssi à faire suspendre l'Arrêt, qui avoit été prononcé contre nous. La Tristesse, qui paroissoit peinte sur son Visage, ses Yeux gros encore des Pleurs, qu'il avoit versés, ne me firent, que trop comprendre, que mon Grand-Pere étoit demeuré inéxorable.

„ C'en est fait, mon aimable GERTRUDE, *me dit le Comte en m'abordant*, mes pressantes Sollicitations, „ mes Larmes, mes Prieres, tout a été „ inutile. Demain est le jour fatal destiné „ à vôtre Départ. Mais, ce Départ, *repris-je*, n'est pas peut-être ce, qu'il „ y a de plus effraïant pour nous. N'y „ a-t-il pas quelque Malheur plus grand, „ dont nôtre Amour soit menacé. Vous „ avez parlé à mon Grand-Pere de nos „ Engagemens, vous lui avez rappellé „ la Parole, qu'il m'a donnée, me laisse-t-il cette douce Esperance, que „ je pourrai disposer de ma Main? Ne „ paroît-il pas vouloir géner ma Liberté?

„ Non, *me répondit le Comte*, ses Sentimens ne me semblent point changés. J'oserois même me flatter, que m'honnorant, comme il le fait, de ses Bontés, il n'y a guéres, que la Parole, qu'il a donnée au Marquis, qui l'empéche de couronner nos Vœux. Mais, avant, que nous touchions à ce Moment heureux, que de critiques Epreuves n'aurons-nous pas encore à essuïer! Ah! chere GERTRUDE, *continua le Comte d'un Ton craintif, & qui marquoit, qu'il avoit peine à m'ouvrir son Cœur*, si j'osois espérer, que vous ne vous opposassiez pas à mes Desseins! Ah! parlez, je vous prie, *lui dis-je*; hé quoi! pourriez-vous encore douter, que je ne puis avoir d'autres Vûës, que les vôtres? Hé bien! *me répondit il*, c'est dans cette Occasion, où j'ose vous en demander une Preuve. Vous sçavez, *me dit-il*, que nous avons eu l'Aveu de nos Parens pour former les Liens, qui doivent nous unir; celui de vôtre Grand-Pere vous paroîtroit-il d'une Nécessité indispensable à obtenir, ou sont-ce les grands Biens, que vous en espérez, qui doivent reculer le Succès de nos tendres Vœux? N'est-ce

„ pas

„ pas assés, que nous soïons assurés,
„ comme nous le sommes, de pouvoir
„ goûter constament dans ma Patrie les
„ Douceurs d'un Sort heureux, & j'o-
„ serois même dire, brillant? Ah ! cher
„ Comte, *lui dis je, en l'interrom-*
„ *pant, parce que je prévis d'abord où*
„ *il en vouloit venir*, ne m'en dites pas,
„ je vous prie, davantage. Ce, que
„ vous venez de me proposer, me prou-
„ ve assés la Violence de vôtre Amour,
„ mais, souffrez, que je puisse accor-
„ der le mien avec mon Devoir. As-
„ surés, que l'on cessera de combattre
„ nôtre Amour, avant que nous ces-
„ sions de nous aimer, souffrons, sans
„ murmure & sans songer à nous por-
„ ter à des Extrémités dangereuses, les
„ Traverses, qui contrarient nos Vœux,
„ & espérons, que nous en verrons bien-
„ tôt la Fin. „

Le Comte n'insista pas davantage sur ce Point, & ne parla plus ensuite, que des Arragemens, que nous aurions à prendre pour qu'il pût me continuer ses Visites.

CHRISTINE, qui nous écoutoit, se garda bien de laisser échaper cette Occasion, qu'elle avoit, de se mêler dans la Conversation. „ Ho ! *nous dit-elle*,

„ pour

„ pour les Visites, c'est un Point, dont „ je me charge. Je n'ai pas, je croi, „ demeuré deux Ans dans des Couvents „ pour n'en pas savoir toutes les Allu- „ res. C'est un joli Païs au moins, que „ celui-là, & où il se passe chaque jour „ mille petites Scènes, les plus amu- „ santes du Monde. C'est véritablement „ dommage, que l'on en dérobe la Con- „ noissance au Public. Cela ne laisse- „ roit pas, que de l'amuser infinement. „ Mais, Monsieur le Comte, *ajouta-t-* „ *elle, en lui addressant la Parole*, re- „ posez-vous hardiment sur mes Soins, „ & croïez, que Monsieur le Marquis „ n'aura pas aussi beau, qu'il se l'ima- „ gine. Madame l'Abbesse a beau être „ pour le Neveu, nous verrons, qui de „ vous, ou de lui, cedera la Place à „ l'autre. „

L'officieuse, mais babillarde CHRISTINE n'auroit de longtems cessé de parler, si je ne l'avois interrompue en prenant la Parole pour le Comte & en la remerciant de la Protection, quelle vouloit bien lui accorder : & quoique ce Terme de *Protection*, ne fut pas de son Goût, ce fut-là cependant une petite Raillerie à laquelle elle me fit la Grace de ne pas vouloir répondre.

Me

Me voïant à la veille de mon Départ, j'étois ſurpriſe, que mon Grand-Pere ne m'eut pas encore inſtruit par lui-même de ſes Volontés. Je prévoïois, qu'il me revenoit un petit Entretien avec lui, dont pour tout l'Or du Monde je n'euſſe pas voulu le tenir quitte, parce que j'étois bien réſolue à ne lui rien déguiſer de mes Sentimens.

Le Moment enfin de cet Entretien ſi attendu arriva. Le vieux Comte fut même aſſés gracieux pour ne pas me faire avertir, que j'allaſſe lui parler. Malgré ſon grand Age, qui lui faiſoit preſque toûjours garder la Chambre, il voulut bien prendre la Peine de venir lui-même dans mon Appartement. Je lui devois bien des Remercimens pour une pareille Viſite, & je croi, que je lui en fis de façon à le rendre content. Mais, mon petit Cœur avoit auſſi à ſe décharger, & je le fis ſi bien, que ne ſentis enſuite plus rien, qui le gênât.

Ce Couvent, où j'allois être enfermée, ne me plaiſoit point du tout. Outre, que ma Vivacité me rendoit toute Retraite odieuſe, pouvois-je ne pas voir, que, quel-ques Meſures que nous priſſions, le cher Comte & moi nous ne pouvions nous promettre la même Facilité de nous voir & voilà ce

qui plus, que tout le reste, me révoltoit. Mon Grand-Pere eut beau me proposer cent Raisons différentes pour me faire approuver son Dessein, aucune ne pût me convaincre.

„ Hé! Monsieur, *lui dis-je*, pour-
„ quoi vous abbaisser ainsi avec moi jus-
„ qu'à chercher des Raisons pour ju-
„ stifier vos Desseins? Ne suffit-il pas,
„ que vous m'aïez fait la Grace de m'in-
„ struire de vos Volontés, pour que
„ vous soïez assuré de mon Empresse-
„ ment à m'y conformer. Mais, Mon-
„ sieur, *ajoutai-je*, ne vous offenserai-
„ je point, si je prends la Liberté de
„ vous dire, que, si toûjours je dois
„ conserver le même Respect pour vos
„ Ordres, toûjours aussi je conserverai
„ pour le cher Comte ces mêmes Sen-
„ timens, que vous me connoissez, & qui
„ ont été autorisés par l'Aveu de ceux,
„ qui m'ont donné le Jour? Non, ma
„ chere Enfant, *me dit-il, en m'em-*
„ *brassant*, non, je ne vous défendrai
„ point d'aimer le Comte. Peut-être,
„ pour vous accommoder à mes Vûës,
„ serois-je bien aise, que vous pûssiez
„ fixer ailleurs vôtre Choix, mais je
„ vous ai promis de ne le point gêner,
„ & je ne le gênerai point. Continuez
„ ce-

„ cependant à répondre par vos Politesses aux Soins, que vous recevez du „ Marquis. Il sera assidu à vous voir, „ vous m'obligerez, si vous paroissez „ sensible à ses Assiduités. Mais, comment donc, Monsieur, *répondis-je*, „ quoique renfermée dans un Couvent le „ Marquis pourra ne rien retrancher du „ Nombre des Visites, qu'il me rendoit? Sans doute, *ajoutai-je tout de suite*, que le Comte aura la même Liberté? Ho! pour le Comte, *me répondit mon Grand-Pere*, peut être y „ aura-t-il quelques Mesures différentes „ à prendre; mais tout cela se rêglera „ avec Madame l'Abbesse. „

Il ne me fut pas difficile de conjecturer de-là ce, que j'avois à esperer & à craindre: & je ne me trompai point. Le Secours cependat de la zélée Christine me rassuroit, & en effet in ne me fut pas inutile.

Le Moment enfin de nôtre Départ arriva, & quoique le Couvent, où je devois être conduite, ne fut éloigné, que de quelques Lieuës, de Rouën, on régla cependant, pour éviter les Chaleurs du milieu du Jour, que nous partirions avant le Lever du Soleil. Christine & moi montâmes en Carrosse, & mon Grand-

Grand-Pere, le Marquis, & le Comte, nous accompagnérent à Cheval.

Nous voilà donc en chemin; mais à quel Terme ce Chemin devoit-il aboutir? Cette seule Idée devoit être pour moi le Sujet de mille accablantes Reflexions, & il ne falloit rien moins, que l'amusant Enjouëment de la CHRISTINE, pour m'en distraire. Aussi, comme elle ne me vit que trop disposée à me livrer à une Humeur sombre & réveuse, dèsque nous fumes montés en Carrosse, elle commença à enfiler cent Contes différents, quoique tous, plus facétieux les uns, que les autres, ils me divertirent au point, que je ne pouvois pas me plaindre d'avoir eu pendant quatre Heures un seul Moment d'Ennui; & ce ne fut, qu'à la Vuë de la triste Demeure où l'on me conduisoit, que je commençai à ne plus prêter d'Attention aux Histoires amusantes de CHRISTINE.

„ Le voilà donc, *lui dis-je*, ce Mon-„ de nouveau, que je vais habiter? He-„ las! qu'y verrai-je, qui ne soit pour „ moi un Sujet d'Ennui? Qu'y enten-„ drai-je, qui puisse me plaire autant, „ que les tendres & aimables Entretiens, „ que j'avois avec le cher Comte? Ho! „ pour cela, *me répondit* CHRISTINE,

„ je croi bien, qu'il y aura quelque
„ petite Différence ; mais aussi n'allez
„ pas vous imaginer, que le Païs, où
„ nous allons, soit affreux à faire
„ peur.

„ D'abord vous y trouverez nombre
„ de petites Figures jolies, mais jolies
„ à faire plaisir, dont le continuel Babil
„ peut amuser quelque fois, &
„ quelque fois aussi ennuïer. Car il
„ est bon de vous dire, que là veilles
„ & jeunes ne déparlent point: &
„ si vous voulez savoir le Tems, où
„ l'on parle le plus, c'est le Tems, où
„ l'on devroit parler le moins. Peut-être
„ croïez-vous, que dans ce Monde
„ nouveau, (puisqu'il vous plait de
„ l'appeller ainsi) l'on ignore les Coutumes,
„ les Modes, les Usages de
„ celui, que nous quittons? Ho! c'est-ce,
„ que l'on y fait le mieux. Il est
„ vrai, qu'à l'extérieur l'on crie un
„ peu contre, & qu'on les condamne,
„ mais chacune, à bon compte, selon sa
„ petite Façon, ne laisse pas, que de les
„ suivre. Une Guimpe, par éxemple,
„ un Voile, il y a de l'Art à les placer
„ avec grace; & l'on ne manque pas
„ de se piquer, que l'on y réüssit mieux
„ qu'une autre. L'on peut dire enfin, que

la

„ la Toilette eſt, pour une jeune Nonc „ aimable, l'Affaire la plus intéreſſante, „ & qui ne demande pas peu de Tems „ & de Soin. Mais, je m'apperçois, „ *ajouta-t-elle*, que je prends ici une „ Peine aſſés inutile ; car vos Yeux ne „ traderont pas à vous en apprendre „ bien plus, que je ne pourrois vous en „ dire. „

CHRISTINE parloit encore, lorſque l'on vint m'aider à deſcendre de Carroſſe. C'eſt alors, que, par quelques Soupirs, accompagnés de tendres Regards, que je jettai au Comte, je lui exprimai le Regret, que j'avois de m'éloigner de lui. Madame l'Abbeſſe, qui étoit à la Porte, me reçut entre ſes Bras, m'embraſſa tendrement, & voulut bien prendre la Peine de me conduire ellemême dans l'Appartement, qui m'avoit été préparé. Peut-être aurois-je pû prendre plaiſir à en admirer la charmante Propreté, qui avoit été même pouſſée à l'excès, ſi j'avois été moins livrée à ma Triſteſſe. Mais, mes Yeux cherchoient le cher Comte, & ils pleuroient de ne pouvoir le trouver. Madame l'Abbeſſe s'en aperçut, & elle me dit: „ Ne contraignez point vos Larmes, „ Mademoiſelle. (Et il eſt vrai, que je

„ pa-

„ paroiſſois alors me faire violence, pour
„ n'en pas répandre.) Il n'eſt pas éton-
„ nant, que vôtre bon Cœur vous en
„ faſſe verſer ; mais croïez, que nous
„ donnerons tous nos Soins à les eſſu-
„ ïer, & que nous ſommes trop ſenſibles
„ à l'Honneur, que nous avons de vous
„ poſſéder, pour rien oublier de tout
„ ce qui pourra vous rendre ce Séjour
„ moins ennuïeux. „

Il me falloit un Remerciment, & je le fis le moins mal, que ma Douleur put me le permettre. On en parut content, du moins me valut-il encore quelques Careſſes de la part de Madame l'Abbeſſe, qui, après m'avoir donné mille nouvelles Aſſûrances de ſon Amitié & de l'Empreſſement, que l'on auroit dans toute ſa Communauté à prévenir mes Deſirs, me demanda, ſi je n'étois point fatiguée, & ſi je voulois repoſer un moment, ou ſi j'aimois mieux venir avec elle dans ſon Parloir, où j'êtois attenduë. Quelque beſoin, que j'euſſe de Repos l'on peut coire, que je le ſacrifiai volontiérs au Plaiſir, que devoit me cauſer la Vûë du cher Comte. Je croi même, que Madame l'Abbeſſe, qui étoit déjà inſtruite de mon Inclination, ne doutoit pas du Parti, que je pren-

prendrois, puisque, sans attendre ma Reponse, elle commença à me prendre par la Main, & à me conduire avec elle.

Me voilà donc pour la prémiere fois de ma Vie obligée de parler à travèrs des Grilles, qui me separoient de mon Grand-Pere, du Marquis, & du cher Comte; car, c'étoient eux, qui m'attendoient au Parloir. Je ne sais, quel Air de Gène & de Contrainte ces malheureuses Grilles donnent aux Paroles, mais les miennes s'en ressentoient si fort, que je paroissois avoir peine à parler. Cette Gène même s'étendit jusques sur ma Figure, qui devoit paroître bien déconcertée: mais, l'Experience m'a fait connoître dans la suite ce, que peut la Force de l'Habitude; car, je me souviens, que jamais Discours plus vifs, plus passionnés, & plus tendres, que ceux, que je tins, quelque tems après, au cher Comte à travèrs de ces mêmes Grilles. Je suis même assûrée, que c'est parce qu'elles gênent la Tendresse, qu'elles la rendent plus animée.

Mais, je reviens à la Compagnie, qui m'attendoit. Dèsque mon Grand-Pere m'eut aperçuë, il me demanda, si j'etois contente du petit Appartement, que

je

je devois occuper. „ Il faudroit, *lui* „ *répondis-je*, Monsieur, pour que je „ ne m'en accommodasse pas, que je „ fusse d'un Goût bien difficile à con- „ tenter. Mais, *ajouta-t-il*, à vuë „ d'œil jugez-vous, que cette charman- „ te Retraite ne vous ennuïra point. „ L'on m'a bien promis au reste, que „ l'on donneroit tous ses Soins pour „ vous en rendre le Sejour agréable, & „ souvenez-vous, que je ne veux, que „ vous y demeuriez, qu'autant de Tems, „ que vous ne vous y déplairez point. „ Peut-être est ce-là un peu trop nous „ promettre, *reprit Madame l'Abbesse, en s'addressant à mon Grand-Pere*; „ car, sur ce pied-là, nous pouvons e- „ spérer de ne jamais perdre Mademoi- „ selle, du moins nous ferons nous tou- „ tes une agréable Etude de son Plaisir. „ Ce sont-là, Madame, *répondis-je*, „ des Bontéz, dont je ne suis point assû- „ rement digne, mais que je tâcherai „ de mériter par mon Ardeur à ne me „ régler jamais, que sur vos Volontés.

La Conversation devint ensuite générale, & ce fut d'abord par les Nouvelles Déhors, que l'on débuta. L'on en dit tant & de toutes les façons, que ce prémier Entretien auroit suffi pour me convaincre,

vaincre, que c'est dans un Parloir, qu'une Personne, empressée de sçavoir tout ce qui se passe dans une Ville, doit aller, si elle veut satisfaire sa Curiosité: car, point de Religieuse, qui ne puisse être regardée comme une véritable Gazette vivante & toûjours également menteuse, puisque la Démangeaison de parler, qui est extrême dans toute None, fait que, plutôt que de se taire, elle dit indifféremment, & ce que'elle sçait, & ce qu'elle ne sçait pas.

J'ai oublié de dire, que Madame l'Abbesse avoit emmené avec elle, pour que la Conversation sans doute eut plus d'Enjouëment, deux Meres Anciennes, très-vénérables par leur Age, mais fort importunes par leur Babil. Je me dédommageois de l'Ennui, que j'avois à les entendre par le Plaisir, que nous avions le Comte & moi de nous entretenir ensemble. Il est vrai, qu'il n'y avoit, que nos Yeux, qui parlassent; mais ils tenoient un Langage assés tendre, pour ne pas nous en laisser desirer un autre.

Comme je n'étois guéres encore au fait des Coutumes Monacales, je ne me flattois pas, que je deusse avoir la Joïe de diner encore avec l'aimable Comte.

Ain-

Ainſi, ce fut avec une agréable Surpriſe, que je vis, que l'on ſe diſpoſoit à mettre le Couvert dans le Parloir. Bon, me diſois je en moi-même, ce ſeront-là quelques Heures retranchées de celles, que j'aurois été obligée de donner à l'Ennui.

L'on ſervit enfin, & ce fut avec une Propreté, une Delicateſſe, & un Goût, qui ne peut ſe trouver, que dans un Repas apprêté par des Mains dévotes. Madame l'Abbeſſe cependant ne laiſſoit pas, que de s'excuſer ſur la pretenduë mauvaiſe Chere, qu'elle nous faiſoit, tandis qu'elle triomphoit en ſecret, & qu'elle ne pouvoit cacher la Joïe, que lui cauſoient les Louanges, qu'elle recevoit pour ſa Maniere de traiter.

Malgré le peu d'Envie, que j'avois de manger, il fallut cependant me faire quelque Violence pour exciter par mon Exemple l'Appétit du cher Comte, qui, ne mangeant point, paroiſſoit un peu embarraſſé de la Figure, qu'il auroit eu à faire à Table. La Fin du Repas étoit aſſûrement ce qui devoit m'en plaire davantage, mais il me plut par un Divertiſſement d'autant plus amuſant, que je n'avois aucun lieu de m'y attendre.

Je ne ſçais, ſi ce fut de CHRISTINE, que

que l'on apprit, que les belles Voix & les Instrumens me plaisoient infiniment, mais enfin on le sût, on voulut, que j'eusse le Plaisir d'entendre un Concert charmant. Sans doute, que l'on en avoit demandé l'Agrément à Madame l'Abbesse, & ce fut pour elle une petite Occasion de me procurer quelques Momens de Joïe, dont elle profita volontiérs.

Nous vimes donc entrer, lorsque l'on se disposoit à sortir de Table, six jeunes Nones aimables, & faites véritablement pour plaire, & qui toutes avoient la Phisionomie la plus gracieuse & la plus avenante. Elles me plurent enfin de façon, que je ne pouvois m'imaginer, que ce fut de leur plein Gré, que de jeunes Personnes si aimables eussent pû se resoudre à venir s'ensévelir toutes vivantes dans une sombre & obscure Retraite. Leur Sort excita ma Pitié, parce que je ne les regardois, que comme autant de Victimes infortunées de l'Avarice & de l'Ambition de leurs Parens, & peut-être ne me tormpai-je pas. Mais, je reviens au Plaisir, qu'elles vouloïent nous donner.

Après qu'elles eurent fait un petit Compliment gracieux à la Compagnie, & que chacune d'elle m'eut embrassée,

trois commencérent à nous faire entendre les Voix les plus douces, les plus harmonieuſes, & les plus touchantes du Monde, tandis que les autres touchoient de divers Inſtrumens, mais avec une Propreté & une Délicateſſe infinie. Je remarquai avec plaiſir, que ce, que j'entendois, faiſoit ſur le Cœur du Comte la même Impreſſion, que ſur le mien. C'étoit un Dialogue de deux jeunes Amans, qui ſe juroient une Fidélité conſtante. Je ne ſais, ſi c'étoit par la Connoiſſance, que l'on avoit des Diſpoſitions de nos Cœurs, ou ſi ce fut par hazard, que l'on avoit choiſi un Sujet, qui les exprimoit ſi bien.

Le Plaiſir de la Muſique fut ſuivi de celui de la Promenade, & c'étoit-là encore un Plaiſir inattendu pour moi. Comme il n'y avoint point de Clôture dans le Couvent, parce qu'on y travailloit à un grand Bâtiment, Madame l'Abbeſſe invita les Meſſieurs à venir faire quelques Tours de Jardin. Y eut-il jamais Invitation, qui me fut plus agréable! C'étoit-là un Entretien ineſpéré, qui me revenoit avec le cher Comte; & jamais je ne me ſentis plus diſpoſée à en bien profiter.

Peut-être la Bienſéance vouloit-elle, que je fiſſe compagnie à Madame l'Ab-

besse ; mais, ces sevéres Loix de la Bienséance, ne croit-on pas, quelque fois pouvoir s'en dispenser, lorsque l'Amour en doit trop souffrir ? Ainsi, sans trop d'Affectation cependant, nous trouvâmes moien le Comte & moi de nous separer insensiblement du reste de la Compagnie.

Nous avions trop de choses à nous dire pour savoir par où commencer. C'etoient toûjours les Soupirs, qui entamoient nos Discours, & ceux, qui nous échaperent dans ces Momens, furent plus tendres & plus frequents, que de contume. L'un & l'autre nous entendions leur Langage, & que de choses tout à la fois ne disoient-ils pas ! C'étoit cependant alors le Regret, que nous avions de nous quitter, qu'ils exprimoient le mieux.

„ Ah ! ma chere Gertrude, *me dit* „ *le passionné Comte, après que nous eûmes gardé pendant quelque tems le* „ *Silence*, helas ! que vais-je devenir ! „ Ah ! puis-je y songer sans fremir ! „ Quoi ! mes Yeux, accoutumés au doux „ Plaisir de nous voir toûjours, vont „ bientôt vous chercher vainement, ils „ ne vous retrouveront plus. „

„ Hé bien ! cher Comte, *lui répondis-je*,

„ *je*, tâchons l'un & l'autre de trouver,
„ quelque Consolation à nos Maux. Vous
„ vous entretiendrez de mon Idée, & je
„ ne m'occuperai que de la vôtre. Vous
„ entendrez les tendres Protestations,
„ que je vous ferai de mon Amour, &
„ j'entendrai celles, que vous me ferez
„ de vôtre Constance. Vous vous direz
„ mille fois en vous-même: Oui, ma
„ tendre GERTRUDE, autant affligée
„ de mon Absence, que je le suis de la
„ sienne, en compte tous les Momens.
„ Comme moi, elle se plaint de leur
„ cruelle Lenteur, & comme moi, elle
„ ne se console, que par le doux Espoir,
„ que nous avons de nous revoir bientôt.
„ Mais, peut-être helas! que ce *bien-*
„ *tôt*, *reprit le Comte*, se fera longtems
„ attendre, & avant qu'il soit arrivé,
„ que de Larmes, que de Soupirs, ne
„ va-t-il pas me couter! Non, non,
„ cher Comte, *repris-je*, espérons, que
„ ce Moment n'est pas bièn reculé. C'est
„ avec Madame l'Abbesse, que l'on doit
„ régler les Visites, que vous pourrez
„ me rendre. Dans deux jours je vous
„ promets des Nouvelles, qui vous ap-
„ prendront, & les Mesures, que l'on
„ aura prises, & sur quel pied seront
„ ici les choses. Je ne vous cacherai

 „ pas

„ pas cependant une chose, qui com-
„ mence à m'iniquiéter. C'est avec pei-
„ ne, que j'envisage les Importunités,
„ que j'aurai à souffrir du Marquis.„
„ Outre l'Appuï de Madame l'Ab-
„ besse, dont il est assuré, le Voisina-
„ ge encore (car son Château n'est pas
„ éloigné de ce Couvent) lui donne-
„ ra sans doute une grande Facilité de
„ multiplier ses Visites. Mais, ou les
„ vôtres pourront être aussi fréquentes,
„ ou je le recevrai de façon à ne le
„ rendre guéres content de celles, qu'il
„ me rendra. Non, non, ma chere GER-
„ TRUDE, *me répondit le Comte*, non,
„ je ne mérite pas, que vôtre Amour
„ vous expose aux petites Mortifications,
„ que vous auriez peut-être ici à essu-
„ ïer, si vous vous faissez quelque
„ violence pour souffrir sans murmure,
„ les Importunités du Marquis. Mais,
„ charmante GERTRUDE, *ajouta-t-il*,
„ si ces Importunités vous effraïent si
„ fort, quoi de plus facile, que de vous
„ en affranchir? Pourquoi craindre de
„ nous assûrer dans ma Patrie un Bon-
„ heur, que nous ne pouvons peut-être
„ espérer ici, ou que nous ne pouvons
„ nous promettre qu'après les longues
„ & ennuïeuses Epreuves, où aura été
„ mise

„ mise nôtre Constance ? Ah ! cher Com-
„ te, *lui répondis-je*, vous connoissez
„ mes Sentimens, ne me parlez plus,
„ je vous prie, d'un Projet, que je
„ ne croi pouvoir accorder avec mon
„ Devoir. Souffrez, que je m'épargne
„ les Reproches, que j'aurois à me fai-
„ re, si je l'avois moins consulté, que
„ mon Amour.

Je lui réïtérai encore les Promesses, que je lui avois faites, qu'avant deux jours il auroit de mes Nouvelles, & nous nous rejoignîmes ensuite à la Compagnie. Le Marquis, qui n'avoit pû encore me parler, voulut m'en détacher, pour avoir un Entretien particulier avec moi. Mais, outre que mon Cœur ne parloit pas en sa faveur, comme en celle du Comte, quel auroit été le Sujet de nôtre Conversation ? Peut être n'avois-je, que des Reproches à lui faire, & je voulus les lui épargner. Il me falloit cependant quelque Prétexte pour lui rendre suportable le Refus, que j'avois à lui faire ; mais ces Prétextes manquent-ils jamais, lorsque c'est à l'Amour à les trouver ? Je savois, que peut-être étois-je intéressée à ne pas mortifier le Marquis, mais je me ressouvenois encore plus, que je devois ne pas attrister le Comte,

& ne l'auroit-il pas été, si livré, comme je devois l'être, à la Douleur, que devoit me causer son Départ, j'avois donné quelques Momens à m'entretenir avec son Rival?

On fit donc encore quelque Tour de Promenade, pendant lesquels la Conversation n'eut rien de particulier, que ce que le Comte & moi pûmes nous dire par nos Regards & nos Soupris; & c'est dans les Adieux sur-tout, où leur Langage dit des choses bien plus tendres, que les plus passionnés Discours.

Il y avoit déjà près de deux Heures, que l'on se promenoit, & il fallut enfin se séparer. Mon Grand-Pere & le Comte prirent le Chemin de Rouën, & le Marquis celui de son Château. Je donnai quelques Larmes, & tandis que je faisois des Efforts pour les retenir, je me consolois par l'Esperance, que j'avois d'en pouvoir répandre à mon aise, lorsque seule, renfermée dans ma Chambre; je n'aurois pour témoin de mes Foiblesses, que la seule CHRISTINE. Peut-être les Religieuses, qui nous faisoient compagnie, furent elles assés bonnes pour croire, que les Larmes, que je versois; je les donnois au Départ de mon Grand-Pere; mais, que les Liens de

de l'Amour ſont bien plus forts, que ceux du Sang! Songe-t-on à pleurer l'Eloignement d'un Parent, lorſque l'on a à pleurer celui d'un Amant tendrement chéri?

„ Hé bien! ma chere GERTRUDE, „ *me dit Madame l'Abbeſſe*, voilà des „ Adieux, qui vous coutent bien des „ Larmes; mais, pour vous conſoler, „ attendez tout du Soin, que nous au- „ rons de les eſſuïer. Peut-être ne re- „ gardez vous cette Retraite, que com- „ me un Exil affreux: raſſûrez-vous ce- „ pendant, & croïez, que les Plaiſirs ne „ ſont pas bannis de ce Séjour. Je ne „ mettrai d'abord auprès de vous, que „ des Perſonnes dont la Compagnie puiſ- „ ſe vous plaire infiniment, & pour com- „ mencer à tenir ma Parole, je veux, „ que vous faſſiez connoiſſance avec Mon- „ ſieur nôtre Directeur. C'eſt un Hom- „ me d'un vrai Mérite, & vos petits „ Chagrins ſeroient bien opiniâtres, s'ils „ pouvoient tenir contre les amuſantes „ Saillies de ſon Eſprit enjoué. „

C'étoit en m'accompagnant jusques à ma Chambre, que Madame l'Abbeſſe me tenoit ces conſolants Diſcours. N'y avoit-il pas bien-là aſſûrément de quoi me tranquiliſer? Les Entretiens, que

j'avois avec un Amant aimable, devoient être remplacés par ceux d'un Moine crasseux. C'est sur l'Idée, que j'ai prise de celui-ci, que j'ai réglé celle, que je pouvois avoir de tous ceux de son Etat; & je me suis couvaincuë dans la suite, que cette Régle de Jugement n'étoit certainement point fausse.

On me laissa la Liberté de me renfermer seule chez moi, & c'étoit-là l'unique Consolation, que ma Douleur demandoit. J'avois même tant de choses à me dire à moi-même, que peut-être aurois-je souhaité, que CHRISTINE eut voulu me laisser livrée à toutes les Pensées, qui devoient m'occuper. Mais, son Zéle extrême pour moi lui faisoit trop partager mes Chagrins pour ne pas chercher à m'en distraire. Ainsi, je ne fus pas plutôt rentrée, que, sans faire attention, que ma Douleur ne me permettoit guéres de l'entendre, elle commença à m'addresser la Parole, & voulut me faire part des Découvertes, qu'elle avoit faites. „ Je vous en avois bien averti, *me dit-* „ *elle*, qu'une None est un Animal bien „ secret. On avoit défendu à toutes de „ vous faire connoître, que l'on ne vous „ avoit conduit ici, que pour favoriser „ les Desseins, que le Marquis a sur

vôtre

„ vôtre Cœur, & aucune, qui n'ait dé-
„ jà pris ſoin de m'en inſtruire, & tou-
„ tes, s'il vous plait, ſous la même
„ Condition, qui eſt, que je leur gar-
„ derois le Secret. Non, ma chere
„ CHRISTINE, *lui répondis-je*, cette
„ Nouvelle n'a rien, qui me ſurprenne;
„ car, ſans beaucoup de Pénétration,
„ j'ai pû aiſément juger, que les Vûës
„ de mon Grand-Pere n'avoient point
„ d'autre But. Mais, quel Fruit en ti-
„ rera-t-il? Qu'il ſoit aſſûré, que les
„ Efforts, qu'il fait pour m'engager au
„ Marquis, ne ſerviront qu'à m'attacher
„ toûjours plus au cher Comte. Ho!
„ de cela, *me répondit* CHRISTINE,
„ je n'en doute point du tout. Je con-
„ nois vôtre petit Cœur, & ce n'eſt pas
„ dès aujourd'hui, que je ſais la Con-
„ ſtance dont il ſe pique.„

„ Mais, raiſonnons un peu. Ce cher
„ Comte, vous ne voulez pas ſans dou-
„ te être toûjours privée du Plaiſir de
„ le voir, & l'on ne paroît guéres diſpo-
„ ſé ici à ſouffrir ſes Viſites. Mais,
„ pour Monſieur le Marquis, ha! c'eſt
„ une autre choſe; il ſera toûjours le
„ bien-venu. L'on vient même de me
„ dire, que dès demain il doit commen-
„ cer à venir ici vous faire ſa Cour,

„ Et demain, *répondis je*, je saurai ses „ Intentions, & il ne doutera plus des „ miennes. Peut-être pourra-t-il bien „ arriver, que la Façon, dont je recevrai sa prémiere Visite, l'engagera à „ m'en épargner une seconde. Hé! de „ grace, ma belle Maîtresse, *me répondit* CHRISTINE, n'allons pas si vîte; „ les choses ne sont rien moins, que „ désespérées. Laissez faire au Tems „ & à mes Soins, & comptez, que l'on „ ne tirera pas de nous aussi bon Marché, que l'on se l'imagine. „

Nous en étions-là, lorsqu'une jeune Religieuse, qui étoit celle dont la Physionomie m'avoit le plus charmé, vint me demander, si je voulois, que l'on m'apportât à manger dans ma Chambre, ou si je voulois descendre au Refectoire.

Je ne sais par quel Noeud secret je me sentis d'abord liée aux Intérêts de l'aimable CECILE, (c'est le Nom de cette jeune None;) mais sa Vûë avoit déjà fait dans mon Cœur les plus vives Impressions, & je ne pus lui cacher, combien elle commençoit à m'être chere. Je la priai de s'asseoir un Moment, & elle le fit en me répondant par le Compliment le plus gracieux. Elle en usa d'abord avec moi d'une Façon si aimable

& ſi engageante, & me parla avec un Air ſi franc & ſi ouvert, que je ne pus lui refuſer toute ma Confiance.

Comme elle me parût ſurpriſe des Soupirs, qui m'échapoient quelque fois malgré moi, & qu'elle n'oublioit rien pour me conſoler par l'Eſperance d'un Avenir plus heureux. „ Ah! *lui dis-je*, „ ma chere Sœur, ſi, comme moi, „ vous aviez éprouvé les Peines & les „ Perils, où un tendre Engagement ex„ poſe, que vous conviendriez aiſement, „ qu'il n'eſt point de Sort plus infortu„ né, que le mien! Cette prémiere E„ preuve, où l'on met mon Amour, ne „ doit-elle pas m'en faire craindre de „ plus affreuſes, que peut-être l'on „ me prépare? Hé! vous croïez peut„ être, Mademoiſelle, *me répondit la* „ *charmante* CECILE, *en laiſſant écha*„ *per quelques Soupirs, qu'elle ne pût* „ *retenir*, que mon jeune Cœur ne ſa„ che pas encore combien il en coute „ de voir à chaque Inſtant ſon Amour „ menacé de mille nouveaux Dangers? „ Helas! *ajouta-t-elle*, condamnée „ à paſſer le reſte de mes Jours dans „ cette triſte Demeure, que ne puis„ je réüſſir à oublier les cruelles „ Epreuves, que j'ai faites de tout

„ ce, que l'Amour a de plus affreux!

La chere CECILE prononça ces dernieres Paroles avec les Marques d'une si vive Douleur, que je ne doutai point, que son Sort ne fut plus à plaindre encore, que le mien. La Part, que je prenois à ses Malheurs, fit, que je lui demandai avec instance, qu'elle voulut m'en faire le Récit; mais elle s'éxcusa, & sur le peu de Tems, qu'elle avoit à demeurer avec moi, & sur les Larmes qu'elle auroit à répandre, si elle étoit obligée de me raconter ses Disgraces, dont elle cherchoit depuis longtems à perdre le Souvenir. Je ne crûs pas devoir la presser davantage, & comme elle voulut s'en aller, je la laissai partir en lui donnant mille Marques de mon Amitié, & en la priant, qu'elle me fit souvent la Grace de me venir voir; ce qu'elle me promît volontiers. CHRISTINE demanda, que l'on m'apportât à manger dans ma Chambre, ainsi l'on me laissa seule avec elle.

„ Me permettez vous de vous repré-
„ senter, Mademoiselle, *me dit* CHRI-
„ STINE, *dès que l'aimable* CECILE *fut*
„ *sortie*, qu'un Défaut d'Expérience &
„ d'Usage du Monde vous empêche d'ê-
„ tre aussi défiante, que vous le devriez.
„ Peut-

„ Peut-être avez-vous fait une vérita-
„ ble Faute de vous être ainsi ouvert a-
„ vec une Personne, que vous ne connoiss-
„ sez pas. Car, je vois, que vous n'êtes
„ pas pour en demeurer-là. Sans doute,
„ que vous lui ferez une Confidence en-
„ tiere de tous les Secrets de vôtre Cœur,
„ & êtes-vous assûrée qu'elle n'en abusera
„ pas? Qui sait, si ce n'est pas-là une Con-
„ fidente adroite, que Madame l'Abbesse
„ aura mise dans ses Intérêts & dans ceux
„ de son Neveu? Nous sommes ici, si vous
„ ne le savez pas, dans un Païs ennemi,
„ où tout doit vous paroître suspect. Non,
„ non, CHRISTINE, *lui répondis-je*,
„ non, je ne saurois pousser la Défiance
„ si loin. Les Manieres & les Façons de
„ l'aimable CECILE ont un Air de Sin-
„ cérité & de Franchise trop marqué, pour
„ que j'ose la soupçonner, qu'elle ne
„ veuille se servir des petites Confiden-
„ ces, que je pourrai lui faire, que
„ pour me trahir. Je profiterai cepen-
„ dant, *ajoutai-je*, de vôtre Conseil, &
„ ce ne sera, qu'après qu'elle m'aura fait
„ part des Secrets de son Cœur, qu'elle
„ sera instruite des miens. Ouï, fort bien,
„ *reprit* CHRISTINE, mais ne devez-
„ vous pas craindre, que par de fausses
„ Confidences, que peut-être elle vous

„ fera, elle ne vous engage à lui en fai-
„ re de ſinceres ? Encore une fois, *a-
„ jouta-t-elle*, je vous le répéte, te-
„ nez vous ſur vos gardes & ne dites,
„ que ce qu'il vous ſera indifferent, que
„ tout le Monde ſache. Nous avons
„ bien des Meſures à prendre pour la
„ Réüſſite de vos Vœux, craignez, qu'el-
„ les n'échûent par le peu de Soin, que
„ vous auriez eu à les tenir ſecretes. „

Je promis à CHRISTINE de ne me régler que ſelon ſes Avis, & je dois reconnoître ici, que dans bien des Occaſions j'en ai reſenti l'Utilité. Je ne pus m'empêcher de lui parler de la Promeſſe, que Madame l'Abbeſſe m'avoit faite de me donner la Connoiſſance du Directeur du Couvent, & dont elle m'avoit fort vanté le Merite, auſſi bien, que l'Eſprit amuſant & enjoüé.

„ Ho! pour le coup, *me dit* CHRI-
„ STINE, je ne doute pas, que ce ne
„ ſoient-là autant de Machines diſpo-
„ ſées par Madame l'Abbeſſe, & tou-
„ tes prêtes à joüer. Sans doute qu'el-
„ le auroit Mauvaiſe-Grace, ſi elle vous
„ preſſoit ſur les Sentimens, qu'elle vou-
„ droit, que vous priſſiez pour Mon-
„ ſieur le Marquis; & ce ſera ſans dou-
„ te Monſieur le Directeur, qui ſera

„ char-

„ chargé de ce Soin, & croïez, que „ l'Affaire ne pouvoit tomber dans de „ meilleures Mains. Car, qui dit Moi-„ ne, dit un Intriguant rusé & dange-„ reux, à qui les subtiles Resources ne „ manquent jamais pour arriver à ses „ Fins. Peut-être ne me seroit-il pas „ bien difficile de vous apporter bien des „ Exemples, qui vous prouveroient com-„ bien l'on doit s'en défier. Mais, don-„ nez-leur seulement quelque Accés „ auprès de vous, & vous ne tarderez „ pas d'en faire, peut-être à vos Dé-„ pens, la triste Expérience. „

C'est-là un Essai, que j'aurois bien voulu ne pas faire, & que je ne fis cependant, que trop tôt. Que de Fourberies, de Trahisons, de Noirceurs affreuses, & de Déréglemens honteux, cachés ordinairement sous un Froc!

La chere CECILE cependant, suivie de deux Sœurs Converses, nous avoit fait apporter à souper, & avoit obtenu de Madame l'Abbesse la Permission de nous faire compagnie pendant le Repas.

„ Je ne sais, Mademoiselle, *me dit-„ elle en entrant*, si vous aurez assés de „ Bonté pour me pardonner la petite „ Importunité, que je vais peut-être „ vous causer: mais elle finira, dès que „ j'aurai

„ j'aurai pû m'appercevoir, que maCom„ pagnie commencera à vous ennuïer. „ Hé bien! ma chere, *lui répondis-je*, „ si vous dites vrai, vous voilà condam„ née à ne me quitter jamais. Ah! mon „ Dieu, *me répondit-elle*, que je souf„ crirois bien volontiers à une si douce „ Condamnation; car, Mademoiselle, „ *ajouta-t-elle*, excuserez-vous la Liberté „ de l'Aveu, que j'ai à vous faire?

„ Vous savez qu'en Amitié, comme „ en Amour, il y a des Sympathies, „ dont les Effets sont bien prompts. A „ peine ai-je encore l'Honneur de vous „ connoître, & mon Cœur se trouve „ uni à vous par les Liens de la Ten„ dresse la plus vive & la plus sincere. „ Vous l'approuverez, si vous voulez, „ Mademoiselle, cette Amitié, qui „ m'unit à vous, & vous me trouverez „ toûjours disposée à vous en donner „ les Preuves les plus marquées. Cro„ ïez, charmante CECILE, *lui répon„ dis-je*, que vôtre Cœur ne s'est po„ int addressé à une ingrate, & que „ cette secrete Sympathie, dont vous „ me parlez, n'a pas opéré dans mon „ Ame des Effets moins vifs & moins „ prompts, que dans la vôtre; &, pour „ commencer à vous le faire connoître,

„ je

„ je veux, que nous nous engagions à „ nous faire une Confidence mutuelle „ des Secrets de nos Cœurs. Je vois „ bien, Mademoiselle, *me répondit l'aimable* CECILE, que vous voulez, „ qu'il m'en coute le triste Recit de „ mes Avantures. Ce seront bien des „ Larmes, que j'aurai à répandre, mais „ elles seront adoucies par le Plaisir, „ que j'aurai de voir, que vôtre bon „ Cœur vous engagera peut-être à y „ prendre quelque part. Ce n'est pas „ à present, *ajouta-t-elle*, que je puis „ entamer ce Récit. Nôtre Liberté gê- „ née ne nous permet pas toûjours de „ disposer du Tems à nôtre Gré; mais „ demain, si je puis, je me ménage- „ rai quelques Heures de Loisir, & j'en „ profiterai, pour satisfaire l'Envie, que „ vous avez de savoir les Evénemens d'u- „ ne Vie, passée dans bien des Disgra- „ ces & des Allarmes „

Je remerciai la chere CECILE de sa Complaisance, & je lui promis, qu'à mon Tour je ne lui cacherois aucune des Avantures de la mienne. Je la priai ensuite de me mettre un peu au fait du Caractere de Madame l'Abbesse, que j'avois à connoître pour m'arranger sur les Ménagemens, que je devois prendre avec elle.

„ Vous

„ Vous me demandez là, *me répendit* CICILE, un Portrait, qui ne vous
„ donnera pas des Idées fort avantageu-
„ ses de celle, que vous voulez, que
„ je vous depeigne ; mais, un Mois d'Ha-
„ bitude avec elle vous fera convenir, que
„ le Portrait, que je vais vous tracer, est
„ fait d'après Nature „

„ Madame l'Abbesse paroît n'avoir
„ rien, que de franc & de sincere dans
„ ses Façons, & rien cependant de plus
„ dissimulé que son Esprit. Aussi n'est-ce
„ jamais, que par des Détours & des Ru-
„ ses indignes, qu'elle arive à ses Fins.
„ Implacable dans son Resentiment, elle
„ sacrifie tout à sa Vengeance, & sa Ven-
„ geance est d'autant moins inévitable,
„ qu'elle a plus d'Adresse à cacher sa Hai-
„ ne sous les Dehors trompeurs de l'A-
„ mitié. Mais, ce n'est-là encore qu'u-
„ ne Partie de ses Défauts. A des Ma-
„ nieres fieres & hautaines elle joint en-
„ core une Bizarerie d'Humeur, qui la
„ rend insuportable. Il y a cependant
„ une chose, qui est toûjours de son
„ Goût. Ce sont les Louanges. Elle souf-
„ fre avec plaisir, que l'on encense jus-
„ qu'à ses Caprices ; mais, c'est en par-
„ ticulier sur ses Charmes surannées,
„ qu'elle se plait à être louée. Rien
„ cer-

„ certainement de moins avenant, que
„ ſa Figure, & elle ſe croit cependant
„ toute pétrie de Graces, & ces Graces
„ imaginaires l'occupent ſi fort, que la
„ Moitié de la Journée eſt emploïée à
„ les rélever par le Secours de l'Art:
„ &, pour donner le dernier Coup de
„ Pinceau à mon Tableau, j'ajouterai,
„ que Madame l'Abbeſſe eſt d'une Ja-
„ louſie ſi étrange, que ſa Haine eſt
„ toûjours le Partage de celles, qui o-
„ ſeroient lui diſputer le Prix de la
„ Beauté. Car, la bonne Dame, quoi-
„ qu'agée de plus de quarante Ans, ſe
„ fait une Etude ſérieuſe de plaire, &
„ c'eſt en quoi elle ſe flatte de réüſſir
„ mieux, que perſonne „

„ Voilà, Mademoiſelle, *me dit* CE-
„ CILE, Madame l'Abbeſſe renduë Trait
„ pour Trait. On ne peut pas dire, *lui*
„ *répondis-je*, que ce Portrait ait rien
„ de flatteur. Non, *me dit-elle*, mais
„ vous même, Mademoiſelle, vous a-
„ voüerez dans peu, qu'il eſt très-reſ-
„ ſemblant à l'Original. Je vous plains en
„ vérité, charmante CECILE, *lui dis-je*,
„ d'avoir à plier ſous les Ordres d'une Su-
„ périeure ſi odieuſe; car, je ne doute pas,
„ qu'elle ne vous fourniſſe bien des Occa-
„ ſions d'éxercer vôtre Patience. „

CE-

CECILE alloit me repondre, lorsque Madame l'Abbesse, qui venoit me souhaiter une heureuse Nuit, entra dans ma Chambre, accompagnée de quelques Religieuses, ses Confidentes. Qu'elle fut nôtre Surprise, lorsqu'elle s'offrit à nos Yeux! CECILE ne pût cacher son Trouble. Quelle Fraïeur en effet ne devoit-elle pas avoir, que l'on n'eut ecouté ce qu'elle venoit de nous dire! Et elle ne se rassûra, que lorsque Madame l'Abbesse lui témoigna, qu'elle étoit charmée de l'Empressement, qu'elle avoit eu à nous faire compagnie, & elle invita celles, qui l'accompagnoient à en faire de même. Le Compliment, qu'elle me fit, fut heureusement assés court; car, j'avouë que tout Entretien un peu long de sa façon m'auroit cruellement fatiguée. Malgré l'Envie, qué j'aurois, „ *me dit-elle*, de passer une Heure ou „ deux avec vous, je vois, que le Be- „ soin, que vous avez de Repos, veut, „ que je renonce aujourd'hui à ce Plai- „ sir: mais, j'espére, que vous voudrez „ bien ne pas me refuser demain une „ Partie de la Journée, & nous la pas- „ serons, *ajouta-t-elle*, avec le Mar- „ quis. Quoi! Madame, *lui répon-* „ *dis-je*, demain encore Monsieur le

„ Mar-

„ Marquis? Je ne mérite point assûrement, qu'il ménage si peu ses Pas. „ Ce Mot *encore*, dit avec un Air de Surprise & d'un Ton un peu trop vif, marquoit assés, que c'étoit-là une Visite dont bien volontiers je le tenois quitte. Mais, ou Madame l'Abbesse ne m'entendit pas, ou elle feignit de ne pas m'entendre. „ Ah! croïez, Mademoiselle, *me dit-elle*, que, pour rendre le Marquis „ heureux, il suffiroit, que ses Visites „ vous fissent autant de Plaisir, qu'il en „ a à vous les faire. Mais, j'espére, *ajouta-t-elle*, que bien-tôt vous rendrez „ plus de justice à la Tendresse & à „ l'Ardeur de ses Sentimens. J'ai crû, „ Madame, *lui répondis-je*, que c'étoit „ assés d'y répondre par la plus parfaite Estime, & je ne pense pas, qu'il y „ ait personne, qui puisse refuser la sienne toute entiere à Monsieur le Marquis. La vôtre seule, *me répondit Madame l'Abbesse*, lui suffiroit; mais, il „ la faudroit mêlée d'un peu de Tendresse. Et c'est-là, *répondis-je*, une „ Chose dont nôtre Cœur ne dispose „ pas toûjours selon le Mérite. Rien „ de plus frequent, que de convenir, „ qu'un Objet est aimable, sans que le „ Cœur sente du penchant à l'aimer. „

Je

Je me ſûs un Gré infini de cette ſincere Déclaration, que je venois de faire des Diſpoſitions de mon Ame. Il etoit bon, que Madame l'Abbeſſe commençât à connoître, que, conſtante dans mes Sentimens, rien ne pouvoit les ébranler. Ce que je venois de lui dire n'étoit guéres propre à flatter les Eſpérances, qu'elle avoit conçûës pour le Marquis; auſſi en parût-elle ſi déconcertée, qu'après m'avoir fait un fort ſot Compliment, & d'un Air très-embarraſſé, elle me fit la Grace de me quitter.

„ Ce n'eſt point-là en vérité, *me dit* „ CHRISTINE, *déſqu'elle fut ſortie*, „ déguiſer ce que l'on a ſur le Cœur; „ &, ſi vous ne tenez pas dans la ſuite „ un autre Langage à Madame l'Abbeſ- „ ſe, je ne croi, qu'elle ſe montre fort „ empreſſée à avoir de longs & fréquents „ Entretiens avec vous. Mais quoi? „ *répondis-je*, peut-être encore falloit- „ il me contraindre juſqu'à maſquer mes „ Sentimens? Et quel Intérêt auroit dû „ m'y engager? Les vôtres, Mademoi- „ ſelle, *répondit* CHRISTINE, & ceux „ de Monſieur le Comte. Aprés le beau „ Portrait, que l'on venoit de vous „ faire de Madame l'Abbeſſe, ne de- „ viez-vous la connoître aſſés, pour

„ voir ce que vous allez avoir à essuïer „ de son Ressentiment, & ce que vous „ devez craindre de sa Dissimulation? „ Et pour Monsieur le Comte, je vous „ en avertis, attendez-vous à ne le voir, „ que lorsque l'on vous croira parfai- „ tement détachée de lui. Hé quoi! „ *m'écriai-je*, l'on poufferoit la Cruau- „ té jusques-là contre moi? J'aurai à „ emprunter les froids Dehors de la plus „ injuste Indifférence, si je veux revoir „ l'Objet le plus aimable? Non, ma „ chere CHRISTINE, non, jamais mon „ Cœur, peu instruit dans l'Art de dis- „ simuler, ne pourra se faire une si cru- „ elle Violence. Ho! si cela est, *me ré-* „ *pondit* CHRISTINE, faites donc tout „ comme vous l'entendrez. Je vous ai „ dit, *ajouta-t-elle*, que la Feinte est „ presqu'ici vôtre unique Résource, & „ vous ne voulez pas l'emploïer. Ma „ Foi, je m'en lave les Mains. Mais, „ peut-être que la Nuit vous donne- „ ra Conseil. Il est Tems de vous cou- „ cher: aussi bien le Repos vous vaudra „ mieux, que ce que je pourrois vous „ dire, & que vous ne voulez pas en- „ tendre. „

La mauvaise Humeur de CHRISTINE ne me fit point changer d'Avis. Je demeurai

meurai déterminée à ne point vouloir acheter par une honteuse Dissimulation & par de lâches Complaisances le Plaisir de revoir le Comte ; & ce fut dans cette Resolution, que je me couchai.

L'on peut asses s'imaginer, que je ne passai pas une Nuit fort tranquille. Le Jour suivant devoit me faire voir des Evénemens trop intéressants, pour ne pas les attendre avec une Impatience, qui m'empêchât de goûter les Douceurs du Sommeil. Je ne me levai cependant, que très tard, peut-être même aurois-je encore été plus paresseuse, si la chere CECILE ne fut venu m'avertir, que depuis plus de deux Heures j'étois attenduë au Parloir. J'avouë, que ce ne fut pas-là une Raison pour m'engager à me hâter davantage ; car, je ne doutois pas, que ce ne fut le Marquis dont on m'annonçoit la Visite, & je voulois, que par ma Lenteur à descendre il jugat du peu d'Empressement, que j'avois de le voir. Ainsi ce fut tout à l'aise, que je me fis habiller. Je passai ensuite à ma Toilette, où je demeurai plus de Tems, qu'il n'en falloit pour éxercer toute Patience, moins éprouvée, que celle du Marquis.

Me voilà donc enfin, après deux Heures d'une Lenteur affectée, renduë au Par-

Parloir. Je m'attendois aux Reproches, que je meritois, & que j'étois bien aise de mériter; mais, le respectueux Marquis ne songea, qu'a me faire des Excuses sur les Importunités, qu'il craignoit de me causer.

„ Ne me voudrez-vous pas mal, „ *me dit-il en m'abordant*, de ce que „ sans doute, par une Visite importu- „ ne, je me suis exposé à troubler vô- „ tre Repos? Peut-être aurois-je dû „ choisir une Heure moins incommo- „ de, & c'est ce que je ferai dans la „ suite. J'espére, *ajouta-t-il*, Ma- „ demoiselle, que vous ne refuserez pas „ de m'accorder chaque jour quelques „ Momens de l'Après-dinée, où vous „ me laisserez jouïr de l'Honneur de vô- „ tre Entretien? „

J'avoue, que ces Mots: *chaque jour*, commencérent à me mettre de mauvaise Humeur, parc qu'ils m'apprenoient, comme je l'avois déjà conjecturé, que je n'avois été mise dans le Couvent, que pour que le Marquis eut seul la Facilité de me continuer ses Visites, sans que le Comte eut la même Liberté, ce qui ne pouvoint, que m'irriter infiniment. Voici donc la Réponse, que je lui fis.

„ C'eſt-là, Monſieur, me deman-
„ der peut-être plus, que vous ne vou-
„ driez obtenir, Vous ſavez, qu'il n'eſt
„ rien dont on ne prenne du Dégoût.
„ Outre que je craindrois, que des Vi-
„ ſites ſi multipliées ne vous fatiguaſ-
„ ſent, peut-être bientôt, pour être
„ trop frequentes, commenceroient-el-
„ les, & pour vous, & pour moi, à n'a-
„ voir plus le même Attrait. Non, non,
„ Mademoiſelle, *me répondit le Mar-*
„ *quis*, ce n'eſt point-là ce que vous
„ penſez. Vous ſavez trop, qu'occupé
„ de vous ſeule, il ne peut y avoir de
„ Plaiſir pour moi, que celui de vous voir.
„ Mais, avouëz, que c'eſt-là un Plaſir,
„ qu'il vous couteroit trop à m'accorder.
„ Dites-moi, que peut-être ſuis-je dé-
„ ja pour vous un Objet odieux, dont
„ vout ne ſupportez plus la Vüë, qu'avec
„ une Répugnance extréme. C'eſt-là,
„ Monſieur, *lui répondis-je*, connoître
„ bien peu la Juſtice, que je rends à vô-
„ tre Mérite, & le Souvenir, que je con-
„ ſerve de vos Bontés. Non, Monſieur,
„ *ajoutai-je*, vos Viſites n'auroient ja-
„ mais pû me déplaire, mais une rai-
„ ſon me fait ſouhaiter, que vous les
„ rendiez moins fréquentes. Cette Rai-
„ ſon,

„ ſon, ſouffriez-vous, que je vous la „ diſe ſans Déguiſement? Ah! Made- „ moiſelle, *me répondit le Marquis*, c'eſt „ une Grace, que vous me ferez de „ vouloir bien m'ouvrir vôtre Ame toute „ entiere. Non, *repris-je*, je ne vous „ cacherai rien. „

„ Vous ſavez le tendre Amour, qui „ nous unit depuis longtems le Comte „ & moi, & que c'eſt moins, comme „ un Amant, que comme un Epoux „ futur, dont la Foi m'eſt engagée, que „ je dois le regarder. Ce ſont, comme „ vous ne l'ignorez pas, nos Parens eux- „ mêmes, qui, des nôtre Berceau, ont „ formé pour nous ces Liens indiſſolu- „ bles, que rien ne pourra jamais rom- „ pre; & ces Liens cependant on veut „ par la Violence, que l'on fait à mon „ Amour, me forcer à les changer „ contre d'autrés Chaines. Car, *ajoutai-* „ *je*, ai-je pû ne pas voir, que c'eſt „ pour favoriſer vos Deſſeins, & tra- „ verſer ceux du Comte, que j'ai été „ ici conduite? Mais, que l'on con- „ noiſſoit bien peu la Conſtance de „ mon Amour, ſi l'on a pu croire, „ que l'Abſence d'un Amant fut capa- „ ble de l'ébranler!

„ Je ne desavouërai pas, que cette
„ Absence est pour moi l'Epreuve la plus
„ cruelle; mais, à qui dois-je m'en
„ prendre? A moi peut-être, Made-
„ moiselle, *reprit le Marquis.* Ouï,
„ Monsieur, *lui répondis-je*, à vous,
„ & à vous seul. Car, pourquoi vous
„ le deguiser? O Ciel! *s'écria-t-il*,
„ quelle étrange Injustice! Oser me
„ soupçonner! Non, non, Monsieur,
„ *lui répondis-je*, ce ne sont point-là
„ de frivoles Soupçons, ce sont des
„ Faits, qui ne sont que trop evidents,
„ & peut-être ne s'accordent-ils gué-
„ res avec cétte Droiture, éloignée de
„ tout Détour, dont vous auriez dû
„ ne pas vous écarter. Car enfin,
„ *ajoutai-je*, oseriez-vous me soutenir,
„ que c'est peut-être sans dessein, que
„ l'on ma conduite dans cet Entroit, où
„ le Voisinage de vôtre Château, où
„ l'Appui d'une Tante, empressée à
„ faire valoir vos Intérêts, vous don-
„ nera la Facilité de me parler & de
„ me voir, dans cet Endroit enfin, où
„ tout me parlera en vôtre faveur, &
„ où l'on ne laissera auprès de moi,
„ que des Personnes zê'ées, où inté-
„ ressées à seconder vos Intentions? Ce
„ sont

„ ſont donc-là, Mademoiſelle, *me ré-*
„ *pondit le Marquis*, les ſolides Raiſons
„ ſur les quelles vous appuïez vos Soup-
„ çons? Mais, me permettriez-vous
„ de me juſtifier? Non, Monſieur, *lui*
„ *répondis-je*, ne l'entreprenez pas;
„ ce ſeroit-là prendre une Peine dont
„ vous ne tirerirez aſſûrement aucun
„ Fruit; mais, je vais vous offrir un
„ Moïen plus facile pour me convain-
„ cre de vôtre Innocence. Voïez, ſi
„ vous voulez vous en ſervir. O Dieux!
„ ſi je le veux! *me répondit-il*, hé!
„ pouvez-vous en douter? Ouï, Ma-
„ demoiſelle, je m'en ſervirai, dût-il
„ m'en couter tout mon Sang. Non,
„ Monſieur, *lui répondis-je*, il ne vous
„ en coutera pas tant. Mais, voici en
„ deux Mots ce, que j'éxige de vous,
„ ou ne me voïex plus, ou, ſi vous me
„ voïez, emploïez vôtre Crédit à obte-
„ nir, que le Comte ait la même Li-
„ berté. C'eſt-là l'unique Moïen, que
„ vous aïez de me perſuader, que ma
„ Retraite en ces Lieux n'eſt point l'Ou-
„ vrage de vôtre Jalouſie. „

C'étoit-là jetter le Marquis dans un Embarras, d'où je prevoïois, qu'il auroit peine à ſe tirer. L'Alternative, que

je lui propofois, ne pouvoit être plus fâcheufe. Il falloit cependant opter, & de quelque Côté, qu'il fit tomber fon Choix, il voïoit, qu'il auroit pareille Violence à fe faire. Renoncer au Plaifir de voir une Amante, qu'on adore, quelle Nécesfité plus cruelle pour un Amant bien paffionné ! Mais, pour joüir de ce Plaifir, être obligé de le procurer à un Rival chéri, autre Extrêmité encore plus affreufe ! Ainfi, je ne fus aucunément furprife de la Lenteur du Marquis à fe décider fur des Points fi embarraffants. Il me dit bien, que fon Crédit ne s'étendoit pas jufqu'à pouvoir faire changer les Arrangemens, que mon Grand-Pere avoit peut-être pris avec Madame l'Abbeffe; qu'il n'oublieroit rien cependant pour l'engager à accorder au Comte ce que je fouhaitois; mais, qu'il ne pouvoit fe flatter d'être affés heureux pour réüffir. Il ajouta, qu'inftruit, comme il étoit depuis longtems, du Caractere infléxible de fa Parente, il n'ofoit fe prometre de la faire changer aifément de Sentiment, & que, fi elle avoit promife à mon Grand-Pere d'oter au Comte la Liberté de me voir, elle ne feroit, que trop éxacte à tenir fa Parole. „Et

„ moi,

„ moi, Monsieur, *répondis-je au Mar-*
„ *quis, ennuïée des inutiles Raisons, qu'il*
„ *m'apportoit,* je me dispose à faire voir
„ dans peu à Madame l'Abbesse, que
„ je ne serai pas moins éxacte à tenir
„ la mienne. Voilà sur quoi vous pou-
„ vez hardiment la prévenir. „

Le Marquis voulut encore continuer l'Entretien; mais je le quittai, même assés brusquement, & je me retirai dans ma Chambre, où je trouvai CHRISTINE, à qui je fis un Récit de tout ce qui venoit de se passer.

Après m'être ainsi soulagée d'un Fardeau, qui me pésoit depuis longtems sur le Cœur, je me trouvai dans une Tranquilité d'Esprit charmante. Mes Irrésolutions étoient enfin fixées. Ce que le Marquis venoit de me dire des Arrangemens pris par mon Grand-Pere avec Madame l'Abbesse avoit achevé de me déterminer sur le Parti, que j'avois à prendre, & je ne m'occupai plus avec CHRISTINE, que des Moïens, que nous pourrions emploïer, pour donner au Comte de mes Nouvelles, & pour nous procurer le doux Plaisir de nous revoir. Mais, il y avoit dans tout cela bien des Difficultés

à surmonter, & peut-être n'aurions-nous pas réüssi à les vaincre, sans le Secours de la chere CECILE; ainsi qu'on le verra dans la Partie de ces *Mémoires.*

Fin de la troisieme Partie.

ME-

MEMOIRES
DE LA
MARQUISE
DE COURTANVILLE.

QUATRIEME PARTIE.

JE voulus cependant, avant que d'écrire au cher Comte, être assûrée des Nouvelles, que j'aurois à lui marquer. Il falloit pour cela, que j'eusse quelque Eclaircissement avec Madame l'Abbesse, & que j'apprisse d'elle-même, si elle ne s'opposeroit pas aux Visites, que le Comte avoit à me faire. Quoique je peusse aisément conjecturer la Réponse, que j'en devois attendre, je crûs cependant, qu'un Entretien, que j'aurois

avec elle, me mettroit plus au fait de ses Intentions, & cet Entretien je ne tardai pas à l'avoir.

Il me fallut cependant attendre, que le Marquis, devant qui je ne voulois plus paroître, fut sorti du Parloir, où il s'entretenoit depuis plus de deux Heures avec sa Parente. Il la quitta enfin, &, aïant été avertie, que Madame l'Abbesse venoit de rentrer dans son Appartement, j'allai lui parler.

Peut être s'imagina-t-elle, qu'un Air sévére, accompagné de Regards, où il y entroit autant de Dépit, que de Colére, seroit capable de m'intimider; mais, sans me déconcerter de l'Accueil froid, & même incivil, qu'elle me fit, je commençai moi-même à lui parler avec une noble Hardiesse, à la quelle elle ne s'attendoit aucunément.

„ Je ne doute point, Madame, *lui*
„ *dis je en l'abordant*, que Monsieur
„ le Marquis ne vienne de vous faire
„ part de l'Entretien, que j'ai eu avec
„ lui. Ouï, Mademoiselle, *me répon-*
„ *dit d'un Ton fier & dédaigneux Mada-*
„ *me l'Abbesse*, & je suis bien aise de
„ vous apprendre, que je ne suis point
„ du tout satisfaite de l'Accueil, que
„ vous lui avez fait. Cela est en vérité,
„ Ma-

„ Madame, *lui répondis-je*, très mor„ tifiant pour moi; car, je sais assés, „ *ajoutai-je d'un Ton railleur, accom„ pagné d'un Souris malin*, de quelle „ Conséquence il est pour moi, de mé„ nager l'Honneur de vos Bonnes-Gra„ ces. Un peu plus, que vous ne croïez, „ *me dit, en élévant sa Voix, la courou„ cée Abbesse, qui souffroit impatiemment „ ce Ton railleur dont j'avois accompa„ gné ma Réponse*, & souvenez vous, que „ ce n'est qu'à la Considération de mon „ Neveu, que je vous pardonne ces pe„ tits Airs de Suffisance, qu'il vous arrive „ de prendre avec des Personnes à qui „ vous devez quelque Respect. Peut„ être saura-t-on vous apprendre dans „ peu, *ajouta-t-elle*, que vôtre Bon„ heur dépend des Efforts, que vous fe„ rez pour les contenter. Mais enfin, Ma„ dame, *lui répondis-je*, pour réüssir à „ vous plaire, me feriez vous la Grace de „ me dire, quels seront ces Efforts, qu'il „ me faudra faire? Dois-je montrer au„ tant d'Ardeur à recevoir les Visites, „ dont Monsieur le Marquis voudra „ bien m'honnorer, que d'Eloignement „ pour celles, que j'attends de la Ten„ dresse du cher Comte, à qui des Liens „ autorisés depuis longtems par l'A-

„ venu de mes Parens, doivent m'unir
„ bientôt? Ouï, Mademoiselle, *me re-*
„ *podit Madame l'Abbesse*, c'est-là pre-
„ cisement ce que l'on attend de vôtre
„ Obeïssance. De mon Obéïssance! *re-*
„ *pris-je avec un Air de Surprise, qui*
„ *marquoit, que c'étoit-là un Terme as-*
„ *sés nouveau pour moi, & auquel mes*
„ *Oreilles auroient peine de se faire.*
„ Ouï, Mademoiselle, de vôtre Obéissan-
„ ce, *me répondit-on.* Mais, cette Obéis-
„ sance me dira-t-on, Madame, *re-*
„ *pris-je*, à qui je la dois? Aux Or-
„ dres de Monsieur vôtre Grand-Pere,
„ *me repondit la fiere Abbesse, toûjours*
„ *plus irritée du Ton, tantôt ferme, &*
„ *tantôt dédaigneux, dont j'accompagnois*
„ *toutes mes Réponses.* C'est lui, si vous
„ ne le savez pas, dont je ne fais ici
„ qu'éxécuter les Ordres, qui m'a dé-
„ claré, qu'il ne prétendois pas que vous
„ eussiez aucune Liaison avec Monsieur
„ le Comte. Ce sont-là des Ordres,
„ qui me surprennent sans doute, *re-*
„ *pris-je*, & qui ne s'accordent gué-
„ res avec la Parole, que l'on ma don-
„ né, de ne me point gêner dans mon
„ Choix: & ces Ordres mêmes, *ajou-*
„ *tai-je*, me paroissent si êtonnants, que
„ j'oserois presque craindre Madame, que
vous

„ vous ne confondiez un peu vos Intentions avec celles de mon Grand-Pere. „

Ce fut alors, que Madame l'Abbeſſe ne ſût plus modérer les Tranſports de Couroux, dont elle étoit agitée. Elle s'échappa en Invectives, aux quelles je ne daigne pas repondre; & ce Silence mépriſant l'offenſa peut être plus vivement, que tout ce que j'aurois pû lui dire de plus piquant.

„ Hé bien! Mademoiſelle, *me dit-„ elle, lorſque ſa Colere fut un peu cal-„ mée*, je vous laiſſe la Maîtreſſe de „ croire tout ce qui vous plaira le plus. „ Ce ne feront pas, ſi vous voulez, les „ Ordres de Monſieur vôtre Grand-Pe-„ re, ce ſont les miens, que je vous an-„ nonce: mais, ils n'en feront pas pour „ cela moins éxactement ſuivis. Vous „ n'avez plus de Viſites de Monſieur le „ Comte à recevoir; voilà tout ce que „ j'avois à vous dire. Ni d'Importuni-„ tés à eſſuïrer de la part de Monſieur „ le Marquis, *repondis-je*, & voilà, Ma-„ dame, ce que j'étois bien aiſe de ne „ pas vous cacher; voilà ſur quoi, *ajou-„ tai-je*, nous réglerons mutuellement les „ Arrangemens, que nous avons à pren-„ dre. Allez Mademoiſelle, *me dit Ma-„ dame l'Abbeſſe, en me congédiant d'un*

„ *Air*

„ *Air brusque*, vous ne tarderez pas à
„ être instruite de ceux, que j'aurai
„ pris. „

Ho! pour le coup, me dis-je en moi-même, en me retirant dans ma Chambre, voilà mes Doutes parfaitement éclaircis. Il ne tiendra pas à Madame l'Abbesse, que je n'aïe fait au cher Comte d'éternels Adieux. Mais, ou tous mes Efforts & ceux de la fidelle CHRISTINE seront inutiles, ou demain nous aurons la Consolation de nous donner de nouvelles Assûrances d'une inviolable Constance. C'est en m'occupant de ces différentes Pensées, que je rentrai dans mon Appartement.

Je fus assés heureuse pour y rencontrer l'aimable CECILE, qui, par la Part, qu'elle prenoit à mes Intérêts, vouloit savoir, quel avoit été le Succès de la Visite, que je venois de faire à Madame l'Abbesse. Je lui avois parlé avec une Vivacité bien opposée à la Douceur de mon Caractere, & j'en étois encore assés émuë, pour que l'on pût s'en appercevoir aisément. Mais, l'on pouvoit ignorer la Cause de ce Trouble, dont je paroissois encore un peu agitée, & j'étois bien aise de n'en pas faire un Mistere.

„ Ah!

„ Ah! charmante Cecile, *dis je* „ *en rentrant*, que je vous trouve ici „ bien à propos, pour vous raconter „ la petite Scène, qui vient de ſe paſſer „ entre Madame l'Abbeſſe & moi! Peut- „ être, *ajoutai-je*, vous en paſois-je „ encore un peu émûë, mais, croïez „ que vôtre bonne Supérieure a tout „ Sujet de l'être bien plus que moi. Ne „ s'eſt-elle pas aviſée de vouloir d'abord „ le prendre avec moi ſur le haut Ton? „ Et vous vous êtes bien gardé de le „ ſouffrir? *me dit* Christine. Ho! „ pour cela, non, *lui répondis-je*. Mais, „ vos Affaires, *reprit-elle*, eſpérez-vous, „ qu'elles en iront mieux? Du moins, „ ſi je n'ai rien gagné, *répondis-je*, je „ ſuis bien aſſûrée de n'avoir rien „ perdu.

„ Les Ordres, m'a t-on dit, étoient „ déjà donnés, qui m'ôtoient tout Eſpoir „ de revoir le cher Comte, & j'ai ré- „ pondu, que ſans avoir d'Ordres, ni à „ donner, ni à ſuivre, j'étois bien aſſû- „ rée, que l'on ne me forceroit point à „ eſſuïer les Importunités du Marquis. „ On ne peut rien de mieux, *réprit la* „ *chere* Cecile, & je vous ſais un „ Gré infini, *me dit-elle*, de vôtre Fer- „ meté. Il y a des Perſonnes, dont on

„ ne

„ ne vient guéres à bout, qu'en abbaiſ-
„ ſant un peu leur Fierté, & nôtre che-
„ re Abbeſſe (ſoit dit entre nous) eſt
„ aſſés de Caractere.„

„ Mais, ma chere Amie, *ajouta la*
„ *charmante* CECILE, voïons quelles
„ Réſolutions prendrez vous? Car, vous
„ ne voulez pas, ſans doute, que le
„ cher Comte ſoit privé du Plaiſir de
„ vous voir? Mais, comment lui mé-
„ nager quelque Entrevûë avec vous?
„ Ah! c'eſt-là juſtement, *lui répon-*
„ *dis-je*, le point qui m'inquiete le
„ plus; car, comment eſpérer quelque
„ Viſite ſecrete de l'aimable Comte, ſi
„ je ſuis même embarraſſée de la Voie,
„ que j'ai à emploïer pour lui faire
„ tenir de mes Nouvelles? De ſorte,
„ *me répondit la chere* CECILE, que ce
„ ſeroit vous obliger ſenſiblement, que
„ de vous tirer de cet Embarras? Hé
„ bien! *ajouta-t-elle*, ce ſera moi, qui
„ commencera à vous donner cette pre-
„ miere Marque de mon Zéle. Vous, ma
„ chere Amie! *lui répondis-je en me*
„ *jettant à ſon Col, & en lui faiſant les*
„ *plus vives Carreſſes.* Ouï, moi, *me*
„ *répondit-elle*, & la choſe eſt ſi facile,
„ qu'elle ne peut manquer de réüſſir.„

„ Un des Fermiers de mon Pere,

„ *ajou-*

„ *ajouta-t-elle*, ne demeure pas loin
„ d'ici; je vais le faire avertir, qu'il vi-
„ enne inceſſamment me parler. Vous
„ me donnerez une Lettre, & il l'a
„ portera à Monſieur le Comte, qui
„ pourra, en attendant la Nuit, de-
„ meurer caché chés ce Fermier, & ve-
„ nir enſuite vous parler dans vôtre Ap-
„ partement, ſi vous voulez bien le lui
„ permettre. Comment donc, *répondis-
„ je avec Etonnement*, qui, le Comte,
„ lui, il pourroit..... Ouï, Made-
„ moiſelle, *me répondit la zêlée* CECI-
„ LE, *en ne me laiſſant pas le Tems
„ d'achever*, ouï, dès demain, ſi vous le
„ voulez, moi-même je m'engage à vous
„ l'emmener ici; &, pour ne vous laiſ-
„ ſer aucun Doute, que je ne tienne
„ ma Promeſſe, je vous dirai, qu'il y a
„ dans cette Maiſon une porte dérobée,
„ dont je Conſerve la Clef, & c'eſt par-
„ là, qu'il me ſera facile de faire en-
„ trer le Comte. Ah! trop aimable
„ CECILE, *lui répondis-je en l'embraſ-
„ ſant tendrement*, que d'Obligations ne
„ vous aurai-je point, & qu'il me feroit
„ doux ſi vous me mettiez dans l'Occaſion
„ de vous donner des Marques de ma
„ vive Reconnoiſſance! Hé mon Dieu!
„ *me répondit cette généreuſe Amie*, laiſ-
„ ſez-

„ sez-là, s'il vous plait, ces vains Termes de Reconnoissance, & croïez, „ que je serai trop récompensée par le „ Plaisir, que j'aurai de vous rendre un „ si foible Service. Mais, *ajouta-t-elle*, „ les Momens vous sont chers ; ne „ songez, qu'à en profiter. Hâtez-vous „ d'écrire vôtre Lettre, & je me charge du Soin de la faire remettre à „ Monsieur le Comte. „

On me faisoit espérer, que j'aurois le ravissant Plaisir de lui parler & de le voir ; ainsi, ma Lettre fut bientôt écrite, parce que je n'avois, qu'à lui marquer de suivre celui, qui la lui remettroit, & d'attendre mes Ordres dans le même Endroit où il seroit conduit.

Tout fut heureusement éxécuté. La chere C E I L E se chargea de ma Letre, le Fermier la remit à son Addresse, & avec quelle Ardeur le passionné Comte ne vola-t-il pas au Rendez-vous, que ma Tendresse lui assignoit !

Que les Instans, que l'on passe dans l'Attente d'un Amant tendrement chéri s'ecoulent lentement ! Jusques au Moment heureux qui devoit offrir le mien à mes Yeux, mon Esprit ne fut occupé que des choses, que j'avois à lui dire, tandis que mon Cœur goûtoit par avance

avance le Plaisir, qu'il auroit de pouvoir exprimer les tendres Sentimens, dont il étoit rempli.

J'étois livrée toute entiere à ces douces Réveries, lorsque j'en fus distraite par une Religieuse, qui vint m'avertir, que j'étois attenduë avec Impatience au Parloir. „ Seroit-ce encore Monsieur le „ Marquis? *répondis-je à cette bonne „ Religieuse.* Ho! non, non, *me dit-„ elle*, ha! c'est bien vraiment une Per„ sonne d'un autre Mérite. Mais, cet„ te Personne, *répondis-je*, pourroit-on „ m'en dire le Nom? C'est nôtre Révé„ rend Pere, *me dit d'un Ton niais cet„ te bonne Agnès, dont l'Esprit ne me „ parût guères moins épais que la Figure.* „ Descendez vîte seulement, *ajouta-t-„ elle*, & vous me direz ensuite, si „ nous ne sommes pas bien heureuses „ d'avoir un si bon Pere. Il faut voir „ aussi comme il est aimé de nos jeunes „ Sœurs, & respecté de nos Meres. „

C'étoit-là assûrément une Visite, que j'étois bien resoluë de ne pas recevoir. J'avois même dit à la bonne Sœur, qui etoit venu me l'annoncer, qu'elle remerciât Monsieur leur Directeur de l'Honneur, qu'il vouloit me faire, mais que des Occupations, qui me retenoient

dans

dans ma Chambre, m'empêchoient d'en profiter.

On ne se rebuta pas de ce prémier Refus, & ce n'est pas-là aussi ordinairement de quoi un Moine paroisse s'embarrasser beaucoup. A-t il un Front fait pour rougir? On revint donc à la charge; & en partie entrainée par la Curiosité de voir un Homme, dont on m'avoit si fort vanté le Mérite, & vaincûë en partie par les Instances de CHRISTINE, qui me prioit de descendre, pour ne pas enflammer davantage contre moi le Couroux de Madame l'Abbesse, je me rendis au Parloir.

Je ne sais si ma Vûë eut quelque chose de bien frapant pour le bon Pere, mais je crûs lire dans ses Yeux un Etonnement d'Admiration, dont ma petite Vanité ne manqua pas de s'applaudir. Car, fut-on jamais fâché de paroître aimable? Cette Justice, que nous nous imaginons, que l'on rend à nos Charmes, flatte trop nôtre Amour-propre, pour que nous n'en fachions pas Gré à ceux, qui nous la rendent.

Dèsque ce Moine m'eut salué, il me dit, en ne détournant pas les Yeux de dessus moi: „ Je ne suis point surpris, „ Mademoiselle, du Bruit que vôtre

„ Beau-

„ Beauté commence à faire dans ce Cou-
„ vent. Vous méritez bien assûrément,
„ que des Rivaux se disputent avec Cha-
„ leur la Conquête de vôtre Cœur ; &
„ je ne croi pas, qu'il fut facile de me la
„ ravir, si j'étois assés heureux pour la
„ méritier. „

Un Début, si extraordinaire & si cavalier, me surprit, & je ne sûs guéres d'abord comment j'y devois répondre, tant étoit grand mon Etonnement, qui ne venoit sans doute, que de ce que j'ignorois, que parmi les Moines, comme dans tous les autres Etats, il y a des Petits-Maîtres achevés: & tel étoit celui, qui me parloit, comme il fut aisé de m'en appercevoir.

„ Mais, *ajouta-t il, voïant, que j'étois*
„ *surprise de façon à ne pouvoir lui ré-*
„ *pondre*, parlons d'autre chose. Ma-
„ dame l'Abbesse m'a dit ses Raisons ;
„ vous me dites les vôtres, & je tra-
„ vaillerai ensuite à vous remettre bien
„ ensemble ; car vous êtes trop aima-
„ ble, pour que je ne sois pas dispo-
„ sé à vous servir. „ Je vous suis obli-
„ gée, mon Révérend Pere, *lui dis-je*,
„ de cette Bonne-Volonté ; mais, pour
„ ne vous rien cacher, je vous dirai, qu'el-
„ le me paroît assés inutile. Inutile! *ré-*

péta-

„ *péta-t-il avec un Air étonné*; vous n'y „ pensez pas, Mademoiselle. Je le vois; „ vous ignorez sans doute, que j'ai toute la Confiance de Madame l'Abbesse, & que je puis vous servir, plus „ que vous ne croïez. Mais, en quoi, „ je vous prie, *lui répondis-je*, ces Services, que vous m'offrez, peuvent-ils „ m'être nécessaires? Hé mon Dieu! „ *reprit-il*, acceptez les toûjours, puisque je vous les présente, & vous en „ sentirez l'Utilité. Peut-être croïez-vous, *ajouta-t-il*, que je ne sois pas au „ fait des Dispositions de vôtre Cœur; faites-moi la Grace de m'entendre, & je vais „ vous convaincre du contraire. „

„ Vous aimez; rien de plus certain, „ & c'est assûrément à vôtre Age ce „ que vous avez de mieux à faire. „ Mais, on voudroit bien, que vous „ pussiez changer l'Objet de vôtre Amour, c'est à dire, que vous prissiez „ pour Monsieur le Marquis les Sentimens, que vous avez pour Monsieur „ le Comte. Dites-moi, je vous prie, „ Mademoiselle, y a-t-il rien en tout „ cela, que vous puissiez desavouër. „ Non, *lui répondis-je*; j'avouë, „ qu'on ne vous a point trompé. „ Laissez-moi donc achever, si vous „ le trouvez bon. Madame l'Ab-

„ besse,

„ beſſe, qui vient de me parler, me „ paroît être dans une épouvantable „ Colére contre vous, & l'unique Mo- „ ïen de l'appaiſer, ce ſeroit de donner „ quelque Eſpérance à Monſieur le Mar- „ quis, & c'eſt à quoi je m'étois enga- „ gé de vous éxhorter. Et c'eſt-là, mon „ Révérend Pere, *lui répondis-je*, une „ Commiſſion, dont vous pouviez fort „ bien vous diſpenſer de vous charger; „ &, ſi vous n'en avez point d'autres „ à faire, vous ne trouverez pas mau- „ vais, que je me retire. „ Hé! de grace, „ Mademoiſelle, *me dit ce Moine, qui* „ *voïoit, que je me diſpoſois à le quitter*, „ écoutez-moi encore, je vous prie, „ un Moment, & croïez que ce, que je „ vais vous dire ſera peut-être plus de „ vôtre Goût. Ne ſerez-vous pas con- „ tente, ſi je m'engage à vous ſervir, „ même contre Madame l'Abbeſſe? Ses „ Ordres ſont donnés, elle ne veut „ point abſolument, qu'il vous ſoit per- „ mis de revoir Monſieur le Comte. Hé „ bien! ce ſera moi, *ajouta-t-il*, qui „ m'engage volontiers à vous procurer „ le Plaiſir de pouvoir vous entretenir „ avec lui.

Je ne ſavois guéres, qu'elle Réponſe faire à des Offres, qui s'accordoient ſi

bien avec les Dispositions de mon Cœur. Les Visites de l'aimable Comte ne pouvoient être trop multiplées, & celles, que l'on me promettoit, ne derangeoient point celles, que j'espérois par le Secours de la chere CECILE. Mais, d'un autre Côte, je ne connoissois pas assés le Moine, qui me parloit, pour pouvoir compter sur ses Promesses. Je savois en général, que ce n'est pas sous un Froc, que logent ordinairement la Droiture & la Probité; ainsi je craignois, que, livré aux Intérêts de Madame l'Abbesse, ce Moine ne cherchât à me surpendre, & qu'il ne me tendit un Piége, où il vouloit me faire tomber. Je ne sais, s'il s'apperçut de ma Défiance; mais, comme il me vit incertaine sur ce que j'avois à lui répondre, il me dit:

„ Je vois, Mademoiselle, que vous êtes „ sans doute surprise, que n'aïant presque „ pàs l'Honneur de vous connoître, je „ montre cependant une Ardeur si promp- „ te & si vive à vous servir, & c'est-là une „ Ardeur, dont peut-être vous vous défi- „ ez. Mais, ne regardez, que comme l'Ef- „ fet des Impressions, que la Vûë de vos „ Charmes a fait sur mon Cœur. Sur vôtre „ Cœur, dites-vous! *lui répondis-je avec*

„ *Eton-*

„ *Etonnement*; voilà une petite Declara-
„ tion, qui ne laiſſe pas, que d'être bi-
„ en tendre. Ouï, Mademoiſelle, *me*
„ *dit il*, ſur mon Cœur, *en attachant*
„ *ſur moi des Regards, qui ne commen-*
„ *çoient déja, que trop à être enflammés,*
„ *& dans leſquels on pouvoit lire toute*
„ *la Brutalité de la Paſſion, dont un Moine*
„ *peut-être capable*, & ce Cœur, *ajou-*
„ *ta-t-il*, ſi vous n'en dédaignez pas
„ les Hommages, ſaura brûler pour
„ vous d'un Feu bien diſcret & bien vif.
„ Ce ſont, Mademoiſelle, *me dit-il*, les
„ Eclats, qui ſont le plus à craindre en
„ Amour, & c'eſt-là auſſi ce, que nous
„ évitons avec le plus de Soin. „

J'avoue, que j'eus beſoin de toute ma Modération, pour ne pas éclater, & ce ne fut qu'avec une Violence extrême, qu'au lieu de la Confuſion, dont je pouvois le couvrir, je me contentai de le prendre ſur un Ton railleur avec lui. Je voulus cependant finir cet Entretien, que je n'aurois pû continuer ſans augmenter la Pétulence de ce Moine inſolent. Ainſi, je me retirai en lui, diſant; C'en eſt trop, mon Révérend Pere, ſouffrez que je vous quitte; car vous êtes ſi dangereux, qu'il n'y a pas en vérité Seureté pour mon Cœur avec vous.

Peut-être fut-il assés bon, pour croïre, que c'étoit-là un Compliment gracieux, que je lui faisois; du moins m'en remercia t-il si sérieusement, qu'il me laissa juger, qu'il croïoit bien mériter quelque chose d'approchant de ce, que je venois de lui dire.

Je sortois du Parloir, lorsque je rencontrai CHRISTINE, qui venoit me chercher, & qui me dit, que j'étois attenduë dans ma Chambre par la chere CECILE, qui avoit les plus heureuses Nouvelles du Monde à m'apprendre. „ Et j'en ai moi, *répondis-je*, de très „ amusantes à vous dire. Ma chere A„ mie, *me dit l'aimable* CECILE, *en se* „ *jettant à mon Col dèsque je fus ren*„ *trée*, ah! que je suis charmée de ce, „ que nos petits Projets ont si bien réüssi. „ Tout a été éxécuté à merveille. Vous „ allez être enfin la Personne la plus heu„ reuse du Monde. Le cher Comte n'est „ pas loin d'ici. Tenez, lisez cette Lettre, „ elle vient de m'être renduë, mais lisez„ là à Voix haute, je vous prie, *me dit* „ CECILE; car je meurs d'Envie de sa„ voir, comment Monsieur le Comte é„ crit Tendresse. „

Je lûs donc ce Billet, qui étoit conçu en ces Termes:

Que

Que ne vous dois-je point, trop aimable GERTRUDE, *pour la ravissante Nouvelle, que vous venez de m'apprendre! Quoi! mes Yeux auront donc le doux Plaisir de vous revoir, & ce doux Plaisir, je le devrai tout entier à l'Ardeur de vôtre Amour, qui vous a fait surmonter les prémiers Obstacles, que l'on opposoit à nos Vœux. Ah! si vous connoissez tout l'Excès de mon Ardeur, jugez avec quelle vive Impatience j'attends ici le Moment heureux où je pourrai vous exprimer les tendres Sentimens de mon Cœur. Mais, ces Sentimens, si mon Cœur a peine à les contenir, comment ma foible Voix pourra-t-elle les exprimer? Ce seront donc mes Soupirs, mes Regards, & mes Larmes, qui supléeront à l'Impuissance de ma Voix; mais jamais pourront-ils vous dire tout ce que resent pour vous le Cœur du passionné* DE STINFORD.

„ Il faut en convenir, *me dit* CECI-„ LE, il n'y a que l'Amour seul, qui „ puisse écrire d'un Stile si tendre. Je „ ne m'y fierois cependant pas toûjours, „ *répondis-je*; car, ce Langage peut-être „ quelquefois trompeur; cependant je „ suis bien assûrée, que celui du Comte „ ne l'est point. Mais, aimable CECILE, „ *ajoutai-je*, peut-être serois-je vé-„ ritablement fâchée contre vous, si

„ vous m'aviez flatté d'une Espérance, „ qui ne dût pas être remplie. Etes-„ vous bien sûre du moins, que vous „ ne trouverez point d'Obstacles au „ Bonheur, que vous nous promettez? „ Mon Dieu, que vous êtes craintive, „ *me répondit-elle*; mais je vous le par-„ donne, car je sais, que c'est-là un „ Défaut assés ordinaire dans une Aman-„ te bien tendre. Plus un Bien, que „ nous attendons, nous est cher, & „ plus nous craignons d'en être privés. „ Mais rassurez-vous, & croïez, que „ je ne promets, que ce que je puis „ certainement tenir.

„ L'Heure du Rendez-vous est mar-„ quée, & on y sera éxact. A Minuit „ (c'est le Moment assigné) CHRISTI-„ NE & moi, je vous le promets, nous „ vous amenons le Comte ici: mais, à „ cette Condition, *ajouta-t-elle*, que „ longtems avant le Jour vous aurez „ soin de le renvoïer. C'est-là, ma che-„ re CECILE, *lui répondis-je*, une „ Précaution trop nécessaire, pour qu'il „ soit besoin de m'en avertir. Nécessaire, „ tant qu'il vous plaira, *reprit-elle*, mais „ on ne laisse pas cependant, que d'y „ manquer assés souvent; car, y a-t-il „ rien qui s'écoule plus rapidement, que

„ le

„ le Tems, que les Amants paſſent en-
„ ſemble. Vous le ſavez, combien de fois
„ ne leur arrive-t-il pas de confondre
„ les Heures avec les Momens. Hé
„ bien! *repris-je*, je vous donne ma
„ Parole, que cela ne m'arrivera point
„ avec le Comte: mais, *ajoutai-je*, j'ai
„ à vous faire rire.

„ Savez-vous, qu'il eſt ſurvenû au
„ Comte un ſecond Rival, dont il ne
„ ſe défie point, & un Rival vraïment
„ dangereux. Auſſi me voïez vous tou-
„ te fiere de cette brillante Conquête,
„ que mes Charmes viennent de faire.
„ Mais, je veux, ma chere CECILE,
„ que vous la deviniez. Voilà, *me ré-
„ pondit-elle*, ce que je ne puis certaine-
„ ment faire. Et voilà, *répondis-je*, ce
„ que vous pouvez aiſément. Ne cher-
„ chez pas cette Conquête hors du Cou-
„ vent; eſt-ce-là vous en dire aſſés?
„ Ho! j'y ſuis, *reprit* CECILE. Ne ſe-
„ roit-ce pas hazard l'effronté Moine,
„ qui nous dirige? Mais, gardez-vous
„ bien, ma chere, *ajouta-t-elle*, de
„ paroître ſenſible aux tendres Vœux,
„ qu'il vous addreſſe; car vous vous
„ feriez ici un Nombre de Rivales
„ dangereuſes, qui vous feroient aſ-
„ ſés mal paſſer vôtre Tems, & Ma-

„ dame l'Abbesse en particulier, qui se „ croit la Sultane favorite, ne manqueroit pas de vous accabler de toute sa „ Haine, s'il vous arrivoit de lui ravir „ un Cœur, qui lui est cher. C'est ce„ pendant contre elle même, *répondis-„ je*, que l'on a promis de me servir. „ Car, savez-vous, que vôtre passionné „ Directeur pousse la Tendresse dans „ toutes les Régles? Croiriez-vous, qu'il „ a appuïé ses Déclarations d'Offres de „ Services très engageantes, & si enga„ geantes, que je serois assés disposée à „ les accepter?

„ Ho! ceci commence à me surpren„ dre, *reprit* CECILE; achevez, je „ vous prie. Ces Offres si flatteuses, „ pourroit on les savoir? C'est sans „ doute, *répondis-je*, ce que vous n'au„ riez-jamais deviné. On me promet, „ que malgré les séveres Défenses de „ Madame l'Abbesse, je pourrai, aussi „ souvent, que je le souhaiterai, voir „ le cher Comte. Ce sont-là, j'en con„ viens, *me répondit* CECILE, des Pro„ messes bien séduisantes; mais je vous „ conseille cependant de ne les regarder, „ que comme les Ruses d'un Moine „ habile, qui, instruit de vôtre Foible, „ veut se servir de cette Connoissance

„ pour

„ pour pousser brusquement ses Affaires
„ auprès de vous.

„ Mais, peut-être ignorez-vous à
„ quoi tout ceci aboutira? C'est à regret, que je vous l'apprends; mais enfin, vous êtes intéressée à le savoir.
„ C'est ce que, quelque méprisable, que
„ soit cet Insolent, vous serez cependant
„ obligée de le ménager, si vous ne voulez pas vous voir exposée à la plus cruelle Persécution. „ Pouvois-je, hélas! deviner, que j'étois destinée à en faire dans peu la plus fatale Expérience!

Il me restoit encore une Heure avant le Souper. Je voulus descendre au Jardin, & je priai CECILE de venir s'y promener avec moi: mais, elle s'en excusa sur la Crainte, qu'elle avoit, *disoit-elle*, qu'une trop grande Affectation de suivre par tout mes Pas ne la rendit suspecte à Madame l'Abbesse. Elle me dit même, qu'elle ne pourroit me voir pendant tout le reste de la Journée, mais qu'un peu avant Minuit je fusse éxacte à lui envoïer CHRISTINE, dont le Secours lui étoit nécessaire pour éxécuter ce, qu'elle m'avoit promis.

Etoit-ce trop de tous les Sentimens de la plus vive Reconnoissance, pour me revancher de toutes les Obligations,

que j'avois au Zêle généreux de l'aimable CECILE! Pouvois-je ne pas voir les Perils, où son Attachement pour moi l'exposoit, & tout ce qu'elle avoit à redouter de l'implacable Couroux de l'inéxorable Abbesse, si elle avoit pû soupçonner, que c'étoit à ses Soins, que je devois le Plaisir, que j'aurois, de revoir l'aimable Comte! J'étois si vivement pénétrée de ces Sentimens de Gratitude, & de si forts Liens d'une Simpathie naturelle m'attachoient à la chere CECILE, que pendant tout le Tems, que dura nôtre Promenade avec CHRISTINE, je ne pus m'entretenir, que d'elle seule, & je remarquai avec plaisir, que CHRISTINE, loin de chercher, comme elle l'avoit fait auparavant, à me rendre suspect le Zêle desintéressé & généreux de l'aimable CECILE, en parloit elle-même avec autant d'Eloge, que moi.

„ Non, *me dit-elle*, jamais je n'ai vû „ tant de Qualités également charmantes „ & respectables réünies dans une même „ Personne! Quelle Droiture, quelle „ Sincérité, quelle Grandeur de Senti„ mens, quelles Maineres plus obligean„ tes & plus gracieuses, quelle Ardeur „ plus empressée de faire plaisir, dans „ tous les Services, que vous avez déja

„reçu

„ reçu de ſon Zêle ! Ne diroit-on pas, que „ ce n'eſt point vôtre Satisfaction, mais la „ ſienne ſeule, qu'elle cherche ? Là violà „ cependant, ma chere CHRISTINE, *lui* „ *répondis-je*, cette Perſonne, dont vous „ avez voulu, que je me défiaſſe, & dont „ je devois ſuſpecter l'Empreſſement, „ qu'elle temoignoit à m'obliger. Et je „ m'apperçois, Mademoiſelle, *me ré-* „ *pondit* CHRISTINE, que vous ne laiſ- „ ſez pas tomber l'Avantage, que vous „ pouvez avoir ſur les autres.

„ Hé bien ! pour vous ſatisfaire, faut- „ il vous avouër, que j'ai eu tort ? C'eſt- „ là un Aveu, que je fais en vérité „ avec plaiſir. Mais, vous-même, s'il „ vous plait, convenez, que ſi, au „ lieu de la généreuſe CECILE, vous „ vous fuſſiez addreſſée à une Fourbe „ & à une Diſſimulée (& ce ſont-là „ des Meubles, qui ne ſont pas bien „ rares dans les Cloitres,) peut-être au- „ riez-vous païé aſſés chérement la Fau- „ te, que vous vous expoſiez de faire, „ en vous ouvrant un peu trop à une „ Perſonne, que vous ne connoiſſiez „ pas ? „ Qu'avois-je à répondre à un ſi juſte Reproche ? J'en compris toute l'Equité, & je puis dire, qu'il m'a fait dans la ſuite éviter bien des Fautes.

Nous, nous promenions cependant toûjours CHRISTINE & moi, lorsque les Religieuses & les Pensionaires vinrent prendre leur Récréation dant le Jardin où nous étions. Mais, quelle fut mon Indignation & ma Surprise, lorsque je remarquai dans toutes une grossiere Affectation à m'éviter! Cela ne s'accordoit guéres avec les Promesses, que Madame l'Abbesse m'avoit faites de l'Empressement, que chacune aurois à me plaire. Elles poussérent même l'Impolitesse si loin, qu'elles détournoient, ou affectoient de detourner, la Tête, pour s'épargner la Peine de répondre aux Civilitéz, que je leur faisois.

Madame l'Abbesse cependant, suivie d'une riante & aimable Cour, sembloit triompher en secret de cette humiliante Solitude, où l'on me laissoit, & il me fut aisé de m'appercevoir, que cette Affectation incivile, que l'on avoit de me fuïr, étoit une Suite des Ordres, qu'elle avoit donné; parce que sans doute elle espéroit par-là de me faire sentir, combien j'étois intéressée à recouvrer ses Bonnes-Graces. Aussi ne voulus-je pas lui laisser longtems l'Avantage de s'applaudir de la Confusion, dont je me croïois couverte. Je me retirai presque aussitôt

avec

avec CHRISTINE; mais, ce qui acheva de me mortifier, & de me confondre, c'eſt, que ma Retraite fut ſuivie de pluſieurs Eclats de rire, que je crûs n'être faits, que pour m'inſulter.

Il eut été difficile à CHRISTINE de ne pas s'appercevoir combien cette Scéne outrageante m'avoit mortifiée; & je crûs d'abord, qu'elle donneroit ſes Soins à m'en conſoler. Mais, elle avoit à me corriger de mes Defauts, & étoit bien éloignée de les entretenir par une indigne Complaiſance. Ainſi, ſans chercher à me flatter, elle me dit: „Vous voilà, Ma-„demoiſelle, inconſolable; & vous n'en „avez aucun Sujet. Car, raiſonnons, je „vous prie. Eſt-ce vous, ou Madame „l'Abbeſſe, qui doit être humiliée? „Vous, de ce que vous venez d'eſſuïer de „ſon injuſte Reſentiment, ou elle, de „ce que ſon bizare Couroux vient de „vous faire ſouffrir? Et penſez-vous, „que parmi celles, qui lui font le plus „ſervilement leur Cour, il y en ait au-„cune, qui ne la condamne & ne la „mépriſe en ſecret? Ainſi accoutumez-„vous à ne craindre point d'autre Con-„fuſion, que celle, qui vient de nos Dé-„fauts, ou des Fautes, que nous faiſons, „& à ne rechercher point d'autres

„ Louänges, que celles, qui sont fon-
„ dées sur de sinceres Sentimens d'E-
„ stime. „

C'est ainsi, que dans toutes les Occasions la fidelle CHRISTINE s'appliquoit à me former par de solides Maximes, qui ont été dans la suite la Régle de ma Conduite. J'avois un grand Fond de Docilité, qui, joint au Cas, que je faisois de ses Leçons, m'engageoit à profiter de toutes celles, qu'elle me donnoit.

„ Mais, c'est assés moraliser, *me dit-*
„ *elle.* Une Heure de Promenade a pû
„ vous donner de l'Appétit, il est Tems
„ de souper, & je vais ordonner, que l'on
„ serve. „

L'on eut beau me presser de manger, & vainement je tâchois moi-même de m'y exciter. La seule Idée du Plaisir, que devoit me causer la Vûë du cher Comte m'occupoit si fort, que j'entrai à Table, & que j'en sortis presque sans m'en être apperçu. CHRISTINE voulut, que je me couchasse pendant deux Heures, en me promettant, qu'elle me réveilleroit, lorsqu'il seroit Tems, qu'elle allât joindre l'aimable CECILE, & je lui obéïs.

Quels Momens plus agréablement écoulés, que ceux, que je passai en attendant l'Arrivée du cher Comte! Car,

l'on

l'on peut bien s'imaginer, que ce Tems, que l'on croïoit, que je donnerois au Repos, je ne pouvois l'emploïer, qu'à m'entretenir des tendres Sentimens de mon Cœur. Que de flateuses Idées n'avois-je pas à repasser dans mon Esprit! De tout Côté l'on sembloit travailler de concert pour ébranler ma Constance. C'étoit une violente Persécution, dont j'avois déjà ressenti les injustes Effets. C'étoient cent Obstacles différents, que j'avois eu à surmonter, & rien de tout cela, qui n'eut servi à accroître plutôt, qu'à diminuer mon tendre Amour. Quel Motif de la plus douce Consolation pour une Amante, lorsqu'elle peut faire valoir auprès de son Amant tant de Preuves de la plus inviolable Fidélité!

C'étoient-là des choses, que je me plaisois à repasser en moi-même, & le Moment vint enfin où j'eus le Plaisir de les dire au cher Comte. - CHRISTINE, avec l'aimable CECILE, étoit allé l'attendre à cette Porte dérobée, où il devoit être conduit par le Fermier, dont j'ai parlé. Quel Excès de Joïe pour cet Amant passionné, lorsqu'il entendit le Bruit sourd, que l'on fit en ouvrant la Porte où il attendoit peut-être depuis longtems, & qu'il vit la fidelle

CHRISTINE venir à lui, le prendre par la main, & le faire monter dans un Corridor, qu'elle lui dit conduire à mon Appartement! Mais, ma Joïe fut-elle moins excessive, lorsque je vis la chere CECILE entrer, se jetter à mon Col, & qu'elle m'annonça l'Arrivée de l'aimable Comte, qui entra presque dans le même Moment!

J'avoue, que je ne fus pas Maîtresse de retenir le Transport de Tendresse, dont sa Vuë me saisit. Sans consulter, si l'austere Bienséance pouvoit en murmurer, je vole à lui, je me jette entre ses Bras, & j'y demeure longtems sans avoir la Force de prononcer d'autres Paroles, que celles ci, que je répétai souvent: Ah! mon cher & aimable Comte, ah! mon cher & aimable Comte, est ce vous, tendre & fidelle Amant, qu'il m'est permis de revoir encore? Le passionné Comte, saisi du même Transport, n'avoit guéres la Force de m'en dire davantage. „ Charmante & adorable GERTRUDE! „ *répétoit-il plusieurs fois en tenant ses* „ *Levres collées sur mes Mains, qu'il ar-* „ *rosoit de ses Larmes.* Non, les „ Dieux ne me laissent plus de Vœux „ à former! C'est par l'Excès du „ Plaisir, que je vais mourir. „ Quel

Trans-

Tranſport, quel Raviſſement, quelle Extaſe ! Peut-être aurions-nous demeuré encore plus longtems dans cet Etat, ſi Christine, qui craignoit pour moi quelque Foibleſſe, cauſée par un Excès de Joïe, n'étoit venu me retirer d'entre les Bras du Comte.

On nous fit aſſeoir, & nous demeurâmes encore quelque tems, où, n'aïant pas la Force de parler, nous laiſſâmes à nos Soupirs & à la Tendreſſe de nos Regards, le Soin d'exprimer la Vivacité de nos Sentimens. L'aimable Cecile avoit pris une Place auprès du Comte, & je remarquai avec plaiſir, qu'elle le conſidéroit avec des Yeux pleins d'une Admiration ſi marquée, qu'elle juſtifioit aſſés mon Choix, & qui ſembloit me dire, que je ne devois pas rougir du Foible, que j'avois pour l'aimable Comte, qui, de ſon côté, ne pût voir la charmante Cecile, ſans admirer dans elle ces mêmes Attraits, dont la prémiere Vûë avoit fait tant d'Impreſſion ſur mon Cœur. Il eſt vrai, que la chere Cecile ſembloit n'être faite, que pour charmer & pour plaire. Mais, à un Extérieur ſi charmant elle joignoit tant de Qualités du Cœur & de l'Eſprit, qu'elle ne méritoit guéres moins d'Admiration que d'Amour. Le

Le Comte ignoroit les Obligations communes, que nous lui avions. Il en fit à la chere CECILE des Remercimens si gracieux & si reconnoissants, il se montra si poli & si aimable dans ses Façons, que ce fut dans la suite autant l'Amitié, qu'elle prit pour le Comte, que celle qu'elle avoit pour moi, qui parût animer l'Ardeur, qu'elle avoit de nous obliger.

La Présence d'une Amie si généreuse & si aimable ne pouvoit certainement nous gêner : aussi n'oubliâmes-nous rien le Comte & moi pour la retenir. Mais, nous ne pûmes y réüssir, & elle se retira en chargeant CHRISTINE de lui rapporter la Clef de la Porte par où le Comte devoit sortir.

Me voilà donc demeurée seule avec un Amant, qui ne pouvoit se rassasier du Plaisir de me voir, & je puis dire, que ce Plaisir étoit bien égal de mon côté. Je m'étois bien proposé de lui faire valoir ce que j'avois eu à souffrir durant son Absence. Aussi ne manquai-je pas de lui rapporter tout ce que j'avois essuïé du Resentiment de Madame l'Abbesse, les vifs Entretiens, que j'avois eu avec elle, & le Couroux furieux dont elle étoit encore animée contre moi.

„Mais,

„ Mais, que son implacable Couroux, „ *ajoutai-je*, est bien peu capable de „ m'effraïer, & que pouvoit de plus sa „ sévere Vengeance, que de vouloir nous „ ôter le Plaisir de nous voir !. Elle l'a „ voulu, y a-t-elle réussi ? N'est-ce pas „ l'Amour lui-même, qui, touché de „ mes Maux, m'a aidé à braver sa Co- „ lere, & à tromper sa Vigilance ? Qu'el- „ le continuë, si elle le souhaite, à dé- „ fendre, que l'on n'ait plus ici de Com- „ merce avec moi ; que par ses Ordres „ l'on évite ma Compagnie ; que l'on „ ne cesse de me donner mille Sujets de „ Confusion & de Chagrin, rien de tout „ cela pourra-t-il rallentir mon Amour ? „ Ah ! fidelle GERTRUDE, *me dit le* „ *passioné Comte en se jettant à mes Ge-* „ *noux*, non, cet Amour, & si tendre, „ & si constant, non, je ne le mérite „ pas cet Amour. Je n'ai rien oublié „ pour l'enflammer dans vôtre Cœur. „ J'en ai fait le Bonheur de mes Jours, „ mais il trouble le Repos des vôtres ; „ mais, à chaque instant, il va vous at- „ tirer quelque Disgrace, ou quelque Per- „ sécution nouvelle. Ah ! pour assûrer vô- „ tre Bonheur, pour vous soustraire aux „ Maux, qui vous menacent, défaites-vous,

„ chere GERTRUDE, défaites vous d'un „ Amour, qui seul s'oppose à vôtre Félicité. Abandonnez un Misérable „ plus desespéré pour les Malheurs, qu'il „ vous attire, que pour ceux, qui l'accablent. Rendez-vous aux Violences, „ que l'on vous fait pour vous énlever „ à mes Vœux. Devenez le glorieux „ Partage d'un Amant, moins passionné „ & moins tendre. Non, je ne survivrai point a la Douleur, que j'aurai „ de vous perdre: mais, j'emporterai „ du moins avec moi cette Consolation „ dans le Tombeau, que je ne serai „ plus l'Auteur des Maux, que la Constance de mon Amour auroit continué à vous attirer. „

C'étoit avec un Emotion si vive & si tendre; c'étoit en poussant tant de Soupirs, accompagné d'une si grande Abondance de Larmes, c'étoit enfin avec toutes les Marques d'un Cœur pénétré d'une si violente Douleur, que le triste Comte me tint ce passionné Discours, que moi même je ne pûs m'empêcher de me réprocher vivement de lui avoir inspiré tant de Compassion pour l'Etat où j'étois réduite.

Il fallut donc, que je donnasse tous mes Soins à essuïer ses Pleurs & à le consoler par l'Espérance, que je lui donnai,

que

que la Perſécution, que l'on me faiſoit, finiroit peut-être bientôt, ou que du moins nous pouvions nous promettre, qu'elle feroit toûjours bien adoucie par le Plaiſir, que nous aurions de nous voir. „ Mais, ce Plaiſir, *me dit le* „ *Comte, à qui mes Paroles avoient ren-* „ *du une Partie de ſa Tranquilité*, que „ de Revers imprévûs, que de Diſgra- „ ces inopinées, que de Contretems fâ- „ cheux, & contre leſquels nous n'au- „ rons ſû nous précautionner, peuvent „ nous l'énlever! Hé! pourquoi, *lui ré-* „ *pondis-je*, chercher, dans un Avenir „ incertain des Maux, qui n'arriveront „ peut-être jamais? Oüi, cher Comte, „ *ajoutai-je*, eſperons, que le Marquis, „ rebuté par ma conſtante Indifference, „ que Madame l'Abbeſſe, toûjours plus „ certaine de ne pouvoir ébranler mes „ Réſolutions, que mon Grand-Pere en- „ fin, vaincu par mes Soûmiſſions & „ par mes Larmes, n'oppoſeront plus „ d'Obſtacles à nos Vœux. „

„ Mais pourquoi, puiſque nous le „ pouvons, *me répondit le Comte*, ne „ pas emploïer un Moïen plus facile & „ plus prompt, qui nous reſte pour nous „ délivrer des Fraïeurs, qui continue- „ ront peut-être à nous allarmer, & pour

„ avan-

„ avancer les Momens de nôtre Bon„ heur? Croïez vous, *ajouta t-il*, mon „ aimable GERTRUDE, que, moins ja„ loux que vous même de vôtre propre „ Gloire, je puisse me laisser aveugler „ par ma Passion, au point de vous pro„ poser un Dessein dont l'Honneur le „ plus severe pût s'offenser? Hé! de gra„ ce, cher Comte, *lui répondis-je*, ne „ me pressez pas davantage, & mon „ Amour & mon Devoir, je vous l'ai „ déjà dit, me sont également chers. „ Laissez moi attendre, que, sans man„ quer, ni à l'un, ni à l'autre, je puis„ se les accorder tous les deux. Peut„ être que le Moment, où je le pour„ rai, n'est pas bien éloigné. Que les „ Assûrances, que nous nous sommes „ données l'un & l'autre d'une mutuelle „ Constance, servent à nous faire atten„ dre sans murmure l'heureux Instant, „ qui doit combler nos Vœux. „

Le Comte connoissoit ma Fermeté, & il comprit, qu'il lui seroit inutile de me parler davantage d'un Dessein, auquel je paroissois déterminée à ne jamais consentir. Mais, un Point l'embarrassoit. Il prévit, qu'il ne pourroit guéres me continuer ses Visites nocturnes, sans en donner quelque Soupçon à mon Grand-

Pere;

Pere, qui n'auroit pas pû n'être pas inquiet, s'il s'étoit apperçu, que le Comte, qui logeoit chés lui, en eut été absent toutes les Nuits.

Il falloit obvier à cet Inconvénient; &, après bien des Réflexions, nous convinmes enfin, que le Comte prétexteroit un Voïage à Paris, & que tandis que l'on le croiroit bien éloigné de moi, il demeureroit chés le Fermier, où il attendroit, que mon Grand-Pere donnât enfin pour nôtre Mariage son Consentement, qu'il nous avoit si souvent promis. Et, pour que l'on ne doutât point du prétendu Voïage du Comte, il fut arrêté, qu'il iroit faire ses Adieux au Marquis, à qui il étoit encore lié d'une Amitié étroite, toûjours fondée sur les mêmes Sentimens d'Estime, que ces deux Rivaux avoient l'un pour l'autre.

Tout étant ainsi arrêté, nous continuâmes le Comte & moi à nous renouveller les tendres Protestations d'une inviolable Fidélité, jusqu'à ce que CHRISTINE vint nous avertir, que le Jour ne tarderoit pas à paroître, & qu'il étoit Tems, que le Comte se retirât. Quelle cruelle Séparation! Quoique nous fussions assûrés de nous revoir le Lendemain, nos Adieux ne laissérent pas, que de nous couter

couter bien des Soupirs & bien des Larmes.

Le Comte ne se fut pas plutôt retiré, que, sans attendre le Retour de CHRISTINE, qui étoit allé le reconduire, je me couchai à la hâte; &, après quelques Momens donnés à de douces Réveries, je m'endormis d'un Sommeil si profond, qu'il fallut, que la chere CECILE vint me réveiller, & qu'elle me fit sortir du Lit.

„ On ne peut rien de mieux, *me* „ *dit-elle en m'embrassant.* La Nuit vous „ a ôté trois ou quatre Heures de Som- „ meil, & vous en prenez sept à huit „ sur le Jour, c'est-là savoir se dédoma- „ ger à merveille des petites Pertes, que „ l'on peut faire. Mais, levez-vous „ promptement, car je m'invite au- „ jourd'hui à diner avec vous, & il est „ Tems de se mettre à Table. „

„ Ah! ma chere, *lui répondis-je*, „ quelle heureuse Nouvelle m'annon- „ cez-vous là! Mais, que je suis mor- „ tifié de ne pouvoir vous régaler, com- „ me je le souhaitterois! Bon, *me ré-* „ *pondit-elle*, n'allez-vous pas le prendre „ sur le Ton complimenteur avec moi? „ Les Charmes de vôtre aimable Com- „ pagnie, la Vivacité enjouée de vôtre

„ Con-

„ Converſation, voilà la meilleure Chere, „ que je puiſſe deſirer. „

CHRISTINE cependant étoit allé donner ſes Ordres à la Cuiſine; car, mon Grand-Pere avoit voulu, que j'euſſe une Cuiſiniere pour moi ſeule, & qui eut à me ſervir ſelon mon Goût. Peut-être cette Précaution ne fût-elle pas inutile; car, Madame l'Abbeſſe eut bien pû pouſſer ſa mauvaiſe Humeur contre moi jusqu'à me faire faire très-maigre Chere; &, ſans doute, ce n'étoit pas ſans Chagrin, qu'elle voïoit, que j'étois ſervie, & plus proprement, & plus délicatement, qu'elle. Heureuſement ce Jour-là, peut être pour n'avoir pas ſû modérer la Colere, qui l'animoit contre moi, elle étoit incommodée de façon à n'avoir pû ſe lever, & c'eſt ce, qui me procura le Plaiſir de pouvoir diner avec l'aimable CECILE.

Nous nous trouvâmes toutes deux, auſſi bien que CHRISTINE, de la meilleure Humeur du Monde; & que d'agréables Sujets de Converſation n'avions-nous pas! L'Addreſſe, que nous avions eu, de tromper la Vigilance de Madame l'Abbeſſe, les Tours, que nous nous diſpoſions encore à lui jouër, auſſi bien qu'au Moine inſolent, qui s'étoit enhardi à me

me faire de tendres Déclarations, tout servit à répandre l'Enjouement le plus amusant dans nôtre Conversation.

Mais, je n'avois pas oublié la Promesse, que l'aimable CECILE m'avoit faite. Je savois, qu'il me revenoit l'Histoire de ses Avantures; &, plus par la Part, que je prenois à ses Intérêts, que par Curiosité, j'étois trop empressée de la savoir, pour ne pas la prier instamment de me la raconter. Ainsi que, dèsque nous fumes hors de Table, je lui dis: „Je viens, ma chere Amie, „de vous régaler assés mal à la vérité; „mais enfin, vous me ferez bien, je „croi, la Grace de m'excuser? Voilà, „*me répondit-elle*, une Excuse, que vous „pouviez fort bien vous dispenser de „me faire. Mais, savez vous, *repris-„je*, que je veux, qu'à vôtre Tour, „vous me fassiez le Plaisir de me réga-„ler? Peut-être ignorez-vous quel est „le Régal, que je vous demande? Ré-„pondez-moi seulement, *ajoutai-je*. „Voïez si vous avez deux Heures de Loi-„sir, dont vous puissiez disposer en ma „faveur. Non seulement deux Heures, „*me répondit-elle*, mais le Reste de la „Journée j'aurai l'Avantage de le passer „avec vous. Car, je croi Madame l'Ab-

„besse

„ besse trop occupée de son Mal pour
„ songer à s'embarrasser de ce, qui peut
„ se passer dans le Couvent. Hé bien!
„ ma chere, *lui répondis-je*, songez, s'il
„ vous plait, à dégager la Parole, que
„ vous m'avez donnée. Il me revient,
„ comme vous savez, une Histoire trop
„ intéressante, pour que je n'aïe pas une
„ Envie extrême de la savoir. Je le vois,
„ *me répondit* CECILE, envain me dé-
„ fendrois-je de me rendre. Il va m'en
„ couter quelques Larmes & l'Aveu hu-
„ miliant de bien des Foiblesses. Mais,
„ vous connoissez, *ajouta t-elle*, la
„ Force de l'Amour; ainsi j'espere, que
„ vous en aurez moins de Peine à les
„ excuser.

HISTOIRE
DE
CECILE.

MA Naissance, *dit* CECILE, *en commençant son Recit*, fut la premiere Source de mes Malheurs, parce qu'elle couta la Vie à ma Mere, qui auroit pu me faire éviter les differentes Infortunes,

dont ma Vie a été traversée. Le BARON DE GRAND-FONTAINE mon Pere, un de plus riches Gentils-hommes de cette Province, ne tarda pas à se consoler de la Perte de sa prémiere Epouse, & n'attendit pas même la Fin de son Deuil, pour contracter un second Mariage.

La jeune MARQUISE DE LORME, âgée seulement de vingt-deux Ans, fut l'Epouse, qu'il se choisit, & la Belle-Mere, qu'il me donna. Malheureusement pour moi, au bout d'une Année, elle accoucha d'un Fils, & ce fut sur lui, qu'elle ramassa toute sa Tendresse. Je commençai même dès-lors à n'être plus si chere à mon Pere, parceque sa nouvelle Epouse, naturellement fiere & impérieuse l'avoit accoutumé à plier sous ses Loix, & à n'avoir d'autres Inclinations, que les siennes. Il craignoit son Humeur capricieuse, qui la rendoit insuportable; &, pour ne pas avoir à l'essuïer, il falloit, qu'il se priva du Plaisir de me faire des Carresses, dont elle eut été jalouse, & qu'elle eut regardé comme autant de Larcins, qu'on eut fait à son Fils.

Vous jugez bien, Mademoiselle, *me dit la chere* CECILE *en continuant son Récit*, qu'avec une Belle-Mere d'un pareil

pareil Caractere je n'avois guéres de Douceurs à espérer dans mon Enfance. C'étoient à chaque instant mille Reburs, mille mauvais Traitemens, mille Mortifications nouvelles, que j'avois à essüïer, & que j'essuïois cependant sans murmure, parce que dans un Age encore si tendre connoissois-je assés le Malheur de mon Etat, pour pouvoir m'en plaindre?

Je grandissois cependant, & la Raison commença enfin à développer mon Esprit; mais, ce ne fut, que pour me rendre plus sensible à ce, que j'avois chaque jour à souffrir d'une Espece d'Antipathie naturelle, qui, sans qu'elle pût peutêtre s'en dire la Raison à elle-même, me rendoit odieuse aux Yeux de ma Belle-Mere.

J'avois déjà atteint ma dixiéme Année, & je ne sais, si l'on me flattoit, mais l'on paroissoit trouver dans moi une Vivacité d'Esprit assés amusante, qui, joint à un grand Fond d'une Douceur naturelle, faisoit, que je plaisois à tous ceux, qui avoient quelque Habitude avec mes Parens. L'on me louoit même sur bien des Charmes naissants, que l'on disoit se développer dans moi, à mesure, que mes Traits se formoient. Autant de Loüanges, que l'on me donnoit, autant de

Mortifications pour ma Belle-Mere, qui ne servoient qu'à animer toûjours davantage sa mauvaise Humeur contre moi, & dont j'avois toûjours plus à souffrir. Mais, ce qui excitoit encore plus sa Haine contre moi, c'est qu'il s'en falloit de beaucoup, que l'on fut empressé à faire autant de Carresses, & à donner au jeune Baron son Fils autant de Loüanges, qu'à moi. Aussi n'en méritoit-il assûrement point, & peut-être jamais n'a-t-on vû Enfant plus haïssable, que lui, & rempli de Défauts plus marqués & plus rampants.

Quoiqu'agé seulement de neuf Ans, on voïoit dejà dans lui le Commencement d'une véritable Passion pour le Vin & pour la Débauche. Accoutumé à ne faire, que ses capricieuses Volontés, parce que l'on avoit toûjours craint de lui déplaire au moindre Obstacle, qu'il trouvoit à ses bizares Desirs, on le voïoit passer à des Transports d'une Colere, que l'on prevoïoit devoir être, dans la suite, cruelle & sanguinaire. A tous ces Défauts il en ajoutoit encore un autre, qui lui avoit sans doute été transmis avec le Sang par ma Belle-Mere, c'étoit une Fierté, qui se faisoit déjà remarquer dans toutes ses Façons brusques & hautaines. C'étoit-là cependant cet Enfant cheri, à qui mes Pa-

rens

rens prodiguoient leurs plus tendres Carresses, tandis que je n'avois pour mon Partage, que des Duretés & des Rebuts.

Cette persecution cependant, que j'avois à souffrir, se rallentit un peu par l'Absence de mon Frere. Son Eloignement faisoit, que l'on n'avoit plus occasion de faire de Comparaison de lui à moi, & c'est cette Comparaison, qui desepéroit ma Mere, & qui animoit sa Colere contre moi.

On envoïa le jeune Baron à Paris, où il devoit demeurer pendant plusieurs Années pour s'y perfectionner dans les differents Exercices, propres à former un jeune Gentil-homme de sa Naissance & de son Rang. Pour moi, je demeurai encore quelques Années dans la Maison paternelle; & si, pendant ce Tems-là, je n'eus pas à me louër des Bontés de ma Belle-Mere, j'eus du moins la petite Consolation d'avoir moins à souffrir de sa capricieuse Humeur. Mais, ce Tems de Calme, ou plutôt cette Espece de Trêve, devoit finir bientôt.

Madame la Barone, âgée de plus de trente-six Ans, puisque j'en avois déjà près de treize, n'avoit pas encore songé à se défaire d'une certaine Humeur coquette, qui l'a accompagnée jusqu'au

Tombeau. Elle vouloit plaire, c'étoit-là sa Marotte, & plaire à quelque Prix, que ce fut. Il est vrai, elle avoit encore quelques Graces, mais c'étoient des Graces surannées, qui crioient: *à la Retraite*! & laquelle cependant n'étoit pas de son Goût.

Elle ne fit d'abord aucune Difficulté de me conduire avec elle dans les Compagnies les plus brillantes. Peut-être ne s'offensa-t-elle pas dans les Commencemens de l'Accueil gracieux, que l'on faisoit à mes Charmes naissants; mais, dans la suite on commença à me louer un peu trop, & il n'y avoit pas un petit Mot de Loüange pour elle. On s'empressoit à me faire une Cour galante, tandis que l'on la laissoit dans une Solitude humiliante. Tous les Cœurs enfin sembloient voler à moi, & pas un seul, qui lui restât. En falloit-il davantage pour exciter sa Jalousie contre moi? Qu'avoit-elle à faire pour se tranquiliser? C'étoit de ne plus me produire, pour se garantir par-là des Larcins, qu'elle croïoit, que je lui faisois, & c'est-là le Parti, qu'elle prit. Me voilà condamnée à une Retraite, d'où je ne devoit plus sortir. Mais, je ne doutois pas, que l'on ne me fit la Grace de m'y venir visiter, & je ne me trompai point. Les

Les Visites, les plus frequentes, que j'eusse renduës avec m'a Belle-Meré, étoient à la PRESIDENTE DE BECOUR, qui avoit un Fille très aimable, nommée Mademoiselle DE RENAN, à qui je m'étois liée de la plus étroite Amitié. Mais, dans cette même maison j'y formai une Liaison, qui intéressoit encore mon Cœur. La chere DE RENAN avoit un Frere, qui me plut autant, qu'il méritoit de plaire, &, par le Portrait, que je vais en faire, vous jugerez, s'il m'étoit facile de demeurer insensible.

Le CHEVALIER DE BECOUR, outre l'Extérieur le plus charmant, la Figure la plus aimable, la Physionomie la plus heureuse, ramassoit encore dans lui toutes les Qualités du Cœur & de l'Esprit, qui peuvent rendre un Jeune-Homme accompli. C'étoit une Politesse affable & gracieuse dans ses Façons, une Vivacité charmante dans l'Esprit, une Grandeur & une Générosité dans les Sentimens, une Délicatesse dans les Pensées, un Tour fin & aisé, qu'il savoit donner à tout ce, qu'il disoit; que vous dirai-je enfin, rien dans lui, qui ne me parut digne de mon Estime, ou capable de captiver ma Tendresse.

Je lui cachai cependant pendant quel-

que tems les Impressions, qu'il avoit fait sur mon Cœur; mais, je ne pus pas ne point voir celles, que j'avois fait sur le sien. Ses Regards, ses Soupirs, ses Attentions, & ses Soins, m'avoient déjà instruit de toute la Vivacité de son Amour, avant qu'il eut osé permettre à ses Discours de me l'exprimer. Mais, une Partie de Plaisir, que ma Belle-Mere & moi allâmes faire à la Campagne chés Madame de BECOUR, donna occasion au Chevalier de me laisser voir toute la Tendresse de ses Sentimens.

L'on avoit proposé, qu'avant le Souper l'on iroit se promener dans une riante Prairie, environnée d'un Canal charmant. Le Hazard voulut, que, m'étant arrêtée pour cueillir quelques Fleurs, je me trouvasse éloignée de la Compagnie, qui avançoit toûjours. Le Chevalier, qui s'en apperçut, autant par Politesse, qu'entrainé par son Inclination, crût devoir me venir au devant; &, m'aïant rejoint, il m'offrit son Bras, que je ne pouvois refuser. Peut-être jamais n'auroit-il pu espérer une Occasion plus favorable pour m'entretenir; aussi en profita-t-il.

„ Je ne sais, Mademoiselle, *me dit-il*, „ si vous pourrez me pardonner la „ Liberté de l'Aveu, que je vais vous

„ faire;

„ faire ; mais, mes Regards, & mes Soupirs, *ajouta-t-il*, ne vous ont-ils pas „ déjà appris mille fois ce, que ma timide Voix craint encore de vous déclarer ? Ainsi, Mademoiselle, si c'est „ un Crime d'oser dire, que je vous „ adore, c'est un Crime, dont je me suis „ rendu coupable dès le prémier Moment, que j'ai eu le ravissant Plaisir de „ vous voir. C'est-là, Chevalier, *lui répondis-je*, une Déclaration, à laquelle, sans que je la méritasse, j'avois „ cependant quelque lieu de m'attendre, puisque vous vous trouvez seul „ avec moi. La Politesse veut, que vous „ me disiez, que vous me trouvez aimable, & que vous m'aimez. Vous me „ le dites, & je l'entends ; mais, vous „ me permettrez bien, je pense, de „ n'y pas ajouter plus de Foi, que l'on „ en doit à de pareils Discours. Non, „ non, Mademoiselle, *me répondit-il*, „ je ne croirai point, qu'un Amour aussi „ tendre, aussi respectuex, & aussi vif, „ que le mien, puisse ne pas se distinguer aisément d'un autre, qui n'en a „ que les Semblants. Mais, Mademoiselle, cet Amour si parfait & si pur, „ oserois-je espérer, que vous n'en dédaignerez pas les Hommages ? Non,

„ je ne puis, *ajouta-t-il*, me promet„ tre un tel Excès de Bonheur & de „ Gloire! Défendez-moi, si vous le vou„ lez, d'oser vous en entretenir. Il ne „ perdra rien pour cela de sa Vivacité „ & de son Ardeur, & jusques au Tom„ beau je saurai bruler d'un Feu si re„ spectueux & si discret, que vous ne „ pourrez vous en offenser.

J'avoue, que je me laissai bien moins persuader par un si tendre Discours, que par le Ton vif & touchant avec lequel il étoit prononcé. C'étoit l'Air du Visage, c'étoient les Regards & les Soupirs, qui m'exprimoient toute la Tendresse des Sentimens du passionné Chevalier. Il falloit cependant une Reponse. Helas! que je me plaignis alors de cette austere Bienséance, qui nous fait souvent un Crime des Aveux les plus innocents & les plus légitimes. Ah! si l'aimble Chevalier eut pu alors lire dans mon Cœur, ou si un trop craintif Respect lui eut permis de tenir ses Regards attrachées sur les miens, avoit-il pu ne pas connoître, que nos deux Cœurs, presque dans le même Tems, avoient été blessés du même Trait? Mais encore une fois, je le répete, il me falloit une Réponse.

Le

Le Chevalier, qui peut-être s'étoit déjà apperçû de mon tendre Embarras, ne me parloit plus, que par ses Regards, & peut-être lisoit-il déjà dans les miens. J'aurois cependant bien voulu cacher ma Défaite, mais un Soupir me trahit, & l'amoureux Chevalier n'en comprit, que trop le Sens. Il affecta cependant de l'attribuer à la Pitié, qu'il disoit, que je lui portois, ou au Regret, que j'avois de ne pouvoir l'aimer. Mais, c'étoit pour m'engager plus adroitement à ne pas lui refuser l'Explication de ce Soupir, qui ne lui avoit déjà, que trop exprimé les tendres Sentimens de mon Cœur. Enfin, ma chere & aimable Amie, *me dit alors la charmante* CECILE, *dont le Visage se couvrit d'une modeste Rougeur*, que voulez-vous, que je vous dise, j'aimois, & je ne pus m'empêcher d'en faire l'Aveu.

Je ne vous rapporterai point, *ajouta-t-elle*, quels furent alors les Transports & les Ravissemens du passionné Chevalier. Vous connoissez l'Amour, & il ne vous sera pas difficile de vous en former une juste Idée.

Nous avancions cependant le Chevalier & moi pour rejoindre la Compagnie; mais, que nous étions tous deux dans des Dispositions de Cœur bien différentes!

Lui, transporté de Joïe pour le tendre Aveu, que je venois de lui faire, triomphoit du Succès de ses Vœux, & moi, un peu confuse de n'avoir pu tenir cachés plus longtems les Sentimens de mon Cœur, je craignois de rencontrer les Yeux du Chevalier, & je craignois, que, s'il rencontroit les miens, il n'y trouva des Assûrances encore plus marquées, & de sa Victoire, & de ma Défaite.

Depuis ce Moment (l'appellerai-je heureux, ou malheureux? Mais, ce que j'ai à raconter vous fera juger, *me dit l'aimable* CECILE, quel Nom j'ai dû lui donner) le Chevalier ne manqua pas de me faire la Cour la plus assiduë, & nous ne passions presque pas un seul Jour, sans avoir le doux Plaisir de nous parler & de nous voir. Ou ma Belle-Mere me conduisoit chés Madame DE BECOUR, ou le Chevalier, avec son aimable Sœur Mademoiselle DE RENAN, venoit chés mes Parens. La Sœur étoit trop au fait des tendres Sentimens de son Frere, pour ne pas lui ménager, dans les Visites, qu'elle nous faisoit, le Tems de me les exprimer.

C'est ainsi, que deux ou trois Années de ma Vie se sont écoulées: Années trop heureuses, pour que je ne les

re-

regrette pas toûjours ! Que de vives Protestations de l'Amour le plus tendre, que de Promesses, que de Sermens d'une inviolable Fidélité, que d'Assûrances d'une éternelle Constance ! Mais, nous attendions-nous le Chevalier & moi aux cruelles Epreuves où devoit être mis nôtre Amour, & à ce que nous aurions à souffrir des jaloux Caprices de ma Belle-Mere !

Dans le même Tems à peu près, que le Chevalier m'avoit engagé à consentir, qu'il sollicitât l'Aveu de mes Parens & des siens pour nôtre Hymen, ma jalouse Belle-Mere, offensée de ce que mes Charmes obscurcissoient les siens, & me regardant comme l'unique Obstacle, qui arrêtât les Hommages, qu'elle se croïoit dûs, & que l'on ne rendoit qu'à moi seule, me condamna à la Retraite, dont j'ai parlé. Elle continua cependant ses Visites à Madame DE BECOUR, mais il n'étoit plus question de moi, & je ne devois plus reparoître. Mon Absence commença à allarmer vivement le passionné Chévalier. Comme j'étois véritablement chérie de la Présidente, elle demanda de mes Nouvelles, & pour toute Réponse ma Belle-Mere lui dit, qu'elle avoit ses Raisons pour ne plus me

produire. On eut beau la preſſer de s'expliquer davantage, c'eſt-là tout l'Eclairciſſement, que l'on pût tirer d'elle.

Mais helas ! je ne ſavois encore qu'une Partie de mes Diſgraces. Ce n'en étoit pas aſſés, que je fuſſe privée du Plaiſir d'aller chés la Préſidente, je devois encore être condamnée à ne plus recevoir de Viſites de l'aimable Chevalier. Il ſe préſenta bien plufieurs fois pour obtenir la Permiſſion de me voir, mais toûjours inutilement. C'étoient chaque jour de nouveaux Prétextes, que l'on trouvoit, pour me rendre inviſible à ſes Yeux. Il s'imagina, que peut-être la ſerois-je moins pour ſa Sœur, & il la pria de me faire une Viſite de ſa part. Il n'eut pas beſoin de lui expliquer ſes Sentimens, car il y avoit longtems, que la chere DE RENAN avoit la Clef des Secrets de nôtre Cœur.

Elle vint donc, & elle profita du Tems où l'Abſence de ma Belle-Mere lui laiſſoit la Liberté de m'entretenir plus à ſon aiſe. „ Il faut bien, ma chere Amie, vous „ venir voir, *me dit-elle en m'abordant*, „ *& en m'embraſſant de la Maniere la* „ *plus vive & la plus tendre.* Quoi ! „ paſſer des Semaines entieres ſans nous „ donner de vos cheres Nouvelles ? Voilà

„ en vérité ce que je n'approuve point „ du tout. Et j'approuve encore moins, „ *lui répondis-je*, que l'on vienne ainsi „ insulter à mes Malheurs. Si c'en est un, „ *me répondit-elle*, de ne pas nous voir, „ je puis bien dire, que le Chevalier & „ moi nous y sommes peut-être plus sen- „ sibles encore, que vous. Mais, *ajouta-t-* „ *elle*, il y a du Mistere ici, que je ne „ comprends point. Me feriez-vous la „ Grace de l'expliquer? Madame la Ba- „ ronne a voulu pendant longtems, que „ vous accompagnassiez par-tout ses Pas, „ vous a-t-elle donné quelque Raison de „ la Retraite à la quelle elle vous con- „ damne, & qui desespére le passionné „ Chevalier?„

Quelque Peine que j'eusse à découvrir ce, que je prévoïois ne devoir pas certainement servir à la Gloire de ma Belle-Mere, il le falloit cependant. Je ne cachai donc pas les Soupçons, que j'avois de sa jalouse Humeur, & la chere DE RENAN juga, que ces Soupçons n'étoient, que trop bien fondés.

„ Mais, ma chere, *me dit-elle*, conso- „ lez vous par l'Espérance, que vous avez „ de toucher de près à la Fin de la „ Gêne dans laquelle l'on vous tient.

Helas!

„ Helas ! *m'écriai je*, quel Espoir peut-„ il me rester ! Peut-être mon Sort se-„ roit-il moins malheureux, si mon „ Pere pouvoit laisser parler sa Bonté en „ ma faveur. Non, je ne doute point „ de sa Tendresse, mais qu'en puis-je „ espérer, si ma fiere Belle-Mere, dont „ il craint la bizare Humeur, l'empêche „ de m'en donner des Marques ? C'est „ donc d'elle seule, que je dépends, & „ puis-je me flatter, qu'elle mettra fin à „ la Haine, qui l'anime contre moi, & „ que je n'en serai pas toûjours la triste „ Victime ? Oui, ma chere, *me répon-„ dit l'aimable* DE RENAN, esperez, que „ bientôt vous n'aurez plus rien à crain-„ dre, ni de son Autorité, ni de son „ Couroux, & ce sont ici les heureuses „ Nouvelles, que j'ai à vous annon-„ cer. „

„ Sans doute ne savez vous pas, que „ le Chevalier, pressé par la Violence „ de son Amour, a fait de si fortes In-„ stances auprès de mes Parens, qu'„ aujourd'hui, ou demain, ils doivent „ venir parler au Baron vôtre Pere, pour „ le prier, qu'il consente, que vous unis-„ siez vôtre Sort à celui du Chevalier. „ Hé bien ! mon aimable Sœur, *ajou-„ ta-t-elle en se jettant à mon Col*, „ (car,

„ (car, je croi bien pouvoir vous appel-
„ ler déjà de ce cher Nom) qu'en pen-
„ ſez-vous ? Cette Nouvelle n'a-t-elle
„ pas bien de quoi remettre le Calme
„ dans vôtre Eſprit ? Ouï, *lui répondis-*
„ *je*, peut être ne verrois-je plus d'Ob-
„ ſtacle à mes Vœux, ſi mon Pere, com-
„ plaiſant Adorateur des Volontés d'u-
„ ne Epouſe, qui le maîtriſe, pouvoit
„ eſpérer de diſpoſer de ma Main à ſon
„ Gré; mais, c'eſt de ma Belle-Mere
„ ſeule dont il faudra obtenir l'Aveu,
„ & cet Aveu, ne ſuis-je pas bien aſſû-
„ rée, qu'elle le refuſera ? Non, non,
„ ma chere Amie, *me dit Mademoiſelle*
„ DE RENAN, *qui cherchoit à me tranqui-*
„ *liſer*, eſpérons, qu'elle ſe rendra aux
„ Efforts redoublés, que l'on fera pour la
„ fléchir. Je le ſouhaitte, *répondis-je*,
„ bien plus que je ne l'eſpére. Mais,
„ *ajoutai-je*, je ne vous ai point fait,
„ ma chere, un Miſtere des Secrets de
„ mon Cœur, vous en connoiſſez tous
„ les Sentimens, aſſûrez bien le Cheva-
„ lier, que, quelque Violence, que l'on
„ ſe prépare à me faire, ce ne ſera ja-
„ mais qu'en ſa faveur, que l'on pourra
„ diſpoſer de mon Cœur & de ma
„ Main. „

MADEMOISELLE DE RENAN avoit
pour

pour son Frere toute la Tendresse, qu'il méritoit. Aussi fut-elle si transportée de Joïe pour les tendres Dispositions, où j'étois à l'égard du Chevalier, qu'elle m'en rendit les plus vives Actions de Graces, & me donna mille Marques de la plus sincere Amitié.

L'on ne manqua pas de venir le Lendemain, ainsi que j'en avois été avertie, parler à mon Pere, & je suis assûrée, que l'on n'auroit pas eu de peine à en obtenir le Consentement, que l'on souhaittoit, s'il avoit dépendu de lui seul. Mais, pouvoit-il l'accorder sans qu'il eut auparavant consulté les Intentions de son impérieuse Epouse, dont il suivoit aveuglément les bizares Caprices; & les Intentions de cette jalouse Belle-Mere pouvoient-elles m'être favorables?

On lui parla donc, & un Réfus opiniâtre, qui étoit tout ce que l'on pouvoit attendre d'elle, fut aussi tout ce que l'on en reçut. Il ne falloit pas espérer, que, fiere comme elle étoit, elle s'abbaissât jusqu'à vouloir justifier ce Réfus. C'étoit sa Volonté seule, qui tenoit ordinairement lieu de Raison; aussi, n'en apporta-t-elle point d'autre.

Mais, elle n'en demeura pas-là. Elle comprit, que l'on reviendroit souvent à la charge,

charge, que les Parens du Chevalier feroient encore de nouvelles Inſtances, & que peut-être ſeroit-elle obligée de s'y rendre ; ce qui ne s'accorderoit pas avec les Vûës d'Intérêt & d'Ambition, qu'elle avoit formées pour l'Etabliſſement du jeune Baron ſon Fils. J'avois un opulent Héritage à receuillir, de riches Prétentions du Côté de ma Mere, je pouvois être enfin regardée comme un Parti conſidérable, ſi les Richeſſes ſeules ſuffiſent pour donner ce Tître. Ma Belle-Mere ſe mit donc en Tête, & le mit dans celle de mon Pere, qu'il falloit, que je fuſſe renfermée dans un Couvent, pour n'en plus ſortir ; en un Mot, que je fuſſe Religieuſe.

Ma chere Amie, *me dit alors* CECILE, *en interrompant ſon Récit*, tout ce que je viens de vous raconter vous fait-il juger, que j'euſſe bien des Diſpoſitions pour la Vocation à laquelle l'on vouloit me forcer ? Ne ſont-ce pas-là cependant ſouvent les ſeuls Motifs de Vocation de celles, que l'on renferme dans les Cloitres ? L'Avarice, l'Ambition, que de Victimes, que l'on ſacrifie à ces deux Paſſions !

Mais, peut être ma Belle-Mere ne s'imagina-t-elle pas, qu'il y avoit une plus grande Diſtance, qu'elle ne le croïoit, entre le Projet, qu'elle venoit de former, & l'Exécution de ce même Deſ-

ſein.

sein. Peut-être comptoit-elle sur une entiére Docilité de ma part à suivre aveuglément ses Avis. Mais, l'Entretien qu'elle eut avec moi servit bien à réformer ses Idées.

Dépuis plus de deux Mois, ou elle ne me parloit point, ou elle ne le faisoit, que lorsqu'une Nécessité indispensable l'y engageoit. Les nouvelles Vûës, qu'elle avoit, demandoient, que ce fut par elle-même, que je fusse instruite des Desseins, qu'elle avoit formés pour mon Monacal Etablissement. Car, ce n'étoit point-là une Commission dont elle pût se décharger sur mon Pere. Sa Bonté naturelle, sa Tendresse pour moi, dont on l'empêchoit de me donner de trop fréquentes Marques, le rendoit peu propre à m'annoncer des Ordres si contraires à ses Vœux & aux miens.

Là voilà donc cette barbare Belle-Mere, qui me fait appeller dans son Appartement. J'y vais, sans savoir encore ce qu'elle avoit à m'apprendre, mais bien resoluë de lui parler avec une respectueuse Fermeté, qui lui fit connoître, que je savois fort bien distinguer ce que le Titre de *Belle-Mere* pouvoit exiger de ma Déférence, plutôt que d'une aveugle Soumission.

J'entre, & Madame la Barone me

fait,

fait, contre ſa Coutume, un Accueil aſſés gracieux. Elle ſe contraignit même jusqu'à me dire certains Mots de Douceur, dont la Nouveauté ne pouvoit que me ſurprendre infiniment. „Mon aima-„ble EUPHROSINE, *me dit-elle*, (c'eſt le „Nom, dont elle m'appelloit, & il n'y a que „ce petit Terme d'*aimable* ajouté, qui me „parût un peu extraordinaire dans ſa Bou-„che) peut être ne ſavez-vous pas pour-„quoi je vous ai fait appeller? Non, Ma-„dame, *lui répondis-je*, & il faut ſans „doute, que ce ſoient des Affaires bien in-„téreſſantes, puiſqu'elles me procurent „l'Honneur de vous parler. Ho! pour in-„téreſſantes, *me répondit-elle*, elles le „ſont infiniment, & elles ne regardent, que „vous ſeule. Je le croi, Madame, *lui ré-„pondis-je*, & je vous rends grace de la „Part, un peu nouvelle, que vous voulez „bien y prendre. Je vais vous montrer, *me* „*dit-elle*, que vos Intérêts me ſont plus „chers, que vous ne croïez. Ecoutez-moi „ſeulement un moment, & mettez bas „cette Contrainte trop timide avec laquel-„le vous avez vecû jusqu'à préſent avec „moi. Cà, parlez-moi comme à une „Amie, & non comme à une Belle-Me-„re, à qui vous devez une aveugle Obéiſ-„ſance.„

J'avoue, que ces Mots de *Belle-Mere, à qui je devois une Obéïssanse aveugle*, ne laissoient pas, que de me rebutter ; mais le Début d'un pareil Discours avoit piqué ma Curiosité, & j'en voulois voir la Fin. Ainsi, je ne fis point sur ces Mots de Quérelle à ma Belle-Mere, que je n'aurois certainement point laissé passer dans une autre Occasion, & je la priai de continuer.

„ Ouvrez-moi, *ajouta-t-elle*, vôtre „ Cœur tout entier, & ne me cachez „ rien de ses Sentimens. Le CHEVALIER „ DE BECOUR, comment êtes-vous avec „ lui, ou comment est-il avec vous ? L'ai„ mez-vous, ou vous aime-t il ? Je sais, „ *ajouta-t-elle, sans me donner le Tems de* „ *lui répondre*, qu'il a quelques Qualités „ bien aimables ; mais, ces Qualités sont, „ comme l'on sait, obscurcies par de ter„ ribles Défauts. Mais, n'importe, vo„ ïons. Dites moi seulement, s'il vous est „ cher ? Hé mon Dieu! Madame, *lui ré*„ *pondis-je*, pourquoi exiger de moi un „ pareil Aveu, comme si vous n'êtiez pas „ instruite de mes Intentions, & de cel„ les du Chevalier ? Ouï, Madame, *ajou*„ *tai-je*, je n'ai pas tardé à admirer „ dans lui les Qualités les plus charman„ tes, sans remarquer, qu'elles fussent

ternies

„ ternies par aucun des Défauts, dont
„ vous parlez, & pour ne vous rien dé-
„ guiser, puisque vous le souhaittez, je
„ vous dirai, que si je lui ai paru digne
„ de son Amour, je n'ai pu de mon cô-
„ té lui refuser mon Estime toute entiere.
„ Voilà un Aveu, *me répondit-elle*, qui
„ n'a rien d'obscur, & qui fait, que je
„ suis encore plus fâchée contre Mon-
„ sieur le Baron. Contre mon Pere! *re-*
„ *pris-je.* Ouï, *me répondit ma Belle-Me-*
„ *re*, contre lui-même. Car, vous ne
„ savez peut-être pas, que l'on vient de
„ lui demander son Consentement pour
„ vôtre Mariage avec le Chevalier, & qu'il
„ n'a pas voulu l'accorder. Mais, ce
„ n'est point-là encore, *ajouta-t-elle*, ce
„ qui m'afflige le plus pour vous, & je
„ puis vous dire, que ce n'est qu'à re-
„ gret, que je me suis chargée de vous
„ l'apprendre. Sans doute, que le Cou-
„ vent n'a pas grand Attrait pour vous?
„ C'est-là cependant l'unique Parti, que
„ l'on vous laisse à prendre. Voilà Ma-
„ dame, *lui répondis-je*, un *On* qui
„ semble demander quelque Explica-
„ tion. Le Cloitre doit donc devenir
„ mon partage? Rien de plus certain;
„ l'Arrêt en est prononcé, & je ne
„ puis

„ puis en appeller. Mais, Madame, me „ feriez-vous à vôtre tour, la Grace de „ me dire, si ce ne seroit pas par hazard à „ vôtre Tribunal où j'aurois été con- „ damnée ? Car, ce n'est point certaine- „ ment à celui de mon Pere. Non, sa „ Tendresse pour moi n'est pas éteinte ; „ & s'il ne m'en a pas donné plus de Mar- „ ques, je ne suis pas à présent à ignorer „ à qui je dois m'en prendre.

„ C'est donc vous, Madame, qui avez „ prononcé ce sévere Arrêt, dont vous ve- „ nez de me parler ? Je n'en suis point sur- „ prise ; il s'accorde même si fort avec „ bien des Vûës, que vous pouvez avoir, „ & que je n'ignore pas. Que je suis éton- „ née, que vous n'aïez pas formé ce Des- „ sein plutôt ! Peut être y auriez-vous „ trouvé moins d'Obstacles de ma part. „ Des Obstacles de vôtre part, ma petite „ Demoiselle ? *me répondit ma dédai-* „ *gneuse Belle-Mere en prenant un Ton* „ *fier & insultant, qui me disoit, que* „ *je n'avois d'autre Parti à prendre avec* „ *elle, que celui d'une servile Obéïssance.* „ Ouï, Madame, *lui répondis-je*, des Ob- „ stacles de ma part. Peut-être que mes „ Desseins, *ajoutai-je*, dérangeront un peu „ les vôtres ; mais, vous savez, que

„ tout

„ tout ne profpére pas toûjours égale-
„ ment felon nos Vœux.

Ho ! ce fut alors, que la fiere Baronne ne fût plus fe modérer. Je m'attendois à des Invectives. J'en effuïai de toutes les façons, & je n'en fus point furprife. Je dedaignois même de lui répondre ; & , fans en paroître plus émûë, je lui laiffois évaporer fa Bile tout à fon aife. Mais, il lui arriva de vouloir me faire quelques froides Plaifanteries fur mes prétenduës Graces, qu'elle difoit me donner un Air de Fierté, qui ne me convenoit du tout : & fes fades Railleries lui valurent quelques Reparties, qui achevérent de la déconcerter.

„ Hé! laiffons-là, de grace, Mada-
„ me, *lui répondis-je*, de fi foibles A-
„ vantages, qui ne fervent fouvent, qu'à
„ nous rendre méprifables, lorfque nous
„ nous occupons trop à les faire valoir,
„ & lorfque fur-tout ils ne font pas
„ foutenus par d'autres Qualités plus
„ eftimables. Peut-être moi-même,
„ *ajoutai-je*, aurois-je coulé des Jours
„ moins malheureux, fi les foibles At-
„ traits, dont la Nature m'a pourvûë,
„ ne m'avoient pas rendue l'Objet de
„ la Jaloufie d'une Perfonne, dont je ne
„ me fuis peut-être attiré l'Indignation,

„ que parce que mes jeunes Appas lui „ deroboient les Hommages, qu'elle cro- „ ïoit dûs à ses Charmes surannés.

Je reconnois toute la brusque Vivacité d'une pareille Repartie, *me dit* CECILE, mais aussi, ma bonne Amie, *ajouta-t-elle*, avouëz avec moi, que l'indigne Procédé de la Baronne à mon égard, que le barbare Dessein, qu'elle venoit de former contre moi, & surtout, que ses insultantes Railleries pouvoient bien servir d'Excuse à cette vive Sortie de ma mauvaise Humeur.

Ce furent alors de nouvelles Injures dont je fus accablée, mais qui n'eurent point de Réponse de ma part, parce qu'heureusement je ne sentois plus rien, qui me pésât sur le Cœur, & qui m'aigrit contre la Baronne. Nous eussions pu même nous quitter les meilleures Amies du Monde; mais, ce qu'elle me dit, en m'ordonnant de me retirer, étoit trop accablant pour ne pas exciter tout mon Resentiment. „ Allez, allez, Ma- „ demoiselle, *me dit-elle, en remuant* „ *dédaigneusement la Tête, & en ne me* „ *regardant, que du Coin de l'Oeil*, sor- „ tez d'ici, & retirez-vous dans vôtre „ Chambre. Dans peu vous apprendrez, „ si vous devez quelque Respect à mes

„ Or-

„ Ordres, & attendez-vous à aller de-
„ main dans le Couvent; & si ce n'est
„ pas pour y demeurer toûjours, sou-
„ venez-vous, que ce sera du moins pour
„ n'en pas sortir tant, que je vivrai.

Helas! j'étois bien assûrée, que je ne verrois, que trop-tôt l'Effet de ces redoutables Menaces. Il me restoit à implorer la Miséricorde de mon Pere; mais, quand même j'aurois pû réussir à le toucher par mes Prieres & par mes Larmes, une seule Parole de mon impérieuse Belle-Mere, prononcée d'un Ton absolu & menaçant, ne suffisoit-elle pas pour lui faire changer toutes les Resolutions, qu'il auroit pû former en ma faveur? Je m'attendois bien cependant, qu'il n'en viendroit pas à éxécuter ce dont je venois d'être menacée, sans me faire la Grace de m'en parler auparavant; & ce, que j'avois prévû, arriva.

Lui-même il vint me trouver dans ma Chambre. L'Air triste & embarrassé, avec lequel je le vis entrer, me fit conjecturer aisément, que sa Bonté naturelle souffroit des Ordres sévéres, qu'i l'avoit à m'annoncer. „ Je ne sais, *me*
„ *dit-il*, ma chere Fille, ce que vous a-
„ vez fait à vôtre Belle-Mere, mais
„ vous l'avez mise dans une Colere

„ épouvantable contre vous. Il m'eut „ été cependant facile, *répondis-je*, de „ mériter ses Bonnes-Graces. Je n'a„ vois qu'à consentir d'être la Victime de „ l'Antipathie, qui l'anime contre moi, „ & de la Tendresse, qu'elle a pour un „ Fils, qu'elle idolâtre. En un Mot, „ pour enrichir ce Fils chéri, & lui fai„ re, à mes Dépens, une Fortune bril„ lante, je n'avois, qu'à me resoudre à „ passer toute ma Vie dans un Cloitre. „ Peut-être, à ce prix, aurois-je été „ assés heureuse pour ne pas encourir „ l'Indignation de Madame la Baronne. „ Mais, ce sont-là des Sacrifices, qu'elle „ ne doit pas attendre de ma Complai„ sance, comme aussi je ne croi pas, „ Monsieur, que vous les exigiez de „ mon Obèïssance. Car je suis, *ajou„ tai-je*, Monsieur trop certaine de vô„ tre Tendresse, pour ne pas croire, „ que vous-même vous vous plaignez „ d'être gêné de ne pouvoir m'en don„ ner autant d'Assûrances, que vous sou„ haiteriez. Non, ma chere EUPHROSINE, „ *me répondit mon Pere*, non, ne crai„ gnez pas, que je veuille vous contrain„ dre dans le Choix de vôtre Vocation; „ Mais, faites-vous cette Violence, de „ donner quelque chose à la Paix, que

je

„ je voudrois voir regner dans ma Mai„ son. Et cette Paix, Monsieur, l'on „ vous a dit sans doute, que c'est moi „ seule, qui la trouble? Que cela soit, „ ou non, *me répondit mon Pere*, ce „ n'est point ce, que j'examine. Mais, „ vous voïez, que par l'Effet d'une A„ version naturelle, que je condamne, „ vôtre Belle-Mere ne peut vous souf„ frir. Par quelques Mois, ou tout au „ plus, par une Année ou deux d'Ab„ sence, délivrez-moi des Plaintes & „ des Criailleries continuelles dont mes „ Oreilles sont chaque jour fatigués. „ Peut-être même vôtre Eloignement „ servira-t-il à faire prendre à mon E„ pouse des Sentimens pour vous, moins „ contraires.

„ Non, non, Monsieur, *répondis*„ *je*, non, ce n'est point-là ce, que „ j'espere. C'est dès le Breceau, que „ j'ai commencé à être la Victime in„ forunée de son injuste Haine, & cette „ Haine, qui l'anime contre moi, elle la „ conservera jusqu'au Tombeau. Mais, „ mon cher Pere, *ajoutai-je*, c'est vô„ tre Volonté seule, que je consulte, & „ que je respecte. Ma Tendresse souffri„ ra de cette Absence, à laquelle l'on „ me condamne, & qui me privera du

„ doux Plaisir de vous voir. Mais, ma „ Soumission à vos Ordres veut, que je „ sacrifie ce Plaisir à celui de vous obéïr. „ Hé bien ! chere EUPHROSINE, *me* „ *répondit mon Pere*, soïez assûrée, que „ de mon côté je vous tiendrai compte „ de la petite Violence, que vous vous „ faites, & que, pour vous en récom- „ penser, je ne vous gênerai point dans „ le Choix, que vous ferez pour disposer „ de vôtre Cœur & de vôtre Main.

C'étoit-la une Occasion favorable de parler à mon Pere de la Demande, que Monsieur & Madame DE BECOUR étoient venus lui faire. Aussi eus-je soin d'en profiter; mais, toute la Réponse, que je pus en obtenir, c'est que les Vœux, que le Chevalier m'addressoit ne lui déplaisoient point, & qu'il consentoit, que je continuasse à les recevoir. Mais, *ajouta-t-il*, laissez faire au Tems, & à mes Soins, & esperez, que vous verrez vos Vœux éxaucés plutôt même, que vous ne pensez. Ce fut en me disant ces dernieres Paroles, qu'il se retira, en ajoutant cependant, que je me disposasse à aller le Lendemain dans le Couvent.

Cet Ordre n'eut rien, qui m'allarmat, ou du moins j'en fus consolée par l'Assû-

ran-

rance, que l'on me donnoit de ne point me gêner dans mon Choix, & par la Liberté, que l'on me laiſſoit, de recevoir les Viſites, que me feroit l'aimable Chevalier. Cette ſeule Conſideration pouvoit même me faire trouver dans le Couvent des Attraits, qui devoient m'en rendre le Séjour bien charmant.

J'y entrai donc le Lendemain, ainſi, qu'il avoit été conclu. Ma Belle-Mere me tint quitte des Adieux, que j'avois à lui faire, parceque ſans doute elle prévit, qu'ils auroient pu être mêlés de certains petits Mots piquants, dont ſa Fierté eut pu s'offenſer, & c'eſt ce qu'elle voulut s'épargner.

Mon prémier Soin, dès que je fus renfermée dans ma nouvelle Solitude, fut d'écrire à ma chere Amie, Mademoiſelle DE RENAN, pour la prier de m'honnorer d'une prompte Viſite. Elle ne pût l'être davantage; car cette fidelle Amie, accompagnée du cher Chevalier, monta auſſi-tôt en Carroſſe, & ſuivit de près celui, qui lui avoit remis ma Lettre.

Il n'y avoit pas deux Heures, que j'étois dans ma Chambre, lorſqu'une jeune Religieuſe y entra, qui, après m'avoir ſalué, me dit; „Il paroit bien, „ Mademoiſelle, que l'on ne veut pas,

„ que l'Ennui vous saisisse si-tôt ici. „ Vous ne faites qu'y arriver, & voilà „ déjà une Compagnie charmante, qui „ vient pour vous amuser. Vite au Par„ loir, Mademoiselle, *ajouta-t-elle*, „ car vous y trouverez les plus jolies „ Figures du Monde, qui vous y at„ tendent.

C'étoit cependant la seule Visite de la chere DE RENAN, que j'esperois, & je ne pouvois guéres deviner de qui elle pouvoit être accompagnée. Mon Cœur même, dont les Présentimens auroient dû me faire songer au Chevalier, ne m'en prédit rien. Son Silence me valut donc le Plaisir d'une agréable Surprise. Comme j'étois descendu à la hâte, je fus bientôt au Parloir, & j'y arrivai même toute hors d'haleine.

„ Ah! ma chere Amie, *me dit l'ai„ mable* DE RENAN, *en semblant vou„ loir se jetter à mon Col, sans qu'elle „ fit attention, que de gênantes Grilles „ s'opposoient aux Marques, qu'elle vou„ loit me donner de sa Tendresse*, nous ne „ nous serions en vérité jamais avisé de „ venir vous chercher ici, si vôtre Let„ tre ne nous avoit instruit du Lieu de „ vôtre Rétraite. Sans doute, *lui répondis„ je*, qu'elle vous surprend; Mais, il „ falloit

„ falloit delivrer Madame la Baronne d'une
„ Présence, qui lui étoit odieuse. Elle a
„ crû enfin, que j'étois pour elle un Far-
„ deau trop pésant, & elle a voulu s'en
„ décharger. Mais, Monsieur le Baron,
„ *reprit avec Etonnement le Chevalier*,
„ comment a-t-il pu consentir...... Ho!
„ pour mon Pere, *répondis-je*, ce n'est
„ point lui, comme vous savez, qui don-
„ ne les Ordres. Son Autorité ne va pas
„ jusque-là, mais il se contente de les re-
„ cevoir. Il est venu me les annoncer, &
„ vous voïez, que je les ai éxécutés. Ah!
„ charmante EUPHROSINE, *me dit la*
„ *chere* DE RENAN, puis-je refuser tou-
„ te ma Pitié au Malheur de vôtre Sort!
„ Quelle Destinée plus triste, que la vô-
„ tre! Ho! s'il vous plait, *lui répondis-*
„ *je*, laissons-là toutes ces inutiles Plain-
„ tes, & souvenez-vous, que vous êtes
„ venu ici pour me consoler, & non pour
„ m'attrister, en me représentant trop
„ vivement des Sujets de Chagrin, que
„ je voudrois me cacher à moi-mê-
„ me. Pour les oublier je ne me rap-
„ pelle, que les Promesses, que mon
„ Pere m'a faites; &, s'il les tient, je
„ puis dire, qu'il ne me laisse plus de
„ Vœux à former. Mais, ces Promesses,
„ *reprit le Chevalier*, me feriez vous la

„ Grace de m'apprendre si elles favorisent mon Amour ? Eh ! pouvez-vous „ en douter, *lui répondis-je.* Qu'auroient-elles en effet de flatteur pour „ moi, si elles ne me laissoient espérer, „ que peut-être bientôt nous ne trouverions plus d'Obstacles à nos Souhaits ? „ Car, outre que par la Parole, que mon „ Pere ma donnée, il s'est engagé à ne „ point me gêner dans mon Choix, il n'a „ pu me cacher, que c'étoit avec plaisir, qu'il voïoit l'Honneur, que vous „ me faisiez de m'addresser vos Vœux. „ Mais helas ! *reprit le Chevalier, en* „ *attachant sur moi les Regards les plus* „ *passionnés & les plus tendres,* que d'Années peut-être s'écouleront, avant „ que je voïe le Succès de ces Vœux ardents ! Mais, n'est-ce pas pour nous, „ *lui répondis-je,* une consolante Ressource dans nos Maux de pouvoir nous „ flatter de cette douce Espérance, que „ nôtre Constance triomphera un jour „ de tous les Efforts, que l'on fait pour „ l'ebranler ? Et n'avoüerez-vous pas „ encore, que nos Disgraces sont bien „ adoucies par le Plaisir, que l'on nous „ laisse de nous voir ? Oüi, ma chere „ Amie, *me dit Mademoiselle* DE RENAN, „ ce sont-là des Motifs de Consolation

bien

„ bien capables de rendre à de tendres A-
„ mants leurs Maux moins insuporta-
„ bles ; mais cette Liberté de vous par-
„ ler & de vous voir, pensez-vous qu'on
„ vous la laissera toûjours toute entiere,
„ & que rien jamais ne la gênera? He-
„ las! *reprit le Chevalier*, c'est-là la seule
„ Pensée, qui m'effraïe. Ah! mes Yeux,
„ divine EUPHROSINE, *me dit-il*. pour-
„ roient-ils se faire à la cruelle Douleur
„ de ne plus vous voir? Pourrois-je,
„ sans mourir, me voir privé du doux
„ Plaisir de vous laisser voir, dans mes
„ Soupirs, dans mes Regards, & dans
„ mes Larmes, toute la Tendresse de
„ mon Amour? Non, cher Chevalier,
„ *reprit l'aimable* DE RENAN, cela n'ar-
„ rivera pas, & c'est moi, qui me char-
„ ge de dissiper les Fraïeurs, qui pour-
„ roient vous allarmer. Je ne demande pas,
„ au reste, que vous me teniez grand com-
„ pte du Dessein, que je forme en vôtre
„ faveur ; car, je serai assés récompensée,
„ *ajouta-t-elle*, par le Plaisir, que j'au-
„ rai de satisfaire la tendre Inclination,
„ qui m'unit à l'aimable EUPHROSINE.
„ Pour vous expliquer enfin mon Pro-
„ jet, je veux dès aujourd'hui prier mes
„ Parens, qu'il me soit permis de venir
„ ici tenir compagnie à nôtre chere

„ Amie, & de ne la point quitter. Par-
„ là j'espere de vous conserver à tous
„ deux la Facilité de vous parler & de
„ vous voir. Car, les Visites, je croi,
„ d'un Frere à une Sœur ne peuvent
„ être, ni suspectes, ni trop fréquen-
„ tes, & pourroit-on trouver mauvais,
„ que la chere EUPHROSINE ait part
„ à ces Visites ? Il est vrai cependant,
„ que j'en serai que le Prétexte, mais,
„ que ne fait-on pas pour un Frere &
„ pour une Amie tendrement chérie!

Non, jamais, *dit* CECILE, je ne saurois exprimer tous les vifs Remercimens & les tendres Carresses, que le Chevalier fit alors à son aimable Sœur. Pour moi, j'avois à m'acquitter des mêmes Devoirs de Reconnoissance, & je le fis de la Maniere la plus touchante. Je pris une de ses Mains, qu'elle me donna à travers les Grilles; mille fois je la baisai tendrement, & je l'arrosai de quelques Larmes.

„ Peut-être, ma chere Amie, *me*
„ *dit l'aimable* DE RENAN, convien-
„ droit-il, que je mêlasse un peu mes
„ Larmes aux vôtres; mais, je n'en veux
„ répandre, que de Joïe, & la mienne
„ ne sera extrême, que lorsque j'aurai ob-
„ tenu de mes Parens le consentement,

„ que

„ que j'ai à leur demander. Ainsi, souf-
„ frez, que je vous quitte. Ce n'est que
„ pour hâter le Plaisir de me réünir à
„ vous. J'espére, qu'aujourd'hui même
„ l'on voudra bien permettre, que j'oc-
„ cupe ici une Chambre près de la vô-
„ tre, & nous aurons alors tout le Tems
„ de nous parler & de nous voir. „ Je fis encore quelques Remercimens à cette généreuse Amie, qui me quitta pour aller travailler à l'Exécution de son Projet.

J'avois véritablement la Tendresse de Monsieur & de Madame DE BECOUR; ainsi, ils n'eurent pas de peine à accorder à Mademoiselle DE RENAN leur Fille ce qu'elle leur demanda avec l'Ardeur la plus vive, & ce qu'elle obtint avec toutes les Marques d'un Contentement extréme. Le mien ne pût être plus grand, lorsqu'elle me fit savoir, que le Lendemain elle viendroit prendre une Place parmi les Pensionaires. Manquoit-il rien à ma Joïe? Elle fut telle, qu'elle m'ôta le Sommeil. Occupée cependant des plus agréables Idées, je demeurai si long tems au Lit, que ce fut la chere DE RENAN elle-même, qui vint m'en faire sortir.

„ C'est fort bien fait, *me dit-elle en*
„ *m'embrassant tendrement*; on ne
„ peut rien de mieux. Quoi! attendre

„ ainsi dans une tranquille Indolence
„ l'Arrivée d'un Amie, qui a donné la
„ Nuit toute entiere à s'entretenir du
„ Plaisir, qu'elle auroit de vous voir ? Ho!
„ cela ne se pardonne point du tout. J'e-
„ spere cependant de vôtre Bonté, *lui ré-*
„ *pondis-je*, qu'elle me fera la Grace de
„ m'excuser. Mais, le cher Chevalier,
„ *ajoutai-je*, me ferez-vous le Plaisir de
„ m'en donner des Nouvelles ? Faute nou-
„ velle encore, *me répondit la* DE RENAN,
„ Quoi ! l'Idée d'une Amie ne peut vous
„ occuper un moment, que vous ne l'in-
„ terrompiez par celle d'un Amant ?
„ Mais, ce même Amant est un Frere,
„ que j'aime tendrement ; ainsi, en fa-
„ veur du Frere la Sœur veut bien vous
„ pardonner de ce, qu'elle vous occupa si
„ foiblement. Songez seulement à vous
„ lever, & pour vous engager à le faire
„ à la hâte, apprenez que depuis plus
„ d'une Heure le Chevalier vous attend
„ au Parloir.

Me falloit-il un Motif plus pressant pour hâter ma Diligence ? Je ne fis donc, que me jetter une Robbe sur le Corps ; &, après quelques Momens, je fus prête à aller recevoir une Visite, qui devoit me causer peut-être encore plus de Plaisir, que l'on n'en avoit à me la faire.

Quelle

Quelle peut-être la Douceur & la tendre Vivacité des Entretiens, que deux Amans, unis par les Liens de l'Amour le plus parfait, peuvent avoir ensemble! Vous pouvez, Mademoiselle, *me dit* CECILE *en m'addressant la Parole*, vous l'imaginer aisément. Rien de plus passionné, de plus délicat, & de plus vif, que les Sentimens, que le Chevalier m'éxprimoit. C'étoit enfin l'Amour lui-même, qui sembloit animer ses Discours. Que de Momens heureux par conséquent! Que de ravissants Plaisirs n'ont pas du me procurer les Charmes d'une Conversation aussi tendre & aussi aimable, que l'étoit celle de mon jeune Amant! C'est aînsi que se s nt écoulé les deux plus belles Années de ma Vie, sans que, pendant tout ce Tems là, j'aïe eu occasion d'essuïer, ou de craindre, le plus léger Caprice de l'Amour.

Peu de Jours se passérent où l'aimable Chevalier ne me donne des Marques toûjours plus touchantes de sa vive & sincere Ardeur, & si l'inéxorable Baronne opposoit de continuels Obstacles à nos Vœux, nous nous en consolions par les Assûrances mutuelles, que nous nous étions données, d'une éternelle Constance. Mais, voici

voici ce qui me fit eſpérer, que ces Obſtacles,ne tarderoient pas à être bientôt levés.

Le jeune Baron mon Frere, qui avoit été envoïé à Paris, comme je l'ai dit, en revint après y avoir fait un Séjour de pluſieurs Années. Je ne ſais, s'il s'étoit défait de tous les Défauts dont j'ai parlé, mais toûjours eſt-il vrai, qu'il avoit l'Art, s'il les conſervoit encore, de les cacher ſous des Déhors ſéduiſants, qui prévenoient en ſa faveur. Le Jour de ſon Arrivée fut marqué par une Viſite, qu'il me fit. J'avouë, que j'eus peine à le reconnoître tant il étoit changé à ſon Avantage.

Il n'y avoit plus rien de fier & de hautain dans ſes Maniéres, plus rien de bruſque & de rude dans le Ton de ſa Voix. Il laiſſoit voir dans ſon Diſcours, & dans ſes Façons, une Douceur & une Politeſſe charmante. Outre qu'il s'exprimoit avec grace, il aſſaiſonnoit tout ce qu'il diſoit d'un Sel fin & délicat, qui plaiſoit infiniment. Ajoutez à tout, cela, qu'il avoit une Figure gracieuſe & aimable, qui charmoit. Mais, je ne ſavois pas, qu'il eut un Cœur tendre, & je ne tardai pas à être convaincüe de ſa Senſibilité.

Ma chere Amie, l'aimable DE RENAN, étoit ma Compagne inſéparable. Point

Point de Visites que je reçeüsse, où elle ne fut présente. Mon Frere la vit donc dans celle, qu'il me fit, & il ne me fut pas bien difficile de m'appercevoir, qu'il ne pût la voir sans prendre pour elle les plus tendres Sentimens.

Ce fut par des Regards pleins de Flame, qu'il commença à déclarer son Amour ; mais, son Ardeur, trop vive même dès les Commencemens, ne lui permit pas de s'en tenir à ces muets Interprêtes. Les Déclarations les plus passionnées, & les plus respectueuses, suivirent de près celle, que ses Regards n'avoient fait qu'ébaucher. J'étois curieuse cependant de savoir de quel Air la chere DE RENAN les recevroit, & la timide Rougeur, dont son Visage se couvrit, le modeste Embarras, qui parût dans ses Réponses, me fit comprendre, que son Cœur pouvoit bien n'être pas insensible aux Charmes du jeune Baron mon Frere. Je crus même m'appercevoir, lorsqu'il voulut nous quitter, qu'elle n'auroit pas été fâchée, qu'il eut peut-être un peu plus prolongé sa Visite: mais, ce qu'elle me dit, lorsque nous fumes seules, ne me laissa plus aucun Doute des tendres Dispositions de son Ame.

„ Savez-vous bien, ma chere,

„ *me*

„ *me dit-elle*, que vous avez-là un Frere „ vraïement dangereux, & que ce que „ je viens d'admirer dans lui ne s'accorde „ guéres avec l'Idée peu avantageuse, que „ vous aviez voulu m'en donner. Je se- „ rois bien charmée, *lui répondis je*, „ qu'il eut été assés heureux pour ne pas „ vous déplaire, & je vous avouë, que ce „ n'est pas sans un Plaisir extrême, que „ j'ai vû le merveilleux Changement, qui „ s'est fait dans lui. Jamais même je n'au- „ rai osé espérer, qu'il pût devenir tel, „ qu'il vient de s'offrir à mes Yeux. Car, „ je ne vous cacherai pas, *ajoutai je*, qu'il „ m'a paru véritablement aimable. Je suis „ ravie, ma chere Amie, *me dit Made-* „ *moiselle* DE RENAN, que vous com- „ menciez enfin à vous défaire des Pré- „ ventions, que vous aviez contre lui, & „ que vous rendiez plus de Justice à son „ Mérite. Je ne vous déguiserai pas mê- „ me, que le Baron m'a paru d'un Ca- „ ractere si charmant, que je veux, qu'il „ soit l'Ami du Chevalier. Vous voïez „ bien, *ajouta-t-elle*, que j'ai en cela mes „ Vûës. Ils nous rendront des Visites „ communes, & par-là je gagnerai du „ moins, que je ne serai plus obligée de „ jouër ici un Personage oisif.

„ Hé

„ Hé bien! ce sera donc moi, *répon-*
„ *dis-je*, qui me chargerai d'instruire
„ mon Frere de vos Intentions. Il ren-
„ dra de ma part une Visite au Chevalier,
„ & cette Entrevuë deviendra peut-être le
„ prémier Lien de l'Amitié, qui les unira.
„ Je ne vous dirai pas encore, *ajoutai je*,
„ les Avantages, que j'espere de cette
„ Union, mais souvenez-vous seulement,
„ que je vous recommande les Intérêts
„ de mon Frere, & que le Succès des
„ Vœux du Chevalier & des miens dé-
„ pend, plus que vous ne pensez, de
„ l'Accueil, que vous ferez au jeune Ba-
„ ron. Mais, je vais lui écrire, & nous
„ ne tarderons pas sans doute à le revoir
„ bientôt ici avec le Chevalier. „

J'écrivis donc, & ma Lettre eut un Effet aussi prompt, que je l'espérois. Mon Frere se rendit avec Empressement chés le Chevalier, pour lui faire une Visite de Civilité; & tous deux, engagés par les mêmes Vûës, se donnérent mille Assûrances d'une sincere Amitié. Ils s'étoient engagés à se prêter un mutuel Secours dans leurs Amours: peut-être se le promirent-ils; du moins eus-je quelque lieu de le croire, après avoir reçû la Visite, qu'ils nous firent.

Le

Le Chevalier se servit de tout le Crédit, qu'il avoit sur l'Esprit de Mademoiselle DE RENAN sa Sœur, pour appuïer auprès d'elle les Intérêts de mon Frere, qui de son côté s'engagea de tout tenter auprès de ma Belle-Mere pour obtenir d'elle l'Aveu, que nous souhaittions le Chevalier & moi, pour nôtre Hymen. Mais, l'infléxible Baronne, quelque Tendresse qu'elle eut pour son Fils, elle fit céder le Plaisir, qu'elle auroit eu de le rendre heureux à celui de continuer à éxercer sa Haine contre moi. Mon Frere eut beau presser, & revenir souvent à la charge, & ses Prieres, & ses Instances, ne lui valurent, que d'opiniâtres Réfus. C'est ainsi, que trois Mois s'écoulérent en Négotiations inutiles.

MADEMOISELLE DE RENAN cependant, vaincuë par les Assiduités & les Soins empressés du jeune Baron, étoit devenuë sensible, au point qu'elle ne paroissoit lui être guéres moins attachée, que moi même je l'étois au Chevalier. Mais, nôtre Bonheur dépendoit du bizare Caprice d'une Femme impérieuse, que nous ne pouvions guéres espérer de fléchir. Il n'y avoit que la Mort, qui pût léver les Obstacles, qui s'opposoient à nos Vœux, & ce fut elle aussi

auſſi, qui ſembla réveiller nos Eſpérances.

Ma Belle-Mere paroiſſoit jouïr de la Santé la plus parfaite. Toute occupée de ſon Plaiſir, toûjours plongée dans les Délices d'une Vie molle & voluptueuſe, la Fin d'un Divertiſſement étoit pour elle le Commencement d'un autre, plus piquant, ou plus amuſant. Le Mal même ſembloit avoir réſpecté juſqu'alors la conſtante Félicité, dont elle jouïſſoit; & jamais elle n'en avoit reſenti la plus légere Atteinte. Mais, la prémiere, qu'elle éprouva, fut mortelle. Une violente Attaque d'Apopléxie, dont elle fut ſaiſie, ne lui laiſſa, que deux Heures d'une Vie, qui ne différoit preſqu'en rien de la Mort.

Malgré tous les Sujets de Plainte, qui pouvoient m'animer contre elle, mon bon Cœur ne me permit pas de lui réfuſer bien des Larmes. Peut-être n'étois-je pas inutile pour eſſuïer celles de mon Pere; ainſi l'on me fit ſortir du Couvent. Funeſte Sortie! qui me coutera encore longtems bien des Soupirs & bien des Pleurs.

Je paſſai près de trois Mois entiers, ſans que la vive Douleur, dont mon Pere étoit accablée, & que j'étois occupée à conſoler, me permit de le quitter un Moment. Je récevois cependant quel-

quelques Visites du Chevalier & de son aimable Sœur, qui, n'étant entré dans le Couvent, que pour m'adoucir l'Ennui de cette Retraite, en étoit sortie presqu'en même tems que moi. Ses Sentimens pour mon Frere n'étoient point encore changés, parce qu'il ne s'étoit point encore montré indigne de sa Tendresse. Nous nous flattions même, que la Fin du Deuil seroit le Commencement de nôtre Bonheur, & qu'un double Mariage couronneroit nos Vœux. Mon Pere même, à qui Monsieur & Madame DE BECOUR en avoient fait les Propositions, paroissoit le souhaitter avec Ardeur; mais helas! flateuses Espérances, dont nous ne fumes, que trop tôt dérrompés!

Aurions-nous pû soupçonner, que mon Frere, sous des Dehors si prévenans en sa faveur, eut pû cacher les Défauts les plus odieux! Mais, est-il quelque Déguisement, quelque honteux, qu'il soit, qui puisse rebutter un Amant, qui cherche à plaire? On se contraint pendant un Tems, on fait violence à son Naturel & à ses Passions: mais la Contrainte, pour être violente, ne peut être de longue Durée: & le Naturel, & les Passions, ne tardent pas à rentrer dans leurs prémiers Droits.

MADEMOISELLE DE RENAN sembloit faire

faire son Bonheur de l'Amour de mon Frere. Sa Tendresse pour lui étoit vive & sincere, mais elle étoit fondée sur les Sentimens d'Estime, que le jeune Baron méritoit. Aussi, dèsqu'il cessa de s'en rendre digne, l'Indifférence & le Mépris succedérent aux Sentimens avantageux, que l'on avoit eu pour lui; & pouvoit-il ne pas s'y attendre? Il avoit lâché la Bride à ses Passions, au point qu'il ne rougissoit plus des Débauches les plus honteuses. C'étoient chaque jour quelque Affaire fâcheuse, que sa brutale Fierté lui attiroit. L'aimable de Renan elle-même, qui, pendant un Tems, voulut bien, à ma Considération, & à celle de son Frere, ne rien oublier pour le ramener à son Devoir, n'eut que trop à essuïer de ses Manieres brusques & hautaines, pour ne pas se brouïller irréconciliablement avec lui. Brouillé avec la Sœur, il ne tarda pas à l'être avec le Frere. Le prémier Effet, que j'en ressentis, c'est, qu'il se servit du Crédit, qu'il avoit sur mon Pere, dont il étoit idolâtré, pour l'engager à me menacer de tout son Couroux, s'il m'arrivoit encore une seule fois de parler à l'aimable Chevalier. Quelqu'injustes que fussent des Ordres si cruels, il fallut cependant

les ſuivre, & l'unique Conſolation, qui nous reſtât, & dont nous profitâmes, fut, que pendant quelques Mois nous ne laiſſâmes paſſer aucun Jour ſans nous donner dans les Lettres, que nous nous écrivions, de mutuelles Aſſûrances d'une inviolable Fidélité.

J'ignore par quelle fatale Voïe le Chevalier apprit, que mon Frere devoit faire une Partie de Plaiſir, qui le tiendroit abſent pendant quelques Jours; mais enfin il la ſût, & il m'écrivit pour me demander avec inſtance, qu'il lui fut permis de profiter de ce Tems d'Abſence, pour qu'il eut le Plaiſir de me voir. Je ne ſais, quels funeſtes Préſentimens j'eus des Malheurs dont j'allois être accablée; mais, quoique peut-être plus empreſſée, que le Chevalier lui-même, à lui accorder ce qu'il me demandoit, j'héſitai longtems ſur la Réponſe, que j'avois à lui faire, ſans pouvoir me rendre raiſon à moi même de mon Irréſolution. Mille fois j'avois été convaincuë, que le Reſpect du tendre Chevalier égaloit ſon Amour. C'étoit dans ma Chambre, que du Conſentement même de mon Pere j'avois eu ſouvent le Plaiſir de m'entretenir avec lui. Mon Frere lui-même en étoit inſtruit, & n'avoit pas refuſé de l'y ammener plu-

ſieurs

fieurs fois. Qu'y avoit-il donc, qui pût m'engager à refuſer ce, que j'avois déjà accordé ſi ſouvent? Je le refuſai cependant d'abord; mais enfin, vaincuë par les Inſtances réïtérées du paſſionné Chevalier, je me rendis à ſes Prieres, & je lui permis, le Jour même, que je reçus ſa derniere Lettre, de me venir voir.

Mais, Mademoiſelle, *me dit l'aimable* CECILE, *en interrompant ici ſon Récit*, ſouffrez, je vous prie, que je m'épargne le cruel Chagrin de me rappeller le Souvenir des plus funeſtes Malheurs, & que vous ne pourrez entendre vous-même ſans que vôtre Pitié compatiſſante vous faſſe verſer bien des Larmes.

La triſte CECILE commença alors à en repandre beaucoup, & ce ne fut qu'après, que je les eus eſſuïé, que je pus l'engager à pourſuivre ſon Recit, qu'elle continua ainſi:

Toutes les Meſures, que nous avions à prendre le Chevalier & moi, n'avoient été, que trop bien concertées pour le Succés de la Viſite, qu'il avoit à me faire. Nous étions convenus de l'Heure où mon Pere ſortoit ordinairement de la Maiſon, pour n'y rentrer, que bien

tard. Je n'avois qu'une seule Fille de Chambre, livrée entierement aux Intérêts de mon Frere, & peut-être la Complice de son Libertinage & de ses Desordres. Par les différentes Commissions, que je lui donnerois, je devois la tenir pendant plusieurs Heures hors de mon Appartement. Le Chevalier enfin ne devoit y venir, que sous un Déguisement, qui le rendit méconnoissable.

Tout ne réüssit, que trop, ainsi que nous l'avions projetté. Le Chevalier, sans qu'il eut été apperçû, ou reconnu par aucun Domestique de la Maison, entre dans mon Cabinet. Il y entra, ô Dieux! *s'écria alors* CECILE, *en élévant ses Regards vers le Ciel, & en poussant les plus tristes Soupirs.* Mais, ô Source d'un éternel & cruel Desespoir! il y entra. Quelles Scènes barbares, dont j'allois être témoin; quel Sang, que j'allois voir verser!

Avant que le Chevalier & moi nous eussions la Force de nous parler, nos Soupirs & nos Regards firent long-tems presque tout nôtre Entretien. Nos Yeux même étoient baignés des Larmes, que nous ne pouvions retenir. Etoit-ce la Joïe de nous revoir, qui nous les faisoit repandre, ou un triste Présentiment,

qui

qui nous avertiſſoit, que c'étoient d'éternels Adieux, que nous avions à nous faire!

„ Charmante & adorable EUPHRO-
„ SINE, *me dit l'aimable Chevalier*,
„ sera-t-il donc vrai, que nous ſerons
„ condamnés à être toûjôurs les mal-
„ heureux Jouëts des Fureurs d'un bar-
„ bare Deſtin? Ne brulerai-je depuis
„ long-tems des Feux de l'Amour le
„ plus parfait, & le plus pur, que pour
„ le voir combattre par de continuels
„ Obſtacles? Mais, ces Obſtacles, du
„ moins s'il me reſtoit quelque Eſpoir
„ de les ſurmonter! Eſt-il, ô Dieux!
„ *s'écria-t-il*, un Sort plus affreux,
„ que le mien! Hé quoi! cher Cheva-
„ lier, *lui répondis-je*, comptez-vous
„ donc pour rien ces Sermens ſi ſou-
„ vent réïtérés, par les quels j'ai confir-
„ mé la Foi, que je vous ai donnée?
„ Aſſuré, comme vous l'êtes, de ma
„ Fidélité & de ma Conſtance, pourquoi
„ ne pas vous conſoler par l'Eſpérance
„ d'un Avenir plus heureux? Mais he-
„ las! que cet Avenir, *me répondit-il*,
„ eſt peut-être encore bien éloigné! At-
„ tendons-le, cependant, *lui répondis-je*,
„ puiſqu'il le faut, ſans murmure. Qui
„ ſait, ſi mon Pere, vaincu par vos

„ Prieres, & attendri par mes Larmes, „ ne se lassera pas de s'opposer à nos „ Vœux?

„ Hé! comment pourrions-nous, ma „ chere EUPHROSINE, *me dit-il*, „ nous flatter d'une douce Espérance? „ Ne savez-vous pas, que vôtre Pere, „ aveuglé par sa folle Tendresse pour „ un Fils, qu'il idolâtre, ne régle ses „ Volontés, que sur les bizares Capri- „ ces de ce Fils, dont il devroit corri- „ ger les Desordres. Ne savez-vous „ pas, qu'il semble même le craindre, „ au point, qu'il se donneroit bien de „ garde de vous donner la plus légere „ Marque de Tendresse, s'il prevoïoit, „ que la Jalousie de vôtre Frere dut „ s'en offenser? Et ce Frere indigne, „ pouvous-nous espérer de le flechir? „ Ouï, cher Chevalier, *lui répondis-* „ *je*, nous le pouvons. Et si ma Ten- „ dresse vous est chere, ne me refusez „ pas ce, que nôtre commun Intérêt „ veut, que je vous demande. Quel- „ que juste, que soit le Resentiment, qui „ vous anime contre mon Frére, faites „ cependant cette Violence à vôtre Re- „ sentiment; remportez cette Victoire „ sur vous même; déterminez-vous à „ voir encore une fois le jeune Baron;

„ ne

„ ne refusez pas de lui parler. Vous
„ connoissez son Humeur, contraignez-
„ vous à régler la vôtre sur la sienne;
„ tâchez enfin par des Complaisances,
„ qu'il ne mérite pas, de le rendre fa-
„ vorable à nos Vœux. C'est-là, j'en
„ conviens, *ajoutai-je*, un humiliante
„ Contrainte, que j'éxige de vous; mais,
„ que l'Effet, que nous en espérons pour
„ le Succés de nos Souhaits vous anime.
„ Laissez-vous toucher par les Prieres
„ d'une tendre & fidelle Amante, qui
„ souffre peut-être plus impatiemment,
„ que vous même, les Obstacles dont
„ nôtre Amour est combattu; & souve-
„ nez-vous, que mon Cœur, qui vous
„ est engagé, ne permettra jamais, qu'un
„ autre, que vous, reçoive cette Main,
„ que je vous ai promise, & que je vous
„ promets encore.

„ Ah! divine EUPHROSINE, *me dit*
„ *alors le passionné Chevalier, en se jet-*
„ *tant à mes Genoux, & ne pouvant mo-*
„ *dérer les Transports de sa Joïe extrême,*
„ non, je ne mérite point cet Amour
„ constant dont vous récompensez mes
„ tendres Feux, C'est pour nôtre com-
„ mun Inntérêt, que vous voulez, que
„ je parle à vôtre Frere. Je n'éxamine
„ point quel sera le Succès de mon Obeïs-

 „ san-

„ sance, j'obéïai, fallut-il même, que
„ je me contraigne jusqu'à descendre
„ aux Soumissions, & aux Prieres, j'y
„ descendrai. J'emploirai même, s'il est
„ besoin, le Secours des Larmes. Trop
„ heurex! si je puis. ....

Mais, ô Ciel! quel affreux Sujet de Fraïeur! Le Chevalier parloit encore; il étoit à mes Genoux, tenoit une de mes Mains serrée dans les siennes, & l'arrosoit de ses Pleurs, lorsque mon Frere entra brusquement dans ma Chambre avec tout l'Air d'un Homme transporté de Fureur & de Couroux. Je lûs d'abord dans ses Regards menaçants la Rage, qui l'animoit, & dont il alloit être la Victime.

Ah! Traître! *s'écria-t-il, en s'addressant au Chevalier*, c'est donc toi, infame Suborneur, dont j'aurai ajourd'hui à verser le Sang? Il avoit déjà tirée son Epée avant, que le Chevalier eut pû se relever & tirer la sienne. Mais, tandis qu'il se relevoit, & qu'il se mettoit en état de se défendre, m'attendois-je à être moi-même la prémiere Victime, qui devois être immolée à la Fureur de ce Frere barbare? Indigne Sœur! *me dit-il, en m'enfonçant son Epée dans le Corps*, tien, reçois le Prix dû à tes Crimes. Peut être al-

alloit-t-il redoubler, mais le Chevalier, qui s'étoit relevé, & qui avoit déjà tiré ſon Epée, ne lui en laiſſa pas le Tems. Cruel! *lui dit-il*, l'Effuſion de tout ton Sang va me venger de celui, que tu viens de verſer. Et, ſans Délai, tous deux ſe portent les Coups les plus dangereux. La Fureur, qui les animoit, étoit trop violente, pour que le Combat pût durer longtems. Déjà le Sang couloit à gros Bouillons des Plaïes, qu'ils s'étoient faites. Moi-même j'en répandois beaucoup: mais malheureuſement le Coup, que j'avois reçû, n'étoit pas mortel. La Vûë du Péril où deux Perſonnes, à qui je devois également ma Tendreſſe, étoient expoſées, me prêta des Forces pour me relever.

Sans conſulter le Danger où je me livrois, je voulus me jetter à travèrs leurs Epées, & expoſer ma Vie pour ſauver la leur. Mais helas! vain Secours, que j'eſpérois de leur donner. Mon Frere l'infortuné Baron, baigné dans ſon Sang, tombe étendu mort à mes Pieds. Ce fut alors, que la Nature réveilla ma Tendreſſe. J'oubliai, que j'étois Amante, pour ne plus me reſouvenir, que j'étois Sœur. „Cruel! *dis-je alors au Cheva-* „ *lier*, tu ne fuis pas encore? Tu oſes

„ encore offrir à mes Yeux la Vûë affreu-
„ se du barbare Meurtrier de mon Fre-
„ re? Tu a pû ne pas respecter un Sang,
„ qui m'étoit cher? N'étoit-ce donc,
„ que par la Mort de ce Frere malheu-
„ reux, que tu pouvois assouvir ta Fureur,
„ ou te garantir de la sienne?

Mais hela! Qu'allois-je devenir! Quel Spectacle encore plus épouvantable alloit s'offrir à mes Yeux! C'étoient des Larmes de Sang, qu'il m'auroit fallu repandre. Le Chevalier, le cher & aimable Chevalier, ne se soutenoit plus qu'avec peine. Ses Genoux tremblans sembloient à chaque instant vouloir se dérober sous lui. Epuisé de Forces & presque sans Sentiment, il tombe enfin étendu à mes Pieds. Ses Regards, qu'il tenoit tendrement attachés sur moi, une Main mourante, qu'il me tendoit, sa bouche, qu'il ouvroit pour me faire de tendres & éternels Audieux, mais qui ne pouvoit plus former aucun Son; C'étoient-là les seuls Signes de Vie, qu'il donna.

„ Ah! tendre & fidelle Amant, *lui*
„ *dis-je, en me jettant à son Col, & en*
„ *tenant mes Levres collées sur les sien-*
„ *nes*, ce ne sont donc pas les Nœuds
„ de cet Hymen heureux, qui flattoit
„ nos Vœux, c'est un même Tombeau,
„ qui

„ qui va nous unir. Ouï, j'y vais descendre avec toi ; mais, j'y veux emporter le doux Nom de ton Epouse. „ Je ne sais, si ce Nom, qu'il entendit, le rappella à la Vie, mais il me tendit la Main, je lui donnai la mienne, & nous les tinmes tendrement serrées ensemble. Par les vives Carresses, que ma Tendresse faisoit à cet Amant mourant, je tâchois de ranimer ses Sens.

„ Aimable Chevalier, *lui disois-je*, „ ah! si tu n'es pas sourd à la Voix de „ ta fidelle Epouse expirante avec toi, „ efforce-toi de me répondre, ou du „ moins par un Regard, un Soupir, „ dis-moi, que tu me laisse toute ta „ Tendresse, puisque tu emportes la „ mienne toute entiere avec toi. Cher „ Epoux, attends-moi encore quel„ques Momens, que tous deux en „ même tems nous nous donnions le „ dernier Soupir. Que ce soit un „ Soupir de Flame, qui marque, que „ nous avons cessé de vivre, avant que „ d'avoir cessé de nous aimer. „ Je ne sais, si je continuai encore à lui parler. Accablée par la Violence de ma Douleur, épuisée par l'Abondance du Sang, qui couloit encore de la Blessure, que j'avois reçûe, je tombai dans

une Foibleſſe, qui me déroba à mes Sens.

Impuiſſante Foibleſſe! *s'écria alors la deſolée* CECILE, *en verſant encore un Torrent de Larmes*, pourquoi ne fus-tu pas mortelle! Puis-je, ſans frémir, me rappeller comment j'en fus retirée!

Mon Pere, qui étoit rentré dans la Maiſon, demanda des Nouvelles de mon Frere. Je ne ſais, ſi on lui dit, qu'on l'avoit vû monter dans ma Chambre, mais lui-même il y monta. Se repréſentera-t-on jamais quelle dut être ſa Surpriſe à la Vûë des Spectacles d'Horreur, qui s'offrirent à ſes Yeux! C'eſt un Fils, l'Objet de toute ſa Tendreſſe, & qu'il idolatroit, étendu mort à mes Pieds, & nageant dans ſon Sang; c'eſt moi-même, ſans Force & ſans Sentiment, qui avois encore le Viſage collé ſur celui de mon Amant, qui paroiſſoit reſpirer encore, & dont je ſemblois vouloir recueillir le dernier Soupir. „ Cher „ Fils! Fils trop malheureux! *s'écria* „ *alors ce Pere deſolé, en ſe jettant ſur* „ *ſon Corps glacé*, c'en-eſt donc fait, „ tu ne vis donc plus? Tu viens donc „ d'être immolé à la Fureur d'un Per- „ fide, & à la Flame honteuſe d'une „ Sœur barbare? Ah! faut-il, que ma

„ Ra-

„ Rage n'ait point de Victimes à se sa-
„ crifier !

Malheureusement les Cris affreux, que mon Pere poussoit, & dont le Bruit étoit aussi épouvantable, que celui des plus horribles Hurlemens, me firent revenir à moi-même. Mes Yeux s'ouvrirent, & je commençai à donner quelque Signe de Vie. Mon Pere, qui s'en apperçût, quitta le Corps de mon Frere, sur lequel il s'étoit jetté, vint se saisir de moi avec Violence, & par des Secousses redoublées, m'arrache d'entre les Bras de mon Amant, qui rendoit les derniers Soupirs. „ C'est donc
„ toi, Fille indigne, *me dit ce Pere bar-*
„ *bare, en tenant une Epée pointée con-*
„ *tre mon Sein*, c'est donc toi, c'est
„ donc ta brutale Passion, qui vient de
„ m'enlever un Fils, que j'adorois?
„ Sœur inhumaine, *ajouta-t-il, en pa-*
„ *roissant vouloir m'immoler à sa Fureur,*
„ ce sera donc ta Mort, qui va me ven-
„ ger. „ Pourquoi, Grands Dieux ! ce Pere cruel n'éxecuta-t-il pas son barbare Dessein ? Pourquoi ne trempa-t-il pas ses parricides Mains dans mon Sang ? Mais helas ! l'infortuné Chevalier, qui respiroit encore, & dont les Yeux s'ouvrirent lorsque mon Pere fit ce Mouvement

menaçant, qui marquoit, qu'il alloit m'enfoncer son Epée dans le Sein, effraïé à la Vûë du Coup mortel, que j'allois recevoir, poussa un foible Cris. Ce fut alors, que mon Pere, trouvant une Victime à sa Fureur, changea de Dessein.

D'une Main, animée par la Rage, il se saisit de la mienne, & eut la brutale Force, sans que je peusse m'en défendre, de me faire tenir l'Epée dont il s'étoit saisi, il m'approche du Corps de mon Amant mourant, mais dont les tendres Regards étoient encore attachés sur moi, me fit appuïer sur son Corps l'Epée dont ma Main étoit armée, & lui même, la conduisant & la poussant avec une barbare Violence par plusieurs Coups redoublés, il me la fait tremper dans le Sang de mon Amant.

C'est ici où je compris, que j'avois eu tort d'éxiger de la Complaisance de l'infortunée CECILE le Récit d'une Histoire, dont le Souvenir ne pouvoit, que l'accabler de la plus mortelle Douleur. Les tristes Soupirs, qu'elle poussoit ne lui permettoient pas de continuer son Récit. Ses Yeux étoient baignés de ses Larmes. Pouvois-je ne pas y mêler les miennes! Son Accablement devint tel, que nous craignimes CHRISTINE & moi, qu'elle

qu'elle ne tombât dans une Foiblessé dont nous aurions peine à la retirer. Nous la tinmes long-tems serrée entre nos Bras, & par les Soins, que nous primes nous fumes assés heureuses pour lui sauver l'Evanouïssement dont elle étoit menacée.

Comme je voïois, que ce qui lui restoit à nous raconter n'avoit plus rien qui pût renouveller sa Douleur, dès que je la vis un peu calmée. & qu'elle fut en état de parler, je la priai de continuer son Récit.

Ce sont-là, *me dit-elle*, les Malheurs affreux, qui m'ont conduite dans cette Retraite. Je ne puis vous dire ce qui m'arriva après les étranges Avantures, que je viens de vous raconter. La Fureur, la Rage, le Desésspoir, dont je parus saisie, firent craindre, que je n'armasse mes Mains contre moi-même. Plusieurs Personnes furent pendant longtems occupées à me garder à vûë, & à chaque instant je faisois les plus violens Efforts pour m'arracher d'entre les Bras de ceux qui me retenoient. Que vous dirai-je enfin? Je languis pendant une Année dans une entiére Alienation d'Esprit, & je croi, qu'il n'a rien moins fallu, que la Force de la Puissance Divine pour me rappeller à la Raison. Dèsquelle a eu commencé

à m'éclairer, je me suis servi de ses Lumieres pour me convaincre, que je n'avois d'autre Parti à prendre, que celui de venir ici me dérober aux Yeux du Monde, & y ensévelir avec moi le Souvenir de mes cruelles Infortunes. Heureuse, si, touchée par l'Onction de la Grace, je pouvois sacrifier au Soin du Salut de mon Ame le Resentiment, qui m'anime encore contre le plus inhumain de tous les Peres, qui, touché lui-même du Repentir de sa barbare Cruauté, s'est fait de sa Maison une Retraite d'où il ne sort point.

C'est ainsi, que l'infortunee CÉCILE finit son lamentable Récit, dont la Fin me fit encore verser de nouvelles Larmes. Mais, il est Tems, que je reprenne le Fil de mon Histoire.

Le cher Comte DE STINFORD mon Amant ne manqua pas, ainsi que nous en étions convenus, de parler à mon Grand-Pere. Il lui dit, que ses Affaires devant peut-être bientôt le rappeller en Angleterre; il seroit bien aise d'aller avant ce Tems là faire un Séjour de quelques Mois à Paris. Ce Dessein s'accordoit trop bien avec les Vûës de mon Grand-Pere, pour qu'il ne l'approuva pas. Peut-être espéroit-il, que cette Absence du Comte serviroit à me détacher de lui,

&

& que pendant ce Tems d'Eloignement ſans doute, je prendrois pour le jeune MARQUIS DE CHATEAUNEUF de plus favorables Sentimens. Ainſi, loin de chercher à retenir le cher DE STINFORD, il loua ſa Curioſité, & voulut même avant ſon prétendu Départ lui donner quelques Lettres pour pluſieurs Seigneurs de la Cour, qui étoient de ſes Amis, & auxquels il crut devoir recommander l'aimable Comte, qui, pour achéver de mieux jouër ſon Rôle, fit à mon Grand Pere les Adieux les plus touchants, & lui rendit les plus vives Actions de Graces pour mille Marques de Bonté dont il l'avoit comblé. Il ne manqua pas auſſi de le prier, qu'il ſe ſouvint de la Parole, qu'il m'avoit donnée, de ne me point gêner dans mon Choix, & que ſi c'etoit en ſa faveur, que je continuaſſe à vouloir diſpoſer de ma Main, il le prioit de n'y point oppoſer d'Obſtacles. Mon Grand-Pere le lui promit; &, malgré toutes les Preuves où il a mis mon Amour, je dois en faire l'Aveu, que jamais il ne m'a menacé d'uſer de ſon Pouvoir abſolu pour violenter mon Choix.

Il reſtoit encore au Comte à faire des Adieux au jeune Marquis ſon Rival. Mais, c'étoit un Rival autant généreux, qu'il étoit Ami ſincere. Peut-être auſſi ja-

mais Adieux ne furent plus touchans & plus tendres, que ceux, qu'ils se firent. J'aurai encore asses d'Occasions dans le Cours de ces *Mémoires* de montrer à quel point ils poussérent la Grandeur & la Générosité des Sentimens.

Le Comte, n'aïant rien oublié de tout ce, qu'il devoit faire pour ne laisser aucun Doute sur le prétendu Voïage auquel il disoit se préparer, se retira bien avant dans la Nuit chez le Fermier dont j'ai déjà parlé, & y attendit l'Heure marquée pour venir me voir.

CHRISTINE, qui la prémiere fois, que le Comte avoit été introduit dans ma Chambre étoit allé avec l'aimable CECILE pour l'attendre & pour le conduire chez moi, savoit assés, & ce qu'elle avoit à faire, & le Chemin par où elle devoit le guider pour n'avoir plus bésoin du Secours de mon Amie. Ainsi, elle alla seule cette fois-là attendre l'aimable Comte, & l'emmena dans mon Appartement.

Il n'y avoit pas encore deux Jours, que j'avois vû le cher Comte, & je n'eus guéres moins de Plaisir à le voir, que s'il se fut offert à mes Yeux après plusieurs Mois d'Absence. Je lui fis répéter plusieurs fois ce qu'avoiént eu de particulier les Entretiens, qu'il venoit d'avoir

avec le Marquis & avec mon Grand-Pere. Mais je voïois, que sa Sincérité, & une Franchise naturelle, qui faisoit son Caractere, avoit souffert de cette Dissimulation, que je lui avois conseillée.

„ Vôtre Grand-Pere, *me dit-il* & le „cher DE CHATEAUNEUF mon Ami, me „paroissent également dignes de mon „Estime; & peut-être n'est-ce pas sans „une Peine extrême, que j'ai pû me ré„soudre à user avec eux de cette Feinte, „que vous m'avez dit devoir servir au „Succès de nos Vœux. Vôtre Grand„Pere, *ajouta-t-il*, avant qu'il sût les „Liens, que nos Parens avoient formé „pour nous, s'étoit déjà engagé auprès „du Marquis à unir vôtre Sort au sien; „& n'est-ce pas la seule Crainte, qu'il a „de vous contrarier dans vos Inclinations, „qui l'empêche de vous forcer d'acquitter „la Parole, qu'il a donnée à mon Rival? „Et ce Rival généreux, cet Ami vif & „sincére, puis-je le haïr, s'il ne peut me „sacrifier la tendre Vivacité de son „Amour? Mais cet Amour, est-ce la „Violence, qu'il emploïe, pour en avan„cer le Succès? Car, je ne croirai jamais, „que ce soit par ses Conseils, que vous „aïez été renfermée dans ces Lieux. „

Pouvois-je ne pas admirer les Sentimens de

de l'aimable Comte, & l'Admiration, que j'en concûs, pouvoit-elle ne pas accroître l'Idée avantageuse, que j'avois de sa Droiture & de sa Probité, qui lui faisoit justifier les Démarches de ceux-là mêmes, qui sembloient le plus opposés à ses Vœux ?

„ Peut-être, comme vous, *lui répendis-„je,* rends-je justiee à la Pureté des Inten-„tions du Marquis. Mais, ne convien-„drez-vous pas avec moi, que ce ne sera, „ que le Réfus, que je ferai de recevoir ses „ Visites, qui pourra l'engager à renon-„cer à l'Espoir, dont sans doute il se flatte „encore, de pouvoir me fléchir, & de „ vous effacer de mon Cœur ? „

„ J'avouë, *ajoutai-je*, que les Soins „ assidus & respectueux,qu'il m'a rendus, „ que les Preuves généreuses, que j'ai re-„ çu de son Amour, éxigeroient peut-être „plus de Rétour de ma Réconnoissance : „ mais, pourra-t-il se contenter, que la „Gratitude seule parle en sa faveur ? Et „ c'est cependant la Réconnoissance seule, „ *me répondit le passionné Comte*, dont „ mon Amour puisse ne pas s'offenser. „Mais, aimable GERTRUDE, *ajouta-t-il*, „les tendres Sentimens de vôtre Cœur, „ de ce Cœur, qui s'est donné à moi tout „ entier, laissez-moi espérer, que jamais „ ils

„ils ne feront, que pour moi ſeul. Hé, „quoi! cher Comte, *lui répondis-je*, „vous laiſſerois-je encore à deſirer quel-„que Preuve nouvelle de ma fidelle Con-„ſtance? Mon inviolable Ardeur ne doit-„elle pas s'offenſer de cette Demande, „que vous me faites, qui ſemble ſup-„poſer, que vous puiſſiez douter en-„core de la Durée de mes Feux?

Ce n'étoient point aſſûrément des Soupçons, que le Comte me faiſoit paroître; mais, eſt-il un Amant, qui ne ſoit jaloux du Plaiſir toûjours nouveau, qu'il a de s'entendre dire, qu'il eſt, & que ſeul il ſera toûjours tendrement aimé? Auſſi, c'étoient-là des Faveurs dont mon Amour n'étoit pas avare à l'égard de l'aimable Comte, & peut être avois-je plus, ou du moins autant de Joïe à les lui accorder, qu'il en avoit à les recevoir.

Près de trois Semaines s'écoulérent, pendant leſquelles les Entretiens nocturnes, que nous eumes le Comte & moi, ne perdirent rien de leur tendre & aimable Vivacité. Mais, ces Momens heureux devoient finir bientôt.

Des Affaires très-intéreſſantes, une opulente Succeſſion, qui venoit d'écheoir au Comte, le rappellérent en Angleterre. Que ne fit-il pas pour s'épargner

ce Voïage, qui lui laissoit craindre les plus funestes Suites pour son Amour! Mais, ce Voïage, il falloit m'en prévenir, & que de Larmes & de Soupirs ne devoit-il pas m'en coûter! Le cher Comte, qui connoissoit ma tendre Sensibilité, ne pût se résoudre lui-même à me l'apprendre. Ce fut CHRISTINE, qui fut chargée de ce Soin. Mais, que de Mesures, que de Précautions, n'eut elle pas elle-même à prendre pour m'annoncer une si accablante Nouvelle.

J'avois un jour invité l'aimable CECILE à venir passer l'Après-dinée avec moi. Elle y vint avec Empressement, & nous nous trouvâmes toutes deux d'une Humeur si enjouée & si disposées à nous bien réjouïr, que jamais nôtre Conversation n'avoit été plus vive & plus amusante, qu'elle le fut ce Jour-là. Ce furent çent petits Contes, tous plus divertissants les uns, que les autres, que la chere CEÇILE me fit, & que je ne pouvois entendre sans éclatter de rire presque à chaque instant. CHRISTINE, qui me voïoit livrée toute entiere à la Joïe, crut devoir profiter de ces heureux Momens, pour me rendre moins facheuse la Nouvelle, qu'elle avoit à m'apprendre.

„ Je croi en vérité, ma belle Maîtresse,

me

„ *me dit-elle,* *lorſqu'elle me vit le plus*
„ *occupée du Plaiſir, que j'avois d'écouter*
„ *la chere* CECILE, que, ſi on ne vous
„ empêchoit de continuer, vous ne ceſ-
„ ſeriez de rire toute la Journée. Ce n'eſt
„ pas, *ajouta t-elle,* que je condamne la
„ Joïe ; mais, on en fait quelque fois une
„ ſi grande Dépenſe, que l'on en manque
„ enſuite dans des Occaſions où elle ſeroit
„ bien néceſſaire. Voulez vous me croire?
„ Gardez un peu de la vôtre pour demain.
„ Qui ſait, ſi vous n'en aurez pas bé-
„ ſoin? „

Comme je ne comprenois rien à ce que CHRISTINE vouloit me dire, je la priai de s'expliquer un peu plus clairement ; &, ſans vouloir s'expliquer davantage, elle ſe contentoit de me répondre, que c'étoit un Avis très-ſage qu'elle me donnoit.

„ Voilà, *lui répondis-je,* un Avis dont
„ je ne profiterai pas ; car, je croi, que,
„ plus les Momens de Joïe ſont rares,
„ plus on doit craindre de les laiſſer échap-
„ per. Fort bien, *me répondit* CHRISTI-
„ NE ; mais, cette Joïe, *ajouta-t-elle,* pour
„ ne pas trop s'y livrer, ne ſeroit-il pas
„ bon de la modérer par la Penſee de cer-
„ tains Malheurs, de certaines petites
„ Diſgraces, qui pourroient nous arriver

„ & qui nous accableroient moins, si „ nous nous y étions attendus ? „

Autre Enigme, qu'il m'eut été difficile d'expliquer ; Mais, CHRISTINE ne tarda pas à m'en donner l'Explication.

„ Moi, par exemple, *me dit-elle*, si „ j'avois un Amant tendrement aimé, „ j'avouë, que son Absence seroit sans dou- „ te pour moi le Mal le plus à craindre. „ Hé bien ! pour me la rendre moins in- „ supportable, je m'attendrois chaque „ jour à apprendre la Nouvelle de son „ Départ. Et voilà, *répondis-je*, une „ Disgrace, à laquelle je n'aurois pas la „ Force de me préparer. Moi, *ajou-* „ *tai-je d'un Ton animé*, que j'apprisse „ le Départ du cher Comte, sans me li- „ vrer au Désespoir? Non, non, ja- „ mais..... Hé mon Dieu ! ma chere „ Amie, *me répondit la chere* CECILE, „ *qui ne me laissa pas le Tems de pour-* „ *suivre, & qui sans doute étoit prévenuë* „ *de la Nouvelle, que j'avois à appren-* „ *dre*, on peut bien, je croi, sans Dése- „ spoir supporter une courte Absence „ d'un Amant, lorsqu'elle est nécessaire, „ & lorsque sur-tout on n'a aucun Doute „ de sa Fidélité : & tel est, je croi, le „ Comte, *ajouta-t-elle*. „

C'étoit-là assés m'en dire pour me faire connoître, ou soupçonner du moins

moins, le Malheur au quel je devois me préparer. Mais aussi, comment aurois-je pû croire, que le Comte, tendre & passionné, comme il étoit, eut pû se résoudre à s'éloigner de moi dans le Tems même où sa Présence étoit le plus nécessaire pour le Succès de ses Vœux? Ainsi, comme l'on vit, ou que je ne comprenois rien, ou que je paroissois ne rien vouloir comprendre à ce que l'on me disoit, l'on se crut obligé de me parler plus intelligiblement; & l'on m'annonça enfin le prochain Départ du Comte. L'on s'attendoit bien, que ce ne seroit pas sans que je versasse bien des Larmes: mais, malgré le Soin, que l'on eut de les essuïer, & de me consoler, je n'en eus pas pour cela moins à répandre lorsque j'eus à recevoir les tendres Adieux de mon jeune Amant.

Comme il savoit, que j'étois prévenuë sur son Départ, il ne se contraignit plus, ainsi qu'il l'avoit fait les Jours précedens, à me cacher la mortelle Douleur dont il étoit accablé, & qui paroissoit peinte sur son Visage. C'en est fait, ma chere GERTRUDE, *me dit-il, après avoir gardé pendant quelque Tems un morne Silence, qui n'avoit été interrompu, que par les tristes & fréquens Soupirs, qui lui échapoient*, je ne puis plus reculer. Le Moment cruel est venu,

où je dois....(& la vive Douleur dont il étoit saisi, & les Sanglots continuels, qu'il poussoit, lui ôtérent la Force d'achéver).

Helas! je ne savois, que trop ce qui lui restoit à me dire; mais, savois-je ce que j'avois à lui répondre? Livrée, comme lui, à une Tristesse extrême, aurois-je essaïé de le consoler? Aurois-je essuïé ses Larmes? Mais, moi-même, n'avois-je pas bésoin d'une Main, qui essuïa les miennes? „Ah! cher Comte, *lui dis-je „dès que j'eus pû commander à mes Sou„pirs & à mes Pleurs*, seroit-il donc „vrai, que vous peussiez vous éloigner „de vôtre fidelle GERTRUDE? Est-il rien, „qui puisse rendre excusable ce barbare „Départ, auquel vous vous préparez? „Sont ce des Vûës d'Intérêt, qui vous „rappellent dans vôtre Patrie, & si vous „aimez, devez vous avoir d'autres Inté„rêts, que ceux de vôtre Amour? Et „c'est aussi, *me répondit le Comte*, pour „l'Intérêt de mon Amour, que je dois „ne pas mépriser les Dons, que la For„tune vient de me faire, & conserver „ceux, qu'elle m'a faits. Je ne doute „pas, *ajouta t-il*, que si vous n'aviez à „consulter, que vôtre Cœur pour di„sposer de vôtre Main, mon Amour

„seul

„ seul ne suffit pour farie tomber vôtre
„ Choix sur moi. Mais, vous savez,
„ que ce Choix dépend aussi du Con-
„ sentement de vôtre Grand-Pere, &
„ pensez-vous, qu'il vous permit d'unir
„ vôtre Sort au mien, si je n'avois à vous
„ offrir, que mon Amour? Ce sont de
„ grands Biens, *continua-t-il*, que l'on
„ me dispute; c'est une riche Succes-
„ sion, que l'on vient de me laisser, &
„ que j'ai à recueillir; ce sont encore
„ d'autres Affaires plus indispensables,
„ qui demandent ma présence. Mon A-
„ mour souffrira du Tems, que je vais
„ leur accorder, mais ce sera aussi mon
„ Amour, qui me fera abréger les Mo-
„ mens, que je vais lui dérober.

Je compris, que je n'avois point de Raisons à opposer à celles du Comte. Son Départ me parût être d'une Nécessité indispensable. Je pouvois me consoler par l'Esperance d'un prompt Retour. Mais, je ne sais, quel Présentiment secret m'avertissoit, que cette Absence, qui ne paroissoit devoir être, que de quelques Mois, alloit m'accabler d'une Foule de Maux, que je ne prévoïois pas distinctement; mais, dont l'Idée cependant, quoique confuse, me livroit à la plus affreuse Mélancolie. Ainsi, envain le cher Comte,

aussi desolé, que moi-même, tâchoit de me rassurer, en me promettant, que son Ardeur hâteroit son Retour, rien ne pût me tranquiliser.

„ Ingénieuse à me tourmenter, *lui* „ *disois-je*, sans doute ai-je tort de me „ laisser effraïer par la Crainte d'une „ Foule de Malheurs imaginaires, qui „ peut-être ne me menacent point. „ Mais, ce sont-là, *ajoutai-je*, des „ Fraïeurs ordinaires à une timide Aman- „ te. Est-il rien dans l'Absence, dont „ elle ne se fasse un Sujet de Crainte „ & d'Epouvante? Ah! n'est-ce pas „ plus pour moi, que pour-vous, *me* „ *répondit le Comte*, que ces Fraïeurs „ paroissent réservées? Qui m'assurera, „ que mon Absence ne sera pas fatale „ à mon Amour, & que l'on ne s'en „ servira pas pour m'effacer de vôtre „ Cœur, ou pour ébranler vôtre Con- „ stance, qui peut-être ne pourra te- „ nir contre les Efforts, que l'on fera „ pour vous rendre sensible aux Vœux „ de mon Rival?

De pareils Soupçons m'irritérent au point, que le Comte fut obligé, pour m'appaiser, de m'en faire des Excuses, & il me les fit de façon à me faire comprendre, que par ces feints Soupçons,

qu'il

qu'il avoit fait paroître, il n'avoit cherché, qu'à me mettre dans l'Occasion de lui donner avant son Départ de nouvelles Assûrances de mon Amour. Aussi, que de Sermens, que de tendres Protestations ne lui fis-je pas, d'une inviolable Fidélité! Si cela seul suffit pour adoucir les Maux de l'Absence, & pour assûrer le Bonheur d'un Amant, y en eut-il jamais, qui dut être plus content, que le cher Comte? Mais helas! l'un & l'autre pouvoins-nous prévoir, que cette Absence, que tous deux nous nous imaginions devoit être si courte, ne finiroit qu'après les cruellesEpreuves de plusieurs Années!

J'eus donc la Douleur de voir partir l'aimable Comte, & ma Douleur fut telle, que pendant plusieurs Jours rien ne pût me consoler, & que je refusai même de parler à Madame l'Abbesse, qui m'avoit fait avertir, qu'elle avoit de très-bonnes Nouvelles à me donner. Il fallut cependant, après quelques Refus, me resoudre à avoir un Entretien avec elle.

J'allai donc lui faire une Visite, & je fus fort surprise de l'Accueil gracieux, qu'elle me fit, & encore plus des choses obligeantes, qu'elle avoit à me dire: „Me ferez-vos la Grace d'ou-

 „blier,

„ blier, *me dit-elle en m'embrassant ten-*
„ *drement*, les petits Sujets de Plainte,
„ que j'ai pû vous donner. Je vous a-
„ vouë, que mon bon Cœur souffre vé-
„ ritabement du Resentiment dont je
„ vous vois animée contre moi. Je veux
„ bien croire, que j'y ai pû donner quel-
„ que Occasion; mais, soïez assurée,
„ que cela ne me rendra, que plus em-
„ pessée à vous obliger dans tout ce,
„ qui dépendra de moi. Allons, pro-
„ mettez-moi, *ajouta-t-elle en m'em-*
„ *brassant encore avec plus de Tendresse*,
„ que vous allez commencer à vivre a-
„ vec moi comme avec vôtre meilleure
„ Amie. Vôtre Amitié, Madame, *lui ré-*
„ *pondis-je*, m'est trop honnorable pour
„ me flatter, que j'aïe pû encore m'en
„ rendre digne. Mais, du moins m'enga-
„ ge-je bien volontiers de ne rien oublier
„ pour la mériter. Ho! *me dit-elle*,
„ voilà des Complimens trop respectueux,
„ pour qu'ils puissent s'accorder avec un
„ Amitié franche & sincere, telle qu'est
„ celle, que je veux, qui regne entre
„ nous; &, pour commencer à vous
„ en donner des Preuves, je vais vous
„ parler à cœur ouvert. Faites-moi
„ la Grace de me répondre de mê-
„ me.

„ Je

„ Je ſais, *ajouta-t-elle*, que le Marquis mon Neveu a ſouffert du Refus, que j'ai fait, de vous laiſſer recevoir les Viſites du Comte. Vous accommoderez-vous des Conventions, que je veux faire avec vous? Mais, ces Conventions, Madame, *lui répondis-je*, me ferez-vous la Grace de me les dire? Elles ſeront de vôtre Goût, *reprit-elle*, & j'en ſuis aſſûrée. Mais, pour ne pas vous tenir plus longtems en peine, les voici.

„ Peut-être ne ſavez-vous pas, que vôtre Inſenſibilité a réduit le jeune Marquis dans un Etat, qui peut exciter toute vôtre Pitié. Deſeſpéré de ne pouvoir jouïr du Plaiſir de vous voir, il s'eſt livré à une affreuſe Mélancolie, dont rien ne peut le guérir. Contraignez-vous à recevoir ſes Viſites, & écrivez, ſi vous le voulez, au Comte, pour l'engager à revenir, & aſſurez-le du Plaiſir, que j'aurai à voir les Soins aſſidus, qu'il viendra vous rendre ici.

Il eſt vrai, que dans les Commencemens c'étoit là l'unique choſe, que j'attendois de la Complaiſance de Madame l'Abbeſſe. Mais, l'Abſence du Comte rendant inutile la Permiſſion, que l'on me don-

noit de le voir, je fis d'abord quelques Difficultés de recevoir les Visites du Marquis. Vaincuë cependant par la Reconnoissance & la Pitié, qui plaidoit en sa faveur, aussi bien, que par les Instances réitérées de Madame l'Abbesse, je consentis à ce qu'elle éxigeoit de moi, ce qui me vallut bien des Remercimens de sa part.

Il fut donc arrêté, que le Marquis seroit instruit de ce, qui venoit de se conclure en sa faveur. Comme je connoissois toute la Vivacité de sa tendre & respectueuse Passion pour moi, je ne doutai point, que je ne serois pas longtems à attendre la Visite, qu'il avoit à me faire. Il me la fit en effet le Lendemain: mais, jamais me serois-je imaginé, que le Chagrin eut pû opérer dans lui un Changement si prompt & si marqué! Ses Yeux éteints ne conservoient plus rien de leur prémiere Vivacité. Son Visage allongé ne laissoit plus voir, que des Traits défigurés par une Maigreur affreuse. Les Couleurs vives & brillantes, qui composoient l'Eclat de son Tein, avoient été effacées par une Pâleur extrême. Son Air enfin sombre & rêveur marquoit, qu'il ne lui étoit rien demeuré de cet Enjouëment aimable, qui faisoit

au-

autrefois le Caractere de ſon Humeur. Mes Yeux pûrent-ils voir le cher Marquis ainſi changé, ſans que mon Cœur me fit les plus vifs Reproches pour tout ce, qu'il avoit eu à ſouffrir de mon Indifference, & peut-être de mon injuſte Reſentiment!

Mais, ſi j'avois pû prévoir alors toutes les Obligations, que je devois encore avoir à ſa Générosité; ſi j'avois pû deviner, que ce ſeroit encore à ſon Courage intrépide & à ſon Zèle, à qui je devrois une ſeconde fois la Conſervation de mon Honneur & de ma Vie, & celle du cher Comte, quels auroient été dès-lors mes Sentimens de Reconnoiſſance & d'Eſtime! Peut être même ne me ſerois-je pas voulu du Mal de ce, que mon Cœur, trop rempli de l'Amour du Comte, n'en pouvoit prendre pour l'aimable Marquis.

Ce fut avec une reſpectueuſe Timidité, qu'il m'aborda. Il ſembloit même avoir peine à attacher ſur moi ſes Regards; &, quoiqu'il eut les choſes les plus touchantes à me dire, il paroiſſoit craindre d'ouvrir la Bouche pour me parler. Je remarquai ſon craintif Embarras, & je l'en tirai, en lui parlant la prémiere.

„ Eh ! qu'est-ce donc, cher Marquis ? „ *lui dis-je avec un Air de Bonté, qui* „ *marquoit, que s'il n'avoit pas mon A-* „ *mour, il avoit tous les autres Senti-* „ *mens de mon Cœur* Vous voilà chan- „ gé de façon à être méconnoissable ? „ Ah ! Mademoiselle, *me dit-t-il, en* „ *poussant un profond Soupir, & en tenant* „ *ses Regards tendrement attachés sur moi*, „ le triste Etat dans lequel je languis a-t-il „ lieu de vous surprende, & pourriez-„ vous en ignorer la Cause ? Ce n'est pas „ assés, que mes Soins n'enaït pû vaincre „ vôtre Indifference, j'ai encore été assés „ malheureux pour être accablé de vôtre „ Haine ; & cette Haine, Grands Dieux ! „ *s'écria alors le desolé Marquis, en élé-* „ *vant les Yeux au Ciel*, vous m'en êtes „ témoins, ai-je rien fait, qui ait pû me „ la mériter ? Devoit-elle donc être le „ Prix de l'Amour le plus respectueux „ & le plus tendre ? Non, non, cher „ Marquis, *lui répondis-je*, croïez, „ que c'est à-tort, que vous m'accu-„ sez d'une si noire Injustice, & si „ mon Cœur a pû se défendre con-„ tre mille Qualités charmantes, que „ j'ai admiré dans vous, & qui méri-„ toient sans doute tout mon Amour, „ soïez aussûré, que je n'ai pû vous refu-

„ ser

„ ser des Sentimens de Reconnoissance
„ & d'Estime, qui ne s'accordent gué-
„ res avec cette Haine injuste dont vous
„ m'accusez. Mais, cette cruelle Dé-
„ fense, *me répondit-il*, que vous m'a-
„ vez faite, d'oser me presenter devant
„ vous, s'accorde-t-elle avec cette glo-
„ rieuse Estime dont vous dites, que
„ vous m'honnorez ?

„ Je ne vous rappellerai point cet in-
„ jurieux Soupçons, que vous avez pû
„ former contre moi. Moi! *ajouta-t-*
„ *il*, Mademoiselle ; moi, qui suis &
„ qui serai éternellement uni au Comte
„ par les Liens de l'Attachement le plus
„ sincere ; moi, qui connois toute la
„ tendre Vivacité de cet Amour mutuel,
„ qui vous lie le Comte & vous ; j'aurois
„ pû par une indigne Artifice, m'intri-
„ guer pour vous priver l'un & l'autre
„ du doux Plaisir de vous parler, & de
„ vous voir, & c'est par-là, que vous
„ avez cru, que j'osois espérer de réüs-
„ sir à captiver vôtre Tendresse ? Ou-
„ blions, cher Marquis, *lui répondis-je*,
„ tous ces Soupçons, qui, injustes peut-
„ être, n'ont pas cependant laissé, que
„ de m'allarmer. Je croirai, si vous le
„ voulez, que vous n'avez nulle part aux
„ Chagrins, que le Comte & moi nous

„ avons eu ici à essuïer. . . . . Ah ! Mademoiselle, *me dit le Marquis, qui pressé par l'Ardeur, qu'il avoit de se justifier, m'interrompit*, faïtes, que j'aïe bientôt le doux Plaisir de revoir le cher Comte. Ecrivez-lui, je vous prie, & rien ne gênera les Visites, qu'il aura à vous faire, ou j'acheve de me brouiller irréconciliablement avec Madame l'Abbesse, qui ne m'a déjà, que trop irrité par l'indigne Procédé dont elle a usé à vôtre egard, & qui n'a servi, qu'à allumer vôtre Colere contre moi. Hé mon Dieu! mon cher Marquis, *lui répondis-je*, encore une fois je vous le répéte, ne parlez plus, je vous prie, ni de Haine, ni de Courroux, puisque jamais je ne pus en avoir contre vous. Et pour vous en convaincre, c'est que j'ai une Priére à vous faire, qui va vous prouver, que vous n'avez pas encore cessé de m'être bien cher. Le triste Etat, dans lequel vous languissez, excite ma Pitié au point, que peut-être suis-je autant accablée de vos Maux, que vous même.

„ Cher Marquis, *ajoutai-je*, je vous en conjure au Nom de cette sincere Amitié, qui m'unit à vous, donnez tous vos Soins à une Santé à la quelle la vi-

„ ve

„ ve Reconnoiſſance, que je vous dois, „ veut que je m'intéreſſe peut-être „ autant qu'à la mienne : & ſouvenez- „ vous, que rien ne peut troubler davan- „ tage ma Tranquilité, que ſi, en con- „ tinuant de vous laiſſer accabler par la „ Douleur, vous me laiſſez craindre „ pour une Vie, que je rachetterois vo- „ lontiers par la mienne. Ah! c'en eſt „ trop, *me répondis le paſſionné Marquis,* „ Non, Mademoiſelle, *me dit-il,* je ne „ mérite pas cette tendre Pitié, qui vous „ intéreſſe à mes Maux. Il n'eſt qu'un „ Remede pour m'en guérir, vous le „ ſavez, & je ne puis l'eſpérer. Mais, „ que puis-je deſirer de plus? Le Re- „ gret, que j'ai de n'être pas aimé, „ ne doit-il pas être adouci par celui, „ que l'on me témoigne, de ne pouvoir „ m'aimer?

Les Soupirs & les Larmes, que le tendre Marquis repandit en abondance, finirent l'Entretien, qu'il eut avec moi. Il me pria de lui pardonner les Importunités, que malgré lui me cauſeroit ſon Amour, & me demanda de la Maniere la plus touchante, que je ne le privaſſe pas du Plaiſir de me voir.

Mon Cœur n'étoit rien moins qu'inſenſible, & il auroit fallu cependant, qu'il

l'eut été entierement pour ne pas se rendre aux Prieres de l'aimable Marquis. Je lui répondis donc, que, loin que ses Visites me fussent importunes, je serois toûjours charmée de recevoir toutes celles dont il m'honnoreroit. Que de vives Actions de Graces ne me rendit il pas! Mais helas! prévoïoit-il, qu'il me faisoit des Remercimens pour des Faveurs dont il ne profiteroit point!

Madame l'Abbesse cependant, à qui le Marquis avoit rendu comte de l'Entretien, que j'avois eu avec lui, & de l'Accueil gracieux avec lequel je l'avois reçû, m'en témoigna sa Reconnoissance, & m'accabla de mille Marques de Bonté. Mais, celle à laquelle je parus le plus sensible, c'est que, connoissant la tendre Amitié, qui nous unissoit la chere CECILE & moi, elle lui permit de ne point me quitter & de manger avec moi. Ce fut CECILE elle-même, qui vint m'en apprendre la Nouvelle, en me faisant paroître des Transports de Joïe, qui marquoient, qu'elle se croïoit la plus heureuse Personne du Monde.

„ Ah! ma chere & aimable Amie, „ *vint-elle me dire en m'embrassant*, je „ vous ai bien dit quelque Mal de Ma- „ dame l'Abbesse, mais j'en viens d'en

re-

„ recevoir une Faveur si grande, que je ne „ veux plus en parler, que comme de la „ Personne du Monde la plus gracieuse & „ la plus aimable. Mais, cette Faveur si „ extraordinaire, *répondis-je*, hâtez-vous „ donc de me la dire ; car peut-être ai-je „ Droit de m'y intéresser autant que vous. „ Ouï, *me répondit* CECILE. Comme „ je ne doute pas de la tendre Amitié „ dont vous m'honnorez, je puis dire, que „ cette Faveur vous touche autant que „ moi, & la voici: c'est que Madame l'Ab- „ besse, après m'avoir fait bien des Car- „ resses, vient de me dire, qu'elle me per- „ mettoit d'être vôtre Compagne insépara- „ ble. Ainsi, dès aujourd'hui, si vous le „ trouvez bon, je vais commencer à faire „ dresser mon Lit dans vôtre Chambre, & „ vous, Mademoiselle CHRISTINE, *ajou-* „ *ta-t-elle*, vous vous souviendrez, s'il „ vous plait, qu'il faudra desormais faire „ mettre un troisiéme Couvert pour moi, „ parce que je vais être vôtre Convive. „

„ Ah ! ma charmante CECILE, *lui ré-* „ *pondis-je, en lui rendant les Carresses,* „ *qu'elle m'avoit faites*, que je suis obli- „ gée à Madame l'Abbesse, pour ce qu'el- „ le vient de faire en ma faveur ! Ouï, j'y „ suis si sensible, que je commence déjà à „ lui vouloir presqu'autant de Bien, que je

„ lui ai voulu de Mal. Mais, *réprit* CHRI-„ STINE, voilà un Changement bien „ prompt, & auquel je ne comprends „ rien. Me feriez-vous la Grace de me „ dire ce qui a pû l'occasionner ? Pour „ moi, *répondit* CECILE, je reçois le „ Bien, que l'on me fait, sans m'informer „ des Raisons, que l'on a de me le faire ; „ ainsi, sans être plus instruite que CHRI-„ STINE, j'ai trouvé Madame l'Abbesse „ heureusement changée ; j'en ai profité, „ & je n'ai pas même été tentée de savoir „ la Cause de son Changement. Hé bien ! „ *répondis-je*, c'est donc à moi à vous l'ap-„ prendre ? Quelques Paroles de Douceur „ que j'ai dit au Marquis, un Accueil gra-„ cieux, que je lui ai fait, la Permission, „ que je lui ai donnée de me continuer „ ses Visites, en falloit-il davantage pour „ opérer dans Madame l'Abbesse ce Chan-„ gement, qui vous surprend ? Ho! à cela, „ *me répondit* CHRISTINE, je n'ai plus „ rien à dire. Vous avez profité de mes „ Avis, & vous en voïez l'heureux Effet. Il „ y a, croïez moi, *ajouta-t-elle*, une Poli-„ tique louable, qu'il est bon d'emploïer „ quelquefois. Vous voïez, que par cer-„ taines petites Complaisances, qui ne coû-„ tent rien, l'on peut gagner des Per-„ sonnes, que le Zéle de nôtre Intérêt

&

„ & le Soin de nôtre Répos veut, que
„ nous ménagions. Non, non, CHRI-
„ STINE, *lui répondis-je*, ne croïez pas,
„ que ce soient-là les Motifs à faire au
„ Marquis un Accueil plus gracieux. Je
„ l'ai vû, & le triste Etat où il s'est offert
„ à mes Yeux a fait parler la Pitié en sa
„ faveur. Je lui dois la Conservation de
„ mes Jours, & j'ai vû, que je ne pou-
„ vois sauver les siens, qu'en lui témoi-
„ gnant, que ses respectueuses Visites ne
„ me feroient point importunes. „

Je ne craignis pas de faire en présence de CECILE l'Aveu de tous les Sentimens d'Estime dont mon Cœur étoit pénétré pour le généreux Marquis. Aussi est-il vrai, que peut-être jamais personne n'en fut plus digne, & mille fois j'ai eu lieu de me repentir des injurieux Soupçons, que j'ai pû former contre lui. Car, tandis que je m'imaginois faussement, que c'étoit à sa Persuasion, que Madame l'Abbesse ne nous avoit pas laissé, au Comte & à moi, la Liberté de nous parler & de nous voir, lui, au contraire, comme je l'ai appris dans la suite, lui en faisoit de très vifs Réproches dans ses Lettres, qu'il lui écrivoit. C'est-là une petite Réparation d'Honneur, que

je devois à l'Amant le plus tendre, & à l'Ami le plus généreux.

Je prenois plaisir à m'étendre sur les Louanges, que je croïois duës à son Merite, lorsque l'on vint m'avertir, que j'eus à descendre promptement au Parloir; & voici qu'elle étoit la Visite inattenduë, que j'avois à recevoir.

Le Comte de Courtanville mon Grand-Pere avoit un Frere appellé le Marquis de Rochefort, qui, mecontent du Service de France pour quelques Injustices dont il se plaignoit, s'étoit retiré en Espagne, où il commença d'abord à être mis à la Tête d'une Compagnie d'Infanterie. Bien des Occasions se présentérent de signaler sa Valeur & son Courage, & il n'en laissa échapper aucune. Bientôt enfin, il se fit un Nom, qui l'éléva aux prémiers Emplois, & qui lui valut, & la Faveur de son Prince, & des Récompenses proportionnées aux généreux Services, qu'il lui avoit rendus.

Il y avoit déjà long-tems, que le Comte & le Marquis, qui s'étoient toûjours aimé de l'Amitié la plus tendre, bruloient du Désir de se revoir après une Absence de plus de vingt Ans; & la Paix, aïant été heureusement faite, le Marquis de Rochefort profita de ce Tems pour revenir en France.

Il

Il n'y avoit encore, que deux Jours, qu'il étoit arrivé à Roüen, & l'Empressement, qu'il temoigna de me voir ne lui permit pas de se délasser des Fatigues d'un long & pénible Voïage. Le vieux Comte mon Grand-Pere lui avoit déjà raconté mon Histoire, aussi bien, que celle de mes infortunés Parens; ce qui ne servit peut-être pas peu à piquer encore plus sa Curiosité, & à l'interésser davantage en ma faveur.

Je descendis donc pour aller recevoir sa Visite; mais sans me hâter cependant, comme l'on m'y exhortoit. L'on ne m'avoit pas sû dire devant, qui j'avois à paroître. Tout ce que je savois, c'est que c'étoit une Visite de conséquence, que l'on m'annonçoit, & cela mérite bien quelque Soin. On n'est pas fâché de pouvoir se produire avec Avantage. On veut laisser quelque Idée d'une petite Figure, que l'on croit aimable; mais il faut ne lui rien épargner de ce qu'elle peut avoir pour la réléver. Ce n'est pas, que l'on ne compte un peu sur des Graces naturelles, que l'on a, ou que l'on croit avoir, mais on sait aussi, qu'un peu d'Art ne gâte rien. Il faut enfin, que la petite Vanité ait son Compte; & lorsqu'elle se croit satisfaite, on en est moins timide à se présenter.

Me voilà donc, après quelques petits Soins

Soins, que CHRISTINE & l'aimable CECILE me prêterent dans l'Etat où je voulois être pour paroître aux Yeux de ceux, qui me demandoient.

Il n'en coûte rien pour deviner si l'on plait, & si c'est-là la prémiere chose, que l'on veut savoir, c'est-là aussi celle dont une jeune Persone s'apperçoit le plus aisément.

Je lus donc avec plaisir dans les Régards d'Admiration avec lesquels le Marquis mon Grand-Oncle me considéra, que ma Figure lui paroissoit fort avenante. J'en fus encore plus assurée par ce, qu'il dit à mon Grand-Pere.

„ Comte, *lui dit-il*, vous ne m'aviez „ certainement pas fait un Portrait flat„ teur de ma Niece, & elle me paroît „ encore plus charmante, que vous ne „ me l'avez dépeinte. „

Ce Mot de *Niéce* me fit douter, si c'étoit de moi dont on vouloit parler. Jamais on ne m'avoit dit, que j'eusse un Oncle; ainsi je ne pouvois savoir, que Monsieur le Marquis fut le mien. Mais on ne tarda pas à me l'apprendre.

„ Ma chere GERTRUDE, *me dit mon* „ *Grand-Pere*, voici sans doute une Visi„ te à laquelle vous n'aviez guéres lieu de „ vous attendre. On ne vous avoit pas „ dit, que vous aviez un Oncle, & un On„ cle dont vous étiez tendrement chérie.

„ Vo-

„ Voïez, *ajouta-t-il en me montrant Monsieur le Marquis son Frere*, si un Oncle „ comme celui-ci vous conviendroit? „

Je ne sais, s'il y a certaine Voix secrete de la Nature, qui se fait entendre au Fond de nôtre Cœur, & qui semble nous indiquer ceux à qui le Sang nous lie, mais enfin, j'entendis parler mon Cœur, & ce Cœur me dit, que le Marquis de Rochefort étoit mon Oncle. Ainsi, sans attendre, qu'il se déclara, il sembloit par les Mouvemens empressés, que je faisois autour des Grilles, qui nous séparoient, que je souffrois impatiemment les Obstacles, qu'elles opposoient aux Marques, que je voulois lui donner de ma Tendresse. Je lui présentai ma Main, il la prit & il la serra tendrement.

„ Ah! ma chere & aimable Niece, *me* „ *dit-il*, puis-je vous voir sans me rappel- „ ler tous les Traits du cher Marquis mon „ Neveu, vôtre Pere! Que je serois heu- „ reux, si le Ciel me l'avoit conservé, pour „ que je lui donnasse des Marques de ma „ Tendresse! Ce sera donc sur vous, que je „ la ramasserai toute entiere. Aussi m'en „ parroissez-vous véritablement digne. „ Non, Monsieur, *lui répondis-je*, mais „ je sents du moins, que je suivrai autant „ mon Inclination, que mon Devoir, dans „ les Soins, que je prendrai pour la mé- „ riter.

„ riter. Mais, ces Soins, *me répondit Monsieur le Marquis*, je voudrois bien en être „ témoin, & il n'y auroit pour cela qu'un „ seul Moïen. Ah! Monsieur, *repris-je* „ *avec une aimable Vivacité*, ce Moïen, „ faites moi la Grace de me le dire; &, „ s'il dépend de moi, j'ose bien répondre „ de mon Empressement à l'emploïer. „ Vous me le promettez donc? *me dit* „ *mon cher Oncle*. Oüi, *lui répondis je*, & „ du meilleur de mon Cœur. Voilà qui „ suffit, *me dit-il*, j'ai vôtre Parole, & „ peut-être ne tarderai-je pas à vous en „ faire souvenir. Mais il faut auparavant, „ que mon Frere m'ait accordé la Grace, „ que j'ai à lui demander. Hé! pouvez-„ vous douter, *répondit mon Grand-Pere*, „ *en s'addressant au Marquis*, de mon Ar-„ deur à vous obliger? Et, sans savoir, „ quelle est cette Grace, que vous avez à „ obtenir, croïez, que c'est avec bien du „ Plaisir, que je vous l'accorde. Ce sera „ donc un Sacrifice, *dit le Marquis à mon* „ *Grand-Pere*, que vous aurez à faire, & „ qui va coûter bien cher à vôtre Ten-„ dresse. Mais enfin, j'ai vôtre Parole, j'ai „ celle de ma Niéce; & pour l'acquitter, „ elle n'a qu'à se disposer à m'accompa-„ gner en Espagne.

„ Quoique marié depuis dix Ans, *ajou-* „ *ta t-il*,

„ *ta-t-il*, je n'ai point d'Enfans, & je n'ai „ pas même Espérance d'en avoir. La „ Fortune cependant me laisse de grands „ Biens, & c'est là une Succession, qui „ mérite bien, que l'aimable GERTRUDE „ vienne la recueillir. Voici, Monsieur, „ *répondis-je*, qui est plus sérieux, & qui „ demande plus de Réflexions, que je ne „ croïois.

„ Je dépends, *ajoutai-je*, des Volon- „ tés d'un cher Grand-Pere, & je me flat- „ te d'en être aimé trop tendrement, pour „ qu'il consente à m'éloigner de lui. Non, „ non, ma chere Enfant, *me dit mon Grand-* „ *Pere*, croïez, qu'il n'y auroit, que vôtre „ Intérêt seul, qui pût m'engager à y con- „ sentir. Mais, ce sont ici, *ajouta-t-il*, des „ Projets encore bien reculés. Parlons de „ quelque chose de plus pressant. Vôtre „ Cœur seroit il toûjours dans les mêmes „ Dispositions? Commencez-vous enfin „ à flatter le jeune Marquis de quelque „ Espérance? Vous savez la Parole, qui „ me lie à lui? Ouï, Monsieur, *lui ré-* „ *pondis-je*, mais je n'ai pas oublié celle, „ que vous m'avez donnée, de me laisser „ Maîtresse de mon Choix. Je ne vous ai „ point caché les Sentimens de mon Cœur, „ & ces Sentimens sont trop constants, „ pour que rien puisse les changer. „

Je ne sais si mon Grand-Pere comprit, qu'il lui seroit inutile de me presser ; mais, il me fit la Grace de ne m'en pas dire davantage. Je consentois bien à voir le MARQUIS DE CHATEAUNEUF, & à lui donner toutes les Marques d'Estime & de Réconnoissance, qu'il méritoit ; mais mon Amour ne pouvoit être partagé, & l'aimable COMTE DE STINFORD l'avoit tout entier.

La Visite, que j'avois reçûe finit par bien des Carresses nouvelles, que je reçûs de la Tendresse de mon Grand-Pere & du Marquis. Ils me promirent de ne pas tarder longtems sans revenir me voir, où sans m'envoïer chercher.

Trois Semaines cependant s'écoulérent sans que ni l'un ni l'autre arriva. Mais ce qui me surprit, c'est que pendant tout ce Tems-là je ne reçûs aucune Visite du MARQUIS DE CHATEAUNEUF. Qu'il lui étoit, hélas, bien impossible de m'en faire aucune ! J'appris de Madame l'Abbesse, qui vint m'en donner des Nouvelles, que l'infortuné Marquis étoit retenu au Lit par une Fievre violente, qui ne le quittoit, que pour le laisser dans une Langueur plus dangereuse encore que sa Fiévre, souvent accompagnée de Transports; que les Médecins enfin jugeoient, qu'il y avoit tout à appréhender pour sa Vie.

Vie. Pouvois-je ne pas marquer la plus vive Senſibilité en apprenant une Nouvelle ſi accablante pour mon bon Cœur! Je ne pus même m'empêcher de repandre quelques Larmes, que je mêlai à celles de Madame l'Abbeſſe, qui remarqua, avec une Conſolation extrême, que je n'avois rien moins, que de l'Indifférence & de la Haine pour le cher Marquis, ſon Neveu. Je ne craignis pas même de la prier, qu'elle voulut bien l'informer de toute la part, que je prenois à ſa Maladie, & avec quelle Ardeur je ſouhaitois le prompt Rétabliſſement de ſa Santé. C'étoient-là des Commiſſions, qui devoient lui faire trop de Plaiſir pourque Madame l'Abbeſſe ne s'en chargea pas bien volontiers.

Mais, je reviens au cher COMTE DE STINFORD. Nous étions convenus avant ſon Départ de toutes les Meſures, que nous avions à prendre pour qu'il pût ſûrement récevoir de mes Nouvelles & me donner des ſiennes. Je lui avois déjà écris pluſieurs fois, & j'avois auſſi déjà reçû pluſieurs de ſes Lettres. Dans la derniere il me marquoit, qu'il ne ſeroit pas longtems ſans avoir le doux Plaiſir de me revoir; que preſque toutes ſes Affaires étoient heureuſement terminées; que la Succeſſion, qu'il

qu'il venoit de recueillir, le rendoit un des plus riches Seigneurs de l'Angleterre.

Comme il croïoit, que ses Lettres ne devoient-être lües de personne, que de moi, il finissoit la sienne en laissant parler toute la Violence de son Amour. Quelque soumis, qu'il fut à mes Volontés, & quoique je lui eusse souvent fait connoître, que jamais je ne consentirois au Dessein, qu'il avoit de m'emmener en Angleterre pour y conclure ce Mariage, pour lequel nous avions dépuis si longtems le Consentement de nos infortunés Parens, il ne laissoit pas cependant de m'écrire, qu'il espéroit, que je me rendrois à ses Prieres, & que je ne refuserois pas d'emploïer l'unique Moïen, qui nous restoit pour hâter & pour assûrer le Succès de nos Vœux, qu'inutilement attendrions-nous le Consentement de mon Grand-Pere; qu'il ne l'accorderoit, que lorsqu'on l'auroit mis dans la Nécessité de ne pouvoir le réfuser. Lettre fatale! destinée à être la funeste Cause des Malheurs dont le cher Comte, le MARQUIS DE CHATEAUNEUF, & moi, devions être accablés, & je vais raconter dans la cinquiéme Partie de ces *Mémoires* comment la chose arriva.

Fin de la quatriéme Partie.

ME-

PQ 1993 L43A7 1740 t.2
Lambert, Claude François
Memoires

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS PO

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRA